



HAL
open science

La nature dans l'oeuvre de François de Sales

Michel Tournade

► **To cite this version:**

Michel Tournade. La nature dans l'oeuvre de François de Sales. Littératures. Université Paul Verlaine - Metz, 1987. Français. NNT: 1987METZ004L . tel-01775693

HAL Id: tel-01775693

<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01775693v1>

Submitted on 24 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITÉ DE METZ

U.E.R. des lettres et sciences humaines
Centre de recherche « Littérature et spiritualité »

Michel TOURNADE

La nature
dans l'œuvre de François de Sales
(en 3 volumes)

Thèse pour le DOCTORAT D'ÉTAT

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE LETTRES - METZ -	
N° Inv.	1987019L
Cote	L/M2 87/4
Loc.	Magasin

Directeur de la recherche :
Monsieur le Professeur Jacques HENNEQUIN

Année universitaire 1986-1987

2ème PARTIE

LE RYTHME NATUREL DES SAISONS

2 LE RYTHME NATUREL DES SAISONS

20 INTRODUCTION

Le jeu des quatre éléments fondamentaux de la création, le rythme existentiel du jour et de la nuit, l'alchimie de vie et de mort de la terre, de l'eau et du feu présentent un mouvement complexe et d'une insondable richesse qui nécessitait sans doute un développement important. Nous voudrions évoquer maintenant avec beaucoup plus de simplicité et moins d'ampleur un autre mouvement tout aussi fondamental qui associe tous ces éléments de la création. Nous voulons parler du cycle des saisons. Leur processus immuable de naissance, de croissance, de maturité, de déclin et de mort en fait un sujet d'observation d'autant plus fascinant qu'il s'allie dans la mentalité collective, avec le cycle de la vie humaine elle-même. Dans le grand livre de la nature ce rythme est enseignement, mais de quelle certitude sera-t-il révélateur ?

Nous allons considérer la manière avec laquelle François de Sales décrit cette réalité.

21 L'HIVER

Louis Armand, dans une étude sur François de Sales (1) développe l'idée que le rude hiver savoyard façonne en profondeur le caractère des habitants de cette contrée :

"Dans l'imprégnation de la jeunesse savoyarde, le froid avait une contrepartie en ce sens que l'hiver portait trop de souffrances avec lui pour que l'éclat du printemps et la mélancolie de l'automne n'en soient pas accusés et que le contraste n'en soit pas fortement perceptible. On peut considérer que les âmes de notre pays ont été marquées, plus que toutes autres, à la fois par la dureté et par la beauté de la nature".

211 L'hiver : une expérience

Dans l'oeuvre de François de Sales, cette saison hivernale, par certains côtés, nous est montrée de façon tout à fait prosaïque. L'hiver est le temps pendant lequel le voyage devient impossible (2) ; il convient alors de le prévoir et d'entreprendre les déplacements en fonction de ce contexte (3). De ce fait, l'hiver sera donc de manière privilégiée le temps du recueillement et de la méditation, le temps de retourner à la profondeur de ses racines spirituelles.

Il faut bien tout cet hiver pour la digestion de nostre resolution (4).

Par ailleurs, l'hiver est intimement associé au froid, en une époque où le chauffage n'est souvent qu'une réalité symbolique. Aux religieuses de Lyon qui s'enquièreent de son confort, François de Sales confesse :

Je couche à Nussy dans une chambre qui est dix fois plus froide que celle-là (5).

(1) Louis Armand, dans une étude sur François de Sales -Mémoires et documents publiés par l'académie salésienne Tome LXXX Témoignages et mélanges à l'occasion du IV centenaire de sa naissance-Annemasse, Ed. Franco-Suisse, 1968, p. 62

(2) Oeuvres XXIII 313

(3) id. XIV 212

(4) ibid. XIV 344

(5) Entretiens 1281

Ce froid n'est pas seulement un désagrément : il peut mettre en péril la santé elle-même comme en témoigne cette recommandation des Entretiens :

Mais quant à souffrir le froid, il faut avoir égard à ne pas souffrir des grandes froidures contraires à la santé ; il ne le faut pas faire (1).

Ceci est bien caractéristique de la modération de la Visitation en ce qui regarde les privations extérieures alors en vogue dans les monastères de stricte observance.

Le froid motive également la sollicitude de l'évêque pour ses proches, ses voisins, telle l'abbesse de Sainte Catherine dont le monastère est situé au pied du Semnoz à quelques kilomètres d'Annecy...

... et sçavoir comment elle se porte en ce grand froid (2)

... ou encore pour des voyageurs contraints malgré tout à se déplacer en de mauvaises conditions, nécessité faisant parfois loi.

car comme vous dites, l'hiver ne vous empeschera point vostre voyage, estant necessaire que vous arresties un peu parmi vos Filles qui sont en France (3).

L'hiver éprouve chacun mais il est certain de manière plus cruciale encore les pauvres. Certains ont choisi par vocation cet état comme ce franciscain dont l'apparition fugitive est particulièrement précise

Voyla un capucin tout deschiré et plein de froid ; chacun honnore son habit et a compassion de son froid (4).

... d'autres n'ont guère choisi leur état :

Quant a l'aumosne (...) il faut tascher qu'elle soit plus grosse en hiver qu'en esté, principalement depuis la feste des Roys car alhors les pauvres en ont plus de besoin ; et pour ce, l'on distribuera des legumes (5).

note François de Sales dans le règlement épiscopal qu'il respectait scrupuleusement aux dires de ses proches qui lui reprochaient

(1) Entretiens 1218

(2) oeuvres XV 135

(3) id. XX 135
id. XV 282

(4) id. XIII 204

(5) id. XXII 118

souvent ses largesses. Tous les états de vie sont marqués par ce long hiver savoyard et ses rigueurs exigent une solidarité exprimée en un langage économique et réaliste :

"Sed rursus notandum est, quod si vel hieme nimio, vel aestu vehementiori, vel tempestate, vel peste, arva et agri vel laedantur vel inculta remaneant, tunc minuuntur quidem census Episcopi, sed non onera..." (1)

L'hiver est certainement par excellence la saison dont il est loisible de se plaindre, mais, comme le fait remarquer finement François de Sales, lorsqu'il est question de se plaindre, tous les prétextes sont bons :

L'hiver nous nous plaignons du froid et l'esté du chaud... (2)

Ce rapide exposé de la réalité nous persuadera que l'hiver dans la pensée salésienne est loin d'être une notion purement intellectuelle. Cela rendra sans doute plus fort tout le symbolisme qui sera attaché à cette saison dans les écrits spirituels.

212 L'hiver pris comme symbole

L'hiver et la mort sont intimement liés, par analogie avec la végétation qui semble effectivement "mourir" en cette saison. Aussi François de Sales n'hésitera-t-il pas à nous dépeindre une scène de crucifixion aux couleurs hivernales qui prépareront éloquemment un printemps de la résurrection.

Si jamais tu fus touché de commisérations sur la nudité d'aucun pauvre emmi la rigueur de l'hyver ne dois-tu pas compatir a ce pauvre Roy, qui est exposé tout fin nud sur cet arbre ? (3)

La description est d'un réalisme brutal et révèle une démarche originale par rapport à une image traditionnelle qui veut que la pensée du Christ renvoie au plus pauvre. Ici la réalité du pauvre transi renvoie à la divinité crucifiée, par un appel à l'expérience personnelle du lecteur, expérience qui devait être assez courante.

(1) Oeuvres XXIII 337. Traduit ainsi : "Cependant il faut noter que si, par suite d'un hiver ou d'un été excessifs, d'une tempête ou d'une peste, les champs ont à souffrir, et restent incultes, les revenus de l'Evêque diminuent bien, mais nullement les charges".

(2) Oeuvres XXVI 353

(3) ibid. XXVI 181

Avec l'image de la mort, l'hiver sera associé à un état moral et spirituel négatif : celui de la peur, des inquiétudes, de la tristesse, sentiment dont s'accuse l'évêque avec une grande simplicité à la veille de sa tournée pastorale :

Je m'y en vais de grand courage, et des ce matin, j'ay senti une particuliere consolation a l'entreprendre, quoy que auparavant durant plusieurs jours, j'en eusse eu mille vaines apprehensions et tristesses, lesquelles neammoins ne touschoyent que la peau de mon coeur et non point l'intérieur : c'estoit comme ces frissonnemens qui arrivent au premier sentiment de quelque froidure (1).

Dans le même ordre d'idée, l'épreuve spirituelle qui ne saurait pourtant demeurer définitive :

Hélas, quelle consolation de voir reverdir cette pauvr'ame apres un si dur et aspre hiver! (2)

L'hiver symbolisera encore l'état du péché, ce qui nous vaudra une belle observation, directement transposée :

Un hyver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne en sorte que s'il duroit tousjours elles aussi demeureroient tous-jours en cet estat de mort. Le péché triste et tres effroyable hyver de l'ame, amortit les saintes oeuvres qu'il y treuve, et s'il duroit tous-jours, jamais rien ne reprendroit ni vie ni vigueur (3).

Cette représentation ne sera guère étonnante lorsque l'on songe que la terminologie même de l'Eglise appelle "péché mortel" cet état de rupture entre Dieu et le croyant. Pourtant, pour François de Sales, le rappel de l'hiver n'est pas particulièrement pessimiste en tant qu'il sous-entend indirectement une transformation printanière plus ou moins inéluctable.

Moins traditionnelle sera probablement cette description de la mauvaise tristesse exprimée sous les mêmes traits que le péché lui-même et, ce faisant, apparaît comme aussi grave et pernicieuse.

La mauvaise tristesse trouble l'ame, la met en inquietude, donne des craintes desreglées, desgoute de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'ame de conseil, de resolution, de jugement et de courage, et abat les forces ; bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous

(1) Oeuvres XIII 192

(2) id. XXI 93

(3) id. X 280

les animaux, car elle oste toute suavité de l'ame et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés (1).

La vision est dramatisée à l'extrême, avec cette sorte de chape de mort qui semble peser analogiquement sur la nature et sur l'âme ainsi éprouvée.

Le génitif d'identification entraînera encore une autre application de la froidure :

Le froid de l'iniquité (2).

Mais plus profondément cette impression angoissante de sentir Dieu absent sera traduite par ce terme, comme elle l'avait déjà été par l'image de la sécheresse ou de l'obscurité :

Vos froidures, ma tres chere fille, ne vous doivent nullement estonner, pourveu que vous ayes un vray desir de la chaleur et que vous ne layssies pas, pour le froid, de continuer au train de vos petitz exercices. Hélas, ma chere Fille, le doux Jésus ne nasquit il pas au coeur du froid ? (3)

La référence à la crèche exposée au froid n'est pas seulement un trait d'esprit qui viendrait fort à propos. C'est une méditation profonde sur l'état qu'offre l'Incarnation du Fils de Dieu prenant sur lui ce froid et cette mort même que nous contemplions tout à l'heure avec la figure de la croix. La nature dans sa réalité la plus charmante mais aussi dans ses leçons les plus austères est le lieu de cette Incarnation du Verbe. Tout y est enseignement. Comment s'étonner dès lors que l'hiver spirituel soit tout aussi inéluctable que l'hiver physique ? Il serait bien naïf d'être surpris de la première réalité alors que l'expérience nous fait admettre la seconde (4).

Existe-t-il par ailleurs un autre moyen que la patience pour combattre les rigueurs de l'hiver ? Lorsque, empruntant un vers d'Ovide pour exprimer à la fois la réalité physique de sa situation et la difficulté causée par la propagande protestante, François de Sales écrit à son ami Antoine Favre :

(1) Oeuvres III 314

(2) id. XVI 274

(3) id. XIII 313

(4) id. XVII 135

Frigida pugnabant calidis (1).

il ne semble pas envisager d'autre possibilité. Même le mouvement ne peut pas toujours vaincre le froid qui saisit en profondeur :

en ce tems la auquel le froid ne peut estre vaincu par le mouvement (2).

La patience seule verra donc le retour d'un Printemps qu'annoncent à la fois l'expérience et le texte du Cantique des Cantiques.

Car des ja l'hyver est passé, la pluye s'en est allée (3).

(1) Ovide, Met, 1 - I, 19, cité dans Oeuvres XI 134 : "le froid luttait contre la chaleur".

(2) Oeuvres XXI 80

(3) id. XXVI 22, Cf. Ct 2, 11

22 LE PRINTEMPS

L'hiver salésien, au fond n'était que la longue attente d'un printemps au sens propre ou au sens figuré :

Veluti exacta hyeme et redeunte vere (1)

François de Sales écrit ceci au pape à propos des bons résultats de la campagne catholique en Chablais. Le printemps tout d'abord permettra concrètement toutes les activités relationnelles qu'un hiver long et éprouvant avait interdites.

J'attens que ce printemps nous donne la commodité de nous revoir (2).

Le voyage pourra donc s'organiser, quel que soit le moyen choisi :

Je luy écris donq qu'elle attende le vray printemps et qu'elle vienne en litiere (3).

Le printemps est aussi le temps des fondations et des premières espérances, aux origines de la Visitation.

nous attendons a ce printems madame de Chantal pour commencer nostre petite Congregation (4).

Et s'il n'est pas requis de toujours faire du neuf, le printemps sera d'autant plus le temps des grands nettoyages comme le re-commande même le directoire de la soeur robière à la Visitation.

Au printems elle mettra a l'air tous les habitz de reserve... (5)

De fait, l'activité augmente après le long temps de repos forcé et de retraite, et même au monastère, la vie s'organise autrement :

Notre Saint Père vint un peu après Pâques régler l'heure de notre lever. Il nous dit :

"Nous approchons l'heure de la belle saison, mes chères filles se lèveront demi-heure plus tôt, c'est à dire à cinq heures et la soeur Jacqueline à quatre et demie, parce que nous deux sommes de gros montagnards, nous y sommes accoutumés, nous pourrons bien encore nous lever à quatre heures quand nos affaires le demanderont (6).

(1) Oeuvres XII 235. Traduit ainsi : "Alors, l'hiver ayant fui, le printemps souriait"

(2) id. XIV 98

(3) ibid. XIV 129

(4) ibid. XIV 248

(5) id. XXV 473

(6) Entretiens 1336

Ce petit trait nous renseigne à la fois sur les habitudes de François de Sales lui-même et sur les coutumes montagnardes lorsque la belle saison s'annonçait.

Un autre avantage du printemps est de faire advenir la fête de la résurrection que François de Sales relie de manière tout à fait privilégiée avec la renaissance de la nature.

Jam vero, Frater Suavissime, iniquum prorsus ac ab omni humanitatis lege alienum (judico) si Paschales hosce laetissimos dies Quadragesimalibus in tanta agrorum, arborum aviumque vernantium amoenitate, tristi nescio quo silentio, conjungamus (1)

Tel est du moins l'avis que François de Sales donne à son ami Antoine Favre en un latin élégant et tant soit peu précieux. En français cette fois, une autre évocation du printemps exprimera un sentiment de la nature très fort chez François de Sales dans cette description bucolique d'observation directe qui allie les thèmes de la chaleur, de la lumière et du mouvement en une esthétique que reconnaîtraient volontiers les poètes baroques.

Tout ce qui a vie sur terre s'engourdit au froid de l'hiver mais au retour de la chaleur vitale du printemps tout reprend son mouvement : les animaux terrestres courent plus vivement, les oiseaux volent plus hautement et chantent plus gayement et les plantes poussent leurs feuilles et leurs fleurs très agréablement (2).

L'utilisation des adverbes de manière marque une gradation qui part d'une constatation objective mais dynamique pour pénétrer dans le domaine de l'esthétique et du sentiment. Un autre passage du *Traité* offrira une semblable dynamique avec l'utilisation, cette fois, d'une série de verbes de mouvement.

Mais comme au retour du beau printemps, non seulement les nouvelles semences que l'on jette en terre a la faveur de cette belle et féconde saison germent et bourgeonnent agréablement, chacune selon sa qualité mais aussi les vieilles plantes que l'âpreté de l'hiver précédent avait flestries, dessechées et amorties, reverdissent, se revigorent et reprennent leur vertu et leur vie ; de même le péché étant aboli et la

(1) *Oeuvres* XI 59. Traduit ainsi : "A mon avis, très aimable Frère, il serait injuste et mal séant d'assimiler au temps de Carême, par je ne sais quel triste silence, ces jours de Pâques si pleins de joie, alors que les prairies, les arbres et les oiseaux célèbrent le printemps avec tant de suavité".

(2) *Oeuvres* V 89

grace du divin amour revenant en l'ame, non seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printemps apporte, germent et produisent beaucoup de merites et de benedictions, mais les oeuvres fanees et flestries sous la rigueur de l'hyver du peche passé comme deslivrees de leur ennemy mortel reprennent leurs forces, se revigorent, et comme ressuscitees, fleurissent derechef et fructifient en merites pour la vie eternelle (1).

L'importance de cette image comporte un parallélisme parfait entre l'action du printemps dans la nature et celui de la grâce qui intervient chez l'homme pêcheur.

En une autre occasion, avec une délicatesse d'inspiration que pourrait envier Ronsard, François de Sales félicite une jeune fille de son penchant pour la vie dévote :

Ah que c'est une rare grace, ma chere fille, de commencer a servir ce grand Dieu tandis que la jeunesse de l'aage nous rend susceptibles de toutes sortes d'impressions, et que l'offrande est agreable en laquelle on donne les fleurs avec les premiers fruitz de l'arbre (2).

Le printemps de la vie correspond parfaitement ici au printemps de la dévotion.

Cultivant divers genres littéraires, François de Sales nous donne parfois des morceaux tout à fait mondains dans lesquels la préciosité rhétorique développe sans complexe des métaphores filées. Ce texte printanier est composé à l'intention du Cardinal Maurice de Savoie, nouvellement promu à la pourpre.

Dieu vous fasse voir, Monseigneur, les jours de Vostre Altesse fleuris en toutes sortes de benedictions, et l'Eglise refleurissante en la piété de laquelle, comme d'un beau printemps, le chapeau de Vostre Altesse, a guise d'une rose vermeille, nous vient semer un doux et gracieux presage (3).

(1) Oeuvres V 281

(2) id. XVII 166, même inspiration dans une lettre à Madame de Giez que François de Sales félicite "enmi le printemps d'une jeunesse et entre les louanges de plusieurs" d'aimer la vertu. Cf. XVI 17

(3) Oeuvres XIII 347

23 L'ETE

L'été succèdera au beau printemps.

Après l'hiver de ces froidures, le saint esté arrivera et nous serons consolés (1).

Ce temps n'est guère évoqué, sinon allusivement à propos de sa chaleur en des passages que nous avons déjà cités et à l'occasion d'une plaisanterie dans les Entretiens (2).

Cette rareté s'explique aisément chez François de Sales. L'homme, sur terre, vit en l'espérance printanière mais ne connaît point encore le temps de la moisson définitive que les paraboles décrivent traditionnellement comme étant le temps eschatologique de la parousie.

La doctrine salésienne préfère ouvrir à l'espérance immédiate que de donner la description aléatoire d'un but encore caché et mystérieux dans son apparence.

(1) Oeuvres XIV 235

(2) Entretiens 1312

24 L'AUTOMNE

François de Sales ne propose que deux images de l'automne. C'est le temps de la récolte et non plus celui de la promesse. Mais la récolte n'étant pas encore pour aujourd'hui, cette saison ne sera guère décrite dans les oeuvres salésiennes.

Il faut aller fidelement au chemin de Nostre Seigneur, et demeurer en paix autant en l'hiver de la stérilité qu'en l'automne de la fertilité (1).

La rime intérieure rythme ce slogan de la vie spirituelle. Nous remarquerons que l'hiver survient toujours en contre-point d'une autre saison à laquelle il sert de faire-valoir.

Le Caresme est l'automne de la vie spirituelle auquel on doit recueillir les fruitz et les ramasser pour toute l'année (2).

Le carême est estimé ici de manière tout à fait positive ; malgré l'incohérence d'autres représentations, il débouche sur le printemps de la résurrection.

Ainsi l'automne est perçu comme une saison productive : elle ne prépare pas la vie, mais offre ses récoltes.

(1) Oeuvres XX 207

(2) id. XIII 144

25 CONCLUSION SUR L'ALTERNANCE DES SAISONS

Le déroulement des saisons marque pour l'homme mortel l'avancée inéluctable du temps. Le retour de l'une d'elles indique qu'une année vient de se déployer entièrement et le fait approcher graduellement de la mort, ce départ pour un autre monde...

auquel il nous faut tous aller, chacun en sa saison (1).

Les saisons déterminent également la vie quotidienne, indéniablement jusque dans le vêtement qu'il convient de porter (2), et apportent chacune en son temps une alternance de bienfaits ou de malheurs (3). L'habitude de compter en saison est tellement forte que parfois ce mot prend simplement le sens de "temps" :

L'Eglise a tousjours fait cest exercice en tous tems et en toutes saysons (4).

Même signification en ce genre d'expression :

comme peut estre je ferois en une autre sayson (5).

Ici François de Sales utilise cette expression à propos de ses réticences à fréquenter le duc de Nemours qui complotait plus ou moins ouvertement à Annecy contre le gouvernement ducal.

Même si l'attente d'une saison plus favorable est parfois fortement formulée (6), il n'en demeure pas moins vrai que l'amour, lui, surpasse toutes les saisons :

Vostre coeur n'aymera il pas le mien tous-jours et en toute sayson (7).

La saison privilégiée, nous l'avons vu, est le printemps, même si l'hiver est fréquemment évoqué paradoxalement comme faire-valoir du printemps. En revanche, les deux autres saisons se voient attribuer une place bien réduite. Un dernier texte aura le mérite

(1) Oeuvres XVI 371

(2) id. XXV 39

(3) Entretiens 1271-1272

(4) Oeuvres I 118, dans le même sens : I 126, I 101

(5) id. XVI 197

(6) ibid. XVI 204

(7) id. XX 63

d'offrir une synthèse de l'aspect bénéfique de toutes les saisons à la fois :

Je voy que toutes les saysons de l'annee se rencontrent en vostre ame : que tantost vous sentes l'hyver de maintes stérilités, distractions, degoustemens et ennuys, tantost les rosees du mois de may, avec l'odeur des saintes fleurettes, tantost des chaleurs de desir de plaire a nostre Bon Dieu.

Il reste que l'automne duquel, comme vous dites, vous ne voyes pas beaucoup de fruitz. Mais bien, il arrive souvent que, en battant les bleds et pressant les ray-sins, on treuve plus de bien que les moyssons et vendanges n'en promettoyent pas. Vous voudries bien que tout fut en printems et esté ; mays non, ma chere fille, il faut de la vicissitude en l'interieur aussi bien qu'en l'exterieur. Ce sera au Ciel que tout sera en printems quand a la beauté, tout en automne quand a la jouissance, tout en este quand a l'amour. Il ni aura nul hyver ; mais icy l'hyver y est requis pour l'exercice de l'abnegation et de mille petites belles vertus qui s'exercent au tems de la stérilité (1).

Cette page adressée à Jeanne de Chantal est rédigée de façon remarquable. Nous y découvrons une nature en voie de réconciliation totale avec son Créateur et avec les hommes. L'expérience des saisons est déjà l'expérience d'éternité grâce à la subtilité du lien esthétique qu'elle offre à l'homme. La vision de l'automne même est d'un optimisme indéniable faisant appel à ces heureuses surprises que les paysans ont parfois face à une récolte qu'ils n'escomptaient plus. L'hiver même est nécessaire : son action pédagogique fera attendre l'éternel printemps de l'éternité dans l'apothéose d'une création de la mort sous le seul signe de la chaleur de l'amour universel.

(1) Oeuvres XIII 263

3ème PARTIE :

LE BESTIAIRE

3 LE BESTIAIRE

30 INTRODUCTION - LE BESTIAIRE SALESIEEN

La Création telle qu'elle se déploie dans les oeuvres de François de Sales n'est pas une étendue figée qui ne verrait que l'alternance du jour et de la nuit au rythme des saisons. Elle est animée d'une multitude d'animaux, dignes de quelque arche de Noé. Ces animaux ne sont pas décrits pour eux-mêmes mais plutôt parce que tous, d'une manière ou d'une autre, sont susceptibles de nous apprendre quelque chose sur l'homme, la Création et le Créateur. Ils entrent en scène sur ce grand théâtre du monde, de manière fort variée : petites fables rapidement brossées, allégories traditionnelles ou originales y alternent avec des comparaisons et des métaphores.

Les oiseaux prennent une place toute particulière : ils sont en effet les habitants des cieux, de ces Cieux qui, pour la Bible, sont la demeure du Très Haut : en cela ils participent déjà à une réalité transcendante. Mais quels que soient les animaux qu'il choisisse de nous dépeindre, François de Sales sait faire vivre devant nous un bestiaire tout à fait original, en des jeux de correspondance subtils qui allient souvent l'esthétique et la curiosité des humanistes antiques à d'indéniables talents d'observateur. Tout y parle d'élévation spirituelle voire mystique : la nature n'est-elle pas cette maîtresse d'école en spiritualité qu'offre le Créateur à tous ceux qui acceptent d'en déchiffrer les innombrables caractères colorés et mouvants ?

Quelles sont alors les caractéristiques des animaux de ce bestiaire ? Ils n'ont plus sans doute la simplicité didactique du Roman de Renard. Leur nombre même est signe de cette diversité qui, au dire même de l'auteur, produit la beauté. Le genre littéraire utilisé leur interdit habituellement de parler. Ils n'ont pas encore cette finesse d'analyse des Fables de La Fontaine : le classicisme français n'a point encore poli leur discours dans une métrique exigeante. Par ailleurs, ils assument parfois l'héritage d'un bestiaire baroque qui multipliait les métamorphoses continues et magiques chères à une esthétique du mouvement. Les grands romans pastoraux de l'époque, l'oeuvre d'Honoré d'Urfé ne

leur seront pas entièrement étrangers non plus. Mais avant tout, ces animaux sont "salésiens", en apportant à la fois cette simplicité d'évocation et cette richesse d'analyse spirituelle et mystique qui est le trait de génie de l'auteur que nous étudions.

De plus, les animaux sont, pour celui qui observe la création, les garants d'un "ordre admirable" que le croyant nommera Providence. Cet ordre offre un tissu complexe de relations entre chaque créature, pâle figure de la Relation par excellence de l'amour qui gouverne le monde et dont elles sont une illustration aux multiples facettes.

Les chevaux nous portent et nous les pansons;
les brebis nous nourrissent et nous vestent, et nous les
paissions; la terre envoie des vapeurs à l'air, et l'air
des pluies à la terre; la main sert au pied et le pied
porte la main (1).

(1) Oeuvres IV 97

31 LE BESTIAIRE OBSERVE

311 Les animaux terrestres observés dans nos régions

La première source du bestiaire salésien est l'observation directe. En commençant par les animaux terrestres, nous remarquerons que ce premier corpus n'est pas numériquement considérable, mais qu'il offre dans ses observations générales, des notes fort intéressantes. Nous examinerons dans un premier temps le comportement animal tel qu'il nous est relaté, puis nous détaillerons ensuite les espèces qui composent cette partie étudiée.

3111 Observation de la psychologie et du comportement animal en général

Une première citation nous permettra dès l'abord de saisir toute l'importance que peut traduire une étude du comportement animal. Il s'agit d'une constatation de nature scientifique qu'il n'est pas toujours agréable de se remémorer :

l'homme sans devotion est un animal severe, aspre
et rude (1).

Pour François de Sales, en effet, l'homme sans dévotion, - l'homme qui n'a pas encore répondu à l'appel de son Dieu d'amour - va avoir des leçons à recevoir des animaux eux-mêmes : en un paradoxe qui traverse toute l'oeuvre salésienne, ils auront, eux, un comportement que l'on pourra parfois qualifier de mystique. "L'homme est un loup pour l'homme", selon la formule consacrée, ce que François de Sales exprime d'une autre manière en parlant des tyrans :

(...) non quod feras, sed quod homines persequantur (2).

L'homme, roi de la Création est pourtant appelé à être de nature si différente ! C'est qu'il connaît, lui, le pourquoi et le but de son agir, ce que jamais l'animal ne pourra seulement entrevoir.

Les bestes ne pouvant connaistre la fin de leurs actions tendent voirement a leur fin, mays n'y pretendent pas, car pretendre c'est tendre a une chose par dessein avant que d'y tendre par effect (3).

(1) Oeuvres III 273

(2) id. XXIII 237 traduit ainsi : "(qui sont de puissants chasseurs), poursuivant, non les bêtes, mais les hommes."

(3) V 285

et encore :

(...) et l'on le voit même aux bêtes, lesquelles n'ont point de raison, elles ont de l'aversion naturellement et de l'inclination naturellement (1).

En revanche, l'animal sera capable de sentiments affectueux, d'une manière parfois bouleversante et exemplaire dans l'expression de sa fidélité, comme nous le verrons dans un certain nombre de traits cités. L'animal est capable de gratitude, mais il convient pourtant de resituer ce sentiment à sa place véritable :

car les animaux, qui n'ont point d'esprit et n'ont que la chair et les sens, aiment leurs bienfaiteurs et ceux qui leur sont doux et agréables (2).

Dans un tout autre ordre d'idée, de nature non plus psychologique cette fois mais politique, l'animal va encore servir de référence à un ordre que l'on pourrait qualifier de "naturel" et qui fondera la justification de la monarchie. Par le texte suivant, François de Sales utilise le genre littéraire juridique de son époque et ne révèle aucune originalité en regard d'une conception admise, bien qu'elle commence à être battue en brèche par les thèses de la Réforme.

"Quin etiam, inter animalia quæ gregatim vivunt, dux unus aliis semper præesse videtur : sic elephantes, cervi, oves, grues, apes et conchilia margaritifera etc... Nimirum, ea gubernatio quæ ad Dei Opt. Max. regimen proxime accedit, ut optima omnium est (...) (3).

L'énumération, au service d'une idéologie politique tout à fait datée et située, insiste ici sur l'universalité de cette réalité dans tous les domaines du règne animal : certains exemples font sourire du fait de leur invraisemblance, la mention de l'huître par exemple. Elle est pourtant bien conforme au goût de l'époque et selon ce que Pline en avait dit. Du reste, comme l'auteur le fait remarquer ailleurs :

en sorte mesme que les animaux qui n'ont point de mouvement naturel sont du tout sans vie (...) (4).

(1) Entretiens 1070

(2) Oeuvres XVII 206

(3) id. XXIII 226 traduit ainsi : "Bien plus, parmi les animaux qui vivent en troupeaux, l'un d'eux est toujours le chef des autres : ainsi pour les éléphants, les cerfs, les brebis, les grues, les abeilles et les huitres perlières, etc... En effet, ce mode de gouvernement qui se rapproche davantage de celui du Dieu très bon... est aussi le plus souhaitable..."

(4) Oeuvres V 29

En un tout autre domaine, les animaux pourront se montrer exemplaires dans leur simplicité de vie.

C'est la différence des bestes et des hommes quant à leurs robes : car les robes des bestes tiennent à leur chair, et celle des hommes y sont seulement appliquées, en sorte qu'ilz puissent les mettre et ôster quand ilz veulent (1).

La nature salésienne n'est ni frisée ni pommadée et les animaux n'y revêtent point la cuirasse médiévale ou le pourpoint de la Renaissance; ils ont leur robe naturelle et en cela sont très proches de notre goût moderne.

De par leur belle diversité, les animaux vont encore être une illustration immédiate et irréfutable de l'action de la Providence divine qui distribue à chacun ses caractéristiques propres, ce qui se traduit dans le langage de foi des croyants par le terme "charismes" (2)

Ainsy les lievres, les renars et les cerfs, race couarde entre les animaux, ont une prudence si diverse et des ruses en si grand nombre que c'est merveille; le lion au contraire, l'elephant, le thoreau vont droit et sans finesse, et leur prudence consiste en leur vaillance et vertu. Les enfans de Dieu sont comme cela (...) (3).

Dans les Entretiens se retrouve cette même idée, détaillée avec un luxe de précision qui met en scène un ensemble hétéroclite et représentatif de toutes les formes de la vie animale.

Je considère que entre les animaux qui se servent le plus de la prudence (car il y a une prudence naturelle aussi bien qu'une prudence chrétienne), sont les moindres et les plus couards et peureux : le renard, qui est si fin et qui se sert de tant de ruses, est peureux; le lièvre, qui est un animal si peureux, use de tant de prudence pour s'échapper des chiens qui le poursuivent, que quelquefois ils sont bien empêchés; le fourmi a une prudence et une prévoyance admirable; les cerfs même, quoiqu'ils ne soient pas petits, ne laissent pas d'être peureux; mais le lion, qui est un animal généreux, se confiant en sa propre vaillance, marche en la simplicité de son coeur, et partant il s'endort aussi volontiers sur un grand chemin comme dans une retraite particulière. Les chameaux sont fort simples aussi, bien qu'ils soient si grands et puissants qu'il se lairraient mettre une maison dessus et la porteraient tant ils sont propres

(1) Oeuvres III 192

(2) Dans les Epîtres de St Paul, passim

(3) Oeuvres XXVI 53

pour leurs charges. Entre les petits animaux, nous avons la colombe et la pauvre brebiette qui est si simple (1).

Le comportement de chacun de ces animaux sera bien entendu analysé en son temps, mais tous participent à cette vertu de prudence qui revêt des formes bien différentes selon l'espèce. Les remarques apportées sur certains animaux exotiques, comme le chameau, font sourire par leur ampleur mais il est certain que les occasions de les observer ne devaient pas être si fréquentes. Le discours familier des Entretiens ne craint pas de se lancer en de longs développements qui visiblement suivent le cours de la pensée en procédant par association d'idées.

La présentation de cet aspect du bestiaire est assez alerte; il arrive parfois que l'humour éclate encore davantage à l'occasion de certaines réflexions attestant ainsi que l'auteur évite de s'estimer avec une trop majestueuse gravité.

Je suis triste, et partant je ne veux pas parler : les charretiers et les perroquets font ainsy (...). Je suis mesprisé et je m'en fasche : si font bien les paons et les singes (2).

Enfin pour clore ces généralités sur le règne animal observé, nous pourrons jeter un voile pudique sur les excès que l'évêque signale dans ses propos sur la confession en dénonçant les rapports intimes dont certains pouvaient s'accuser :

Et en fin, employant ou les bestes ou le diable, qui sont les deux plus malheureux excès de tous (3).

3112 Les animaux terrestres directement observés

31121 Le loup

Cet animal est bien connu des paysages concrets et symboliques du XVII^{ème} siècle. François de Sales eut du reste l'occasion d'en faire directement l'expérience puisque ses chroniqueurs nous relatent une certaine nuit en Chablais au cours de laquelle le missionnaire surpris par une meute de loups en pleine forêt dut

(1) Entretiens 1196

(2) Oeuvres XVII 207

(3) id. XXVI 256. Dans son avis aux confesseurs de son diocèse, il recommande pourtant d'accueillir très fraternellement et charitablement ces pécheurs : "Vous devez par tous les moyens les relever et consoler" cf. XXVI 284

demeurer attaché à la branche d'un arbre par sa ceinture (1).

De fait, le loup constitue bel et bien un réel danger.

Les loups et les ours sont sans doute plus dangereux que les mouches, mais si ne font-ils pas tant d'importunités et d'ennui, ni n'exercent pas tant notre patience (2).

L'apparition de tels animaux sème immédiatement la panique (3), surtout chez les enfants souvent chargés de garder les bêtes et qui deviennent même parfois la cible de leurs attaques.

Si tost vous sentes en vous quelques tentations, faites comme les petitz enfans quand ils voyent le loup ou l'ours en la campagne; car tout aussi tost ilz courent entre les bras de leur pere et de leur mere, ou pour le moins les appellent a leur ayde et secours. Recoures de mesme a Dieu... (4).

Certains cris devaient du reste semer l'alarme dans tout le village c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis voyre ou qu'il soit (5).

Dans la prose salésienne, le loup ne sous-entend pas seulement un danger moral. Dans les premiers écrits polémiques, l'auteur qualifie sous ce trait le protestantisme (6). Ce genre d'expressions disparaîtra graduellement dans les écrits ultérieurs. Ailleurs, il offrira ainsi une certaine cohérence avec l'image évangélique du berger :

et qui a charge de repousser le loup sinon le berger (7) le berger étant en l'occurrence l'évêque de Rome.

Parfois le ton se fait acerbe et mordant :

Ainsy les juifz, Turcz, apostatz et semblables canailles ne pouvant offenser nostre Seigneur en sa personne (car comme dit notre proverbe, la lune est bien gardée des loupz) ilz se sont ordinairement adressés a ses images (8).

Le proverbe en tous cas est tout à fait intéressant et semble

(1) Trochu, Francis, Saint François de Sales, Paris, Vitte, 1941, cf. Année Sainte, t. XII, p. 232.

(2) Oeuvres III 306

(3) Entretiens 1036

(4) Oeuvres III 304

(5) ibid. III 243

(6) Ceci se retrouve également dans les premiers Sermons de l'auteur. cf. VII 126 en allusion à Jr 23,29 : "Lupi rapaces in vos".

(7) Oeuvres I 212

(8) id. II 204

sortir directement de la sagesse du terroir.

L'existence même des loups n'a pourtant rien de désespérant : par le biais d'une métaphore qui pour une fois témoignera d'un goût très baroque, une transformation radicale est perçue comme possible :

de ces grâces qui en presque un moment ont transformé les loups en bergers (1).

L'image du loup aurait pu être encore bien plus développée dans l'oeuvre littéraire salésienne si le temps en avait été donné à son auteur. En effet, il avait dans son recueil de similitudes noté plusieurs images qu'il n'employa jamais, empruntées à Virgile (2), à Pline (3) ou à la Patristique (4). C'est dans cette dernière sans doute qu'il trouvera le terme de loup attribué aux hérétiques.

31122 Le chien

Sauf s'il est utilisé pour la chasse, ce que nous verrons dans une partie distincte, le chien ressemble assez à son sauvage cousin. Comme lui, il s'attaque à la lune :

Layssons aboyer ce matin contre la lune (5), ce qui nous donne ainsi l'occasion de goûter cet autre proverbe populaire. Plus fréquemment encore, il accompagne de ses vociférations le voyageur de passage.

Laisser japper et clabauder ce matin et passer outre en son chemin car encore qu'il est enragé, si est-ce qu'il ne mord que ceux qui le veulent (6).

François de Sales personnifie ainsi les petites tentations, mais ce faisant, exprime la grande connaissance qu'il a de ces chiens de ferme qui ne se montrent vraiment dangereux que pour ceux qui ont peur d'eux.

De plus le danger de la rage est une réalité connue par tous. En effet, cette redoutable et incurable maladie fait encore

(1) Oeuvres IV 125

(2) id. XXVI 122. Virgile est cité dans la prédication salésienne : "Lupi Moerin videre priores" : "il faut éviter d'être, comme Moerin, vu du loup avant de le voir" Virgile - Eclog IX 54

(3) Oeuvres XXVI 130, 132

(4) ibid; XXVI 153

(5) Entretiens 1310, III 159

(6) Oeuvres XXVI 213

partie des fléaux de l'époque et sa contagion est évoquée à propos de la transmission des vices dont l'exemple pernicieux peut donner l'idée aux faibles.

Car, comme ceux qui ont esté mordus des chiens enragés ont la sueur, l'haleyne et la salive dangereuse et principalement pour les enfans et les gens de délicate complexion, ainsy ces vicieux et desbordés ne peuvent estre fréquentés (1).

Le reste du temps, il peut se montrer incommodant mais ne saurait constituer un obstacle à la vie spirituelle. Il conviendra, par exemple de ne pas se dispenser de l'oraison

(...) Pour un chien qui ne m'aura laissé dormir (2).

31123 Le renard

Proche parent des précédents, ici, le renard n'est guère ressemblant au rusé et sympathique héros des romans médiévaux. Retrouvant son origine terrienne, François de Sales ne le considère que sous l'aspect du prédateur.

Il ne se faut nullement estonner de treuver chez nous l'amour propre car il n'en bouge. Il dort quelquefois comme un renard puis, tout a coup, se jette sur les poules (3).

Empruntant sans doute la comparaison au Nouveau Testament dans lequel Hérode est qualifié par le Christ de renard (4), le calvinisme est également dépeint sous ce terme quelque peu péjoratif dans les ouvrages polémiques :

Calvinus vero (...) vulpino ingenio (5)

ou encore

che cosi craparà la vulpe nella sua caverna (6).

Même en italien, cette dernière citation ne déborde guère de

(1) Oeuvres III 223

(2) id. XII 364. Les similitudes avaient encore relevé d'autres images de chiens qui ne furent pas utilisées : XXVI 114 - peintre animalier de chiens

XXVI 119 - chien enragé

XXVI 128 - chiens et crocodiles en Egypte.

(3) id. XVI 131

(4) Lc 13,32

(5) Oeuvres XXIII 155

(6) id. XI 337. "car ainsi le renard crèvera dans sa tanière."

tendresse (1).

31124 Le sanglier

Seule l'Introduction à la vie dévote nous rapporte l'image du sanglier en s'attachant à un trait particulier de cet animal :

Car, comme les sangliers pour aiguïser leurs défenses les frottent et fourbissent avec leurs autres dents, lesquelles réciproquement en demeurent toutes fort affilées et tranchantes, ainsy l'homme vertueux ayant entrepris de se perfectionner en la vertu de laquelle il a plus de besoin pour sa défense, il la doit limer et affiler par l'exercice des autres vertus, lesquelles en affinant celle la, en deviennent toutes plus excellentes et mieux polies (2).

Le sanglier est gibier de choix, alors fort abondant. Sans doute ce trait est-il tout directement observé. (3)

31125 Le cerf

L'image du cerf, autre gibier particulièrement prisé à l'époque de François de Sales, présente quelques difficultés de classement. Elle est en effet tout particulièrement à la convergence de trois inspirations différentes : celle de l'observation directe des animaux de la région savoyarde que nous traitons actuellement, celle de la chasse qui fera l'objet d'un chapitre particulier et enfin l'inspiration biblique ici d'origine psalmique. Pour ne pas trop disperser des citations qui souvent sont très liées, nous avons choisi de traiter maintenant tout ce qui regarde cet animal.

L'Introduction à la Vie Dévote nous propose quelques observations directes de ce grand mammifère :

Les cerfs ayant prins trop de venaison (4) s'escartent

(1) Les renardeaux qui, selon le Cantique des Cantiques dévastent la vigne seront mentionnés dans notre partie traitant de la vigne. Par ailleurs, dans la prédication, le terme polémique de renard pour qualifier les réformés apparaît également : Oeuvres VII 267, IX 187.

(2) Oeuvres III 128

(3) Pour la petite histoire, nous mentionnerons que François de Sales connaîtra quelques déboires dans la traduction italienne de son ouvrage et qu'il devra donner quelques précisions à propos d'un contresens du traducteur sur ces fameuses défenses de sanglier. cf. XIX 325.

(4) Ce terme de venaison posera du reste également un petit problème dans la traduction en italien de l'Introduction à la Vie Dévote comme en témoigne la lettre que nous citons tout à l'heure. XIX 325. Ceci montre bien que François de Sales ne dédaigne pas de recourir à un langage technique de la cynégétique connu de ses lecteurs en leur parlant très directement.

et retirent dedans leurs buissons, connoissans que leur graisse les charge en sorte qu'ilz ne sont pas habiles a courir, si d'aventure ilz estoient attaqués : le coeur de l'homme se chargeant de ces affections inutiles, superflues et dangereuses, ne peut sans doute promptement aysement et facilement courir apres son Dieu, qui est le vray point de devotion (1).

Un autre passage de l'Introduction reprend cette même idée de manière moins développée en l'associant à une autre.

Les cerfz courent mal en deux tems : quand ilz sont trop chargés de venaison et quand ilz sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand nostre cors est trop nourri et quand il est trop abattu... (2).

Ces textes illustrent bien la grande modération requise par l'évêque pour les exercices de mortification tout autant que pour une ostentation qui n'aurait rien de chrétienne.

Les autres images du cerf seront directement inspirées de la Bible et constituent un commentaire ou une paraphrase du Psaume 41

Les cerfz long tems pourchasses
fuyans pantois et lassés
si fort les eaux ne desirent
que nos coeurs d'ennuis pressés
Seigneur, apres toy souspirent
nos ames en languissant
d'un desir tous-jours croissant
crient : Helas ! Quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout puissant
Que nos yeux verront ta face (3).

Cette recherche de vers octosyllabiques n'offre pas sans doute un chef d'oeuvre de versification, les rimes ayant parfois quelque difficulté à s'ajuster. Tout au moins ce texte nous montre la grande diversité des genres littéraires auxquels l'auteur va recourir en n'hésitant pas à passer de l'évocation au dialogue et de l'épître à la poésie.

L'image est reprise à diverses occasions pour exprimer ce désir de Dieu que le croyant creuse en lui, à propos notamment de la communion :

Avant d'y aller on peut exciter le désir par la comparaison du cerf lancé et malmené, comme fait David au Psaume 41, qui est bon a lire puisque vous les avez

(1) Oeuvres III 66

(2) ibid. III 218

(3) id. IV 140

en françois (1).

Nous percevons au passage l'un des services éminents que rendit le protestantisme à l'Eglise catholique en mettant en valeur la lecture en langue courante d'un certain nombre de textes bibliques. Cette image va être filée en allégorie dans le Traité, avec une superposition allusive au terme du Cantique des Cantiques :

Alhors, comme des cerfz qui longuement pourchassés et malmenés, s'abouchans a une claire et fraische fontaine tirent a eux la fraischeur de ses belles eaux, ainsy nos coeurs apres tant de langueurs et de desirs, arrivans a la source forte et vivante de la Divinité, tireront par leur complaysance toutes les perfections de ce Bienaymé, et en auront la parfaite jouissance par la res-jouissance qu'ilz y prendront, se remplissans de ses delices immortelles... (2).

Le thème de l'eau bienfaisante, dont le caractère de fraîcheur est souligné, illustrera d'une façon particulièrement réaliste cette union à Dieu désirée de manière vitale et son action bénéfique (3).

Dans un passage antérieur, l'insistance était plus directement affective en portant davantage sur la situation de détresse de l'animal. La paraphrase du Psaume s'accompagne visiblement de l'expérience directe d'une scène de chasse dont de multiples tapisseries ont fait un sujet classique.

Et cependant, Theotime, imaginez-vous avec le Psalmiste ce cerf qui mal mené par la meute n'a plus ni vent, ni jambes comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va questant et avec quelle ardeur il se presse et serre dans cet element : il semble qu'il se voudroit volontiers fondre et convertir en eau, pour jouir plus pleinement de cette fraischeur (4).

L'union suggérée entre l'animal et l'élément vital "eau" atteint un paroxysme en proposant l'idée d'une fusion totale désirée de manière vitale par l'animal auquel s'identifiera le croyant. La tendresse de la description fera encore un pas de plus dans ce passage :

(1) Oeuvres XXVI 219

(2) id. IV 257

(3) Nous retrouverons ce trait pour qualifier les mystiques Catherine de Gênes et Thérèse d'Avila : "comme biches spirituelles, pantelantes et mourantes de la soif du divin amour". cf. V 322

(4) Oeuvres IV 199

comme le cerf qui hors d'haleyne et accablé de la meute, se rendant à l'homme, jette les derniers aboys, la larme à l'oeil (1).

La mention de cette larme provoque une impression pathétique renforcée par l'attitude tout à fait humaine de l'animal qui se rend, tel un soldat vaincu.

Un usage particulier à la vénerie est encore rapporté dans ce curieux épisode :

Tout de mesme que les cerfz ausquelz les grans princes font quelquefois mettre des colliers avec leurs armoiries, bien que par apres ilz les font lascher et mettre en liberté dans les forestz, ne laissent pas d'estre reconneus par quicomque les rencontre, non seulement pour avoir une fois esté priz par le prince duquel ilz portent les armes, mays aussi pour luy estre encore réservés...(2)

François de Sales enchaîne ce trait avec la découverte d'un cerf rencontré trois cent ans après la mort de César et portant encore un collier à ses armes...

Le cerf offre donc un caractère exemplaire. Il exprime le plus souvent ce désir de Dieu, dans sa soif d'une eau vivifiante, inspiration qui trouve son origine dans les commentaires du texte de la Samaritaine. Ce désir de l'eau vive est vécu souvent dans l'angoisse d'une poursuite qui n'est pas sans rappeler les grandes tempêtes de la vie ou le long chemin à parcourir. De plus, l'animal ressemble beaucoup à l'homme avec ses temps d'abondance et de disette. Son astuce à déjouer ses poursuivants, son courage et, pour finir, cette mort à l'aspect presque sacrificiel en font une haute figure, un exemple attachant et plein de noblesse. L'héraldique ne s'y est pas trompée qui répertorie parfois l'animal : "d'or au cerf élané de gueules" (3) non plus que l'iconographie chrétienne qui en a fait un motif courant de la décoration de ses sanctuaires. Le cerf est vraiment le symbole du chercheur de Dieu. (4)

(1) Oeuvres V 148

(2) id. IV 84

(3) G. D'Haucourt : Le Blason, P.U.F., 1965, p. 80

(4) "La prédication reprend fréquemment l'image du cerf. Cet animal altéré pourra être attendu par le chasseur "à la fontayne ou il a accoustumé de s'abbreuer", thème développé dans une métaphore filée qui voit le Christ, "céleste chasseur", décocher les traits de son amour au cerf ou à la biche qui n'est autre que la Samaritaine altérée. cf. VII 147. D'autres occurrences plus traditionnelles le voient redoubler de vitesse lorsqu'il est poursuivi,

31126 Le lièvre

Le lièvre ne saurait soutenir la comparaison avec le cerf. Gibier dépourvu de toute noblesse, il entre en scène par le fait de sa grande capacité à se camoufler, ce que la langue ancienne évoquait par le joli verbe "se musser".

nostre pauvre parent, qui est la, mussé comme un lievre dans Marcla, avec une forte exacte obeissance (1).

31127 Les animaux exprimant le recueillement

Certains animaux ne seront pas signalés pour la rapidité de leur course ou leur astuce, mais bien davantage pour leur manière originale de faire face à l'adversité en se mettant en boule. En cela, ils traduisent une parfaite image du recueillement spirituel que François de Sales mettra en valeur en plusieurs occasions.

Celui, dit la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus, qui a laissé par escrit que l'orayson de recueillement se fait comme quand un herisson ou une tortue se retire au dedans de soy, l'entendoit bien; hormis que ces bestes se retirent au dedans d'elles-mesmes quand elles veulent, mais le recueillement ne gist pas dans nostre volonté, ains il nous advient quand il plaist a Dieu de nous faire cette grace (2).

Ce passage fait allusion à la tradition carmélitaine que François de Sales avait approchée lors de sa fréquentation du cercle Acarie, tradition à laquelle il fera allusion de temps à autre, même s'il lui arrive d'en corriger telle ou telle de ses images pour rappeler, comme ici, que la prière est aussi un don de Dieu.

Dans un ordre d'idée différent, François de Sales indique encore ces animaux pour une invitation, de facture très évangélique, à se laisser porter par la Providence divine.

Dieu, qui fait des maysons aux escargotz et aux tortuës, qui ne pensent point en luy et ne chantent point ses louanges, laissera il ses servantes assemblees pour sa

Suite note (4) page précédente :

cf. IX 133, mais le plus souvent il est décrit traqué selon l'expression psalmique mentionnée. IX 400. Plus originale, une image présente avec Plinie les biches faonner en utilisant les services du tonnerre ou d'une herbe appelée siselle. cf. VII 8, citant Plinie H. N. 1, VIII c XXXII, al 1.

(1) Oeuvres XV 371

(2) id. IV 326 - citant Thérèse d'Avila, Castell. Animæ, mansio IV, c. III. op. cit.

louange sans monastere ? (1)

31128 Le crapaud

Certains animaux il faut bien le reconnaître paraissent plus sympathiques que d'autres. Associé à toute une tradition de sorcellerie, le crapaud n'est généralement pas décrit comme un animal très agréable. Il faut bien dire que ce batracien n'a pas grand chose à son avantage, ce qui n'est pas sans intérêt pour François de Sales. Ainsi, le cri désagréable de cet animal est identifié, dans les ouvrages polémiques, aux contradictions déplaisantes des thèses protestantes :

Et audent bufones isti in lacunis obstrepere, (2)

Son physique grotesque s'enfle démesurément à l'image d'un débat intérieur et tout à fait intime tel que celui connu par l'auteur et qui lui aurait fait préférer, l'espace d'un moment, un duché à son actuel état ecclésiastique :

Je le voyais ce me sembloit, la bas, bien bas, au fin fond de la partie inferieure de l'ame, qui s'enfloit comme un crapaud. Je m'en mocquay, et ne voulus pas seulement penser si j'y pensais; il alla tost en fumee et je ne le vis plus (3).

La redondance de termes qui se succèdent à quatre reprises pour exprimer "le bas" dépeint cette apparition à l'allure presque diabolique puisque l'hideux animal disparaît en fumée comme le diable lui-même dans la tradition médiévale. Ce trait témoigne d'un paysage imaginaire encore très proche des manifestations diaboliques populaires, mais il n'est ici que rapidement esquissé.

Enfin, non content d'apporter tant d'inconvénients, le crapaud est également considéré comme venimeux. Dans une protestation d'humilité, mise en image de manière quelque peu douteuse, François de Sales parle ainsi de son coeur en rapport avec Dieu qu'il nous montre en une longue métaphore filée, comme un océan de bonté.

(1) Oeuvres XX 208. Pour cet animal également, François de Sales avait encore noté quelques traits caractéristiques dans ses similitudes, mais il ne les a jamais utilisés dans ses oeuvres écrites. cf. XXVI 142

(2) Oeuvres XXIII 78 traduit ainsi : "Et ces crapauds osent croasser dans leur mare que rien n'a été fait."

(3) Oeuvres XIII 368

... et nageant en vostre infinie Essence, mon coeur n'est autre chose qu'un vil et venimeux crapaud qui flotte, se supporte, maintient et vit dans une mer de baume précieux (1).

Animal désagréable, voire quelque peu suspect, le crapaud symbolise ce mal dont il serait inutile de nier la présence en la Création. Tout comme l'hiver, pour ce qui regarde les saisons, son évocation est nécessaire pour rappeler si l'on veut que la nature n'est pas encore entièrement réconciliée avec son Créateur et avec elle-même.

31129 Singes et guenons

Avec la découverte du Nouveau Monde, la mode se développa d'acclimater en Europe des animaux exotiques, d'aspect inhabituel. Cette propension est relevée dans l'Introduction à la vie dévote.

Car comme ceux qui viennent du Peru, outre l'or et l'argent qu'ilz en tirent, apportent encor des singes et perroquetz, parce qu'ilz ne leur coustent gueres et ne chargent pas aussi beaucoup leur navire; ainsy ceux qui pretendent a la vertu ne se laissent pas de prendre leurs rangs et les honneurs qui leur sont deus, pourveu toutefois que cela ne leur couste pas beaucoup de soin et d'attention (...) (2).

On le devine, l'auteur n'est guère enthousiasmé par l'importation de ces espèces qu'il nous décrit souvent négativement. Que leur reproche-t-il ? Leur tristesse cyclique et lunatique semblable à celle des mondains (3), leurs grimaces qui font qu'"un singe est toujours un singe" (4) et leur habitude ridicule d'imiter les humains (5).

Avec ces animaux exotiques nous achèverons ce panorama du bestiaire terrestre pour nous tourner maintenant vers les oiseaux.

312 Les oiseaux observés en général

3121 Le vol

Le première fonction de l'oiseau est de voler, et ce faisant de s'élever, dans tous les sens que ce terme peut désigner.

(1) Oeuvres XXVI 195

(2) id. III 145

(3) id. V 316 et XXVI 129 "Similitudes"

(4) id. I 119

(5) id. II 278

Il sera donc tout particulièrement représentatif d'un mouvement symbolique de la créature vers son Créateur, dans la mouvance d'un souffle qui ne sera pas sans rappeler celui de la Pentecôte. De plus, le vol est une attitude dynamique et joyeuse; c'est l'image même de celui qui "vole" à la suite de son Dieu.

Ceux qui sont simplement gens de bien cheminent en la voye de Dieu, mays les devotz courent, et quand ilz sont bien devotz, ils volent (1).

Cette image est tout à fait cohérente, du reste, avec la représentation évangélique de l'Ascension esquissée ici comme un envol mystique :

(...) plus leger qu'un oyseau, outrepassant toutes les regles d'un cors humain, il est monté sur tous les cieux (...) (2).

Du reste, il en est des oiseaux comme des hommes, tous ne révèlent pas le même enthousiasme ni même une identique capacité à s'élever vers les cieux.

Les austruches ne volent jamais; les poules volent, pesamment toutefois, bassement et rarement; mais les aigles, les colombes et les arondelles volent souvent, vistement et hautement. Ainsy les pecheurs ne volent point en Dieu, ains font toutes leurs courses en la terre et pour la terre (3).

Se manifeste ici un grand souci dans la cohérence de l'évocation. L'animal, l'oiseau en l'occurrence, ne saurait être ce modèle définitif et immuable; lui aussi connaît la diversité des situations: il existe des espèces qui paraissent trahir leur naturelle vocation en ne participant pas à cet acte de liberté et de beauté qu'est le vol.

Il en est de même pour la nature humaine ! Du reste, l'essor, la montée en Dieu, ne s'acquiert pas en un jour, elle est fille de la patience :

Ayes patience d'aller le petit pas, jusques a ce que vous ayes des jambes pour courir, ou plutost des aisles a voler (4).

(1) Oeuvres XII 347

(2) id. XXIII 22 cf. Ep 4,10

(3) id. III 15

(4) id. XIX 332

Alors, même la dure école de la souffrance, qui ne sera pas recherchée pour elle-même, peut constituer une occasion d'élan :

Mon Dieu, ma Fille, que j'ayme vostre mauvaise jambe, car je sçai bien qu'elle vous portera plus au Ciel que la bonne; jambe qui n'est pas une jambe, c'est un'aisle pour vous faire voler en l'air de la vie spirituelle (1).

Au croyant d'opérer cet envol, sous le souffle divin, et de participer à la réalité de cette métaphore en forme de slogan :

Le coeur estend ses aisles par la complaysance, mais l'amour est son vol (2).

Il arrive pourtant que, malgré son désir, l'oiseau captif ne puisse prendre son essor. Le conseil de François de Sales est alors de faire preuve de patience :

et ce pendant vous amaigrisses par ce continuel mouvement du coeur et alanguisses continuellement vos forces (3).

Voici que François de Sales change de ton avec une plaisanterie qui serait à classer dans le style polémique et par laquelle il veut asséner à ses adversaires protestants la certitude de la nécessité d'un recours à la fois à la Tradition et aux Ecritures pour une vie ecclésiastique bien comprise :

Les oyseaux ont l'aisle droite pour voler; donques l'aysle gauche n'y sert de rien ? (4)

L'auteur espère, il est vrai, que l'Eglise Réformée reconnaissant son erreur participera à ce mouvement de réunification :

Peut-estre, direz-vous, a la fin, que cy apres vostre Eglise estendra ses aisles, et se fera catholique... (5)

3122 L'air, l'élément naturel de l'oiseau

Nous ne reviendrons pas sur le symbole de l'air pris comme élément naturel dans la création. C'est dans son souffle qu'évolue l'oiseau. Un souffle qui sera parfois identifié à la présence enveloppante de Dieu lui-même.

De sorte que, comme les oyseaux, ou qu'ilz volent, rencontrent tous-jours l'air, ainsy, ou que nous allions

(1) Oeuvres XIII 23

(2) id. IV 43

(3) id. XII 384

(4) id. I 198

(5) ibid. I 137

ou que nous soyons, nous treuvons Dieu présent (1). Cette présence de Dieu, universelle et nécessaire autant que l'élément vital, a quelque chose de vertigineux; elle est cet infini insondable que François de Sales contemple à l'aide d'une comparaison vivante et dynamique :

et les oyseaux s'esgayent a leur gré dans la vasteté de l'air, mais jamais aucun oyseau, ni mesme toute la race des oyseaux ensemble n'a battu des aysles toutes les contrees de l'air et n'est jamais parvenu a la supreme region d'iceluy (2).

Pourtant, aussi porté qu'il soit par cet élément infini et vivifiant, l'oiseau n'est jamais dispensé de l'effort du vol; cette autre comparaison affirme ici la nécessaire adhésion de la liberté du croyant à cette dynamique de l'omniprésence divine.

Nostre nature humaine deschoit aysement de ses bonnes affections, a cause de la fragilité et mauvaise inclination de nostre chair, qui appesantit l'ame et la tire tous-jours contrebas si elle ne l'esleve souvent en haut a vive force de resolution, ainsy que les oyseaux retombent soudain en terre s'ilz ne multiplient les eslancements et traitz d'aisles pour se maintenir en vol (3).

La vocation de l'oiseau n'est donc pas de retomber à terre, et pourtant cette pesanteur l'y attire immanquablement s'il ne fait toujours cet effort pour se maintenir ou s'élever. Cependant, il ne faudrait pas voir en cette image une description volontariste d'un croyant vivant une tension austère vers un idéal acrobatique et épuisant. Reprenant l'image de l'oiseau, François de Sales marque une forte insistance sur le fait que cet être à imiter spirituellement est profondément joyeux.

3123 Le chant de l'oiseau

Tout environné de la présence de Dieu, l'oiseau va participer à cet hymne de louanges des créatures envers le Créateur d'une manière tout à fait privilégiée. En cela également il sera pris comme modèle.

Les oyseaux mesme nous provoquent (...) au resveil et aux louanges de Dieu : si que le lever matin sert a la

(1) Oeuvres III 74

(2) id. IV 212

(3) id. III 339

santé et a la sainteté (1).

François de Sales a été très sensible au concert naturel des oiseaux, certains passages de sa correspondance nous le montrent avec une grande simplicité.

"Ego vero iterum et iterum inter vernantes aves opus suavissimum ad amussim apud Salesios nostros contemplatus (...)"(2)

écrit-il à son ami Antoine Favre avec lequel il échange parfois quelques essais poétiques. A certaines occasions, de manière spontanée et joyeuse, l'évêque se compare lui-même à un tel animal :

Je suis allé tout gay comme un petit oyseau, dans ma chaire ou j'ay chanté plus joyeusement que l'ordinaire a l'honneur de ce grand Dieu (3).

La vie de l'oiseau nous offre encore un autre domaine d'observation et, comme toujours chez François de Sales, d'application spirituelle. Il s'agit de son habitat.

3124 Le nid

Les oiseaux aiment nicher dans de simples buissons qu'ils remplissent de leur louange joyeuse (4), mais plus encore c'est dans les arbres qu'ils vont "faire retraite" (5), invitant le croyant au même mouvement pour n'être plus qu'à leur Dieu. Le nid de l'oiseau va encore pouvoir figurer avec plus de simplicité le lit dans lequel chacun trouve le sommeil (6). Le sentiment de la présence aimante de Dieu s'y manifeste tout autant que dans des lieux plus majestueux.

Aymes bien et entretenes bien le repos de l'esprit et du cors (...) comme un petit oyseau dans son nid, qui n'a ni forces ni jambes pour aller, ni plumes pour voler; car vostre lict est un nid auquel Nostre Seigneur regardera vostre confiance (7).

(1) Oeuvres III 220

(2) id. XI 138 traduit ainsi : "Pour moi, étant chez nos parents de Sales, au milieu des oiseaux qui chantent le printemps, j'ai admiré ce très suave poème (...)"

(3) id. XVIII 126

(4) id. XIX 309

(5) id. III 92

(6) id. IV 342

(7) id. XXI 159. Le nid symbolise également l'habitat de certains correspondants de l'évêque par l'utilisation d'une métaphore usée cf. XIX 279; 46 -; ou de François de Sales lui-même : XV 201.

Certaines vocations particulières suggèreront à l'esprit de l'auteur la situation de ces oiseaux dont l'habitat ne sera pas tout à fait ordinaire.

Quelle celle des anacorettes et tant de confesseurs, de vierges et autres, qui, comme petitz oyselets, se sont volontairement enfermés dans des cavernes, en des monastères, dans des hospitaux, et en d'autres sortes de vies, pour plus a commodité chanter, comme dans des cages, les louanges aeternelles de leur Dieu, et se sont rendus plus heureusement ses esclaves affin de ne pouvoir jamais se dedire, ni dementir le voeu de leur fidelité (1).

L'oiseau est encore choisi pour traduire le symbole protecteur et maternel :

Demeures sous les aysles de Nostre Dame (2).

Pour l'auteur, ce recours à une protection transcendante n'est nullement infantilisante. Avec des accents pascaliens, elle détourne bénéfiquement d'une tentation d'angélisme ainsi exprimée :

Ne veuillons pas estre trop des anges; soyons de petitz poussins sous l'aisle de nostre mere, car nous ne sçaurions pas encores voler (3).

3125 Le filet de l'oiseleur

L'aile protectrice de la mère oiseau ne garde cependant pas sa progéniture de tout danger.

L'un de ceux-ci est constitué par le chasseur et les pièges qu'il tend. Déjà utilisée à l'époque biblique (4), cette technique est très usitée dans la campagne savoyarde (5). Le filet représentera l'inquiétude qui empêche de s'affranchir des imperfections (6) ou encore, de manière positive, le procédé que Dieu emploie pour tirer à lui le coeur de l'homme (7).

3126 Différentes sortes d'oiseaux observés par l'auteur

Petit animal charmant et joyeux, l'oiseau peut devenir

(1) Oeuvres XXV 432

(2) id. XIX 283

(3) id. XXVI 361 - même idée : XII 205

(4) Ps 24,15 "Le Seigneur dégage mes pieds du filet..." est paraphrasé dans le Traité de l'amour de Dieu V 158

(5) Oeuvres III 199

(6) id. III 312; XXVI 226-227

(7) id. IV 84

un élément de distraction préjudiciable. C'est ainsi que François de Sales le bannira de la clôture de la Visitation, en nous indiquant dans le même temps quels étaient les animaux familiers qu'il était possible de rencontrer à l'époque.

Les seurs ne joueront point, ni auront dans la Mayson aucun oyseau ou animal de passetems, comme escuyrieux, petitz chiens et autres telles bestes d'amusement inutile (1).

Ceci n'empêchera nullement l'auteur de faire la preuve d'un bon talent d'observateur à l'égard de nombreux oiseaux. Il nous les décrit avec une telle précision de détails que cela nous laisse deviner facilement un goût prononcé pour ces animaux.

Nous allons maintenant dresser un inventaire rapide des oiseaux que François de Sales a directement observés.

31261 Le pigeon

Lorsqu'il peut bénéficier d'un peu de temps, François de Sales, dans sa correspondance avec Jeanne de Chantal, aime à déployer des descriptions très minutieuses qui lui permettront, du reste, de détailler et d'illustrer quelque inspiration spirituelle. C'est le cas de cette page que ne renierait sans doute pas un naturaliste.

Troisièmement il avoit fort neigé, et la cour estoit couverte d'un grand pied de neige. Jean vint au milieu et balia certaine petite place emmi la neige, et jetta la de la graine a manger pour les pigeons, qui vindrent tous ensemble en ce refectoire la, prendre leur refectation avec une paix et un respect admirable; et je m'amusay a les regarder. Vous ne sçauries croire la grande edificaztion que ces petitz animaux me donnerent, car ilz ne dirent jamais un seul petit mot, et ceux qui eurent plus tost fait leur refectation, s'envolerent la aupres pour attendre les autres. Et quand ils eurent vuidé la moytié de la place, une quantité d'oysillons qui les regardoyent vindrent la autour d'eux; et tous les pigeons qui mangeoyent encor se retirerent en un coin, pour laisser la plus grande part de la place aux petitz oyseaux, qui vindrent aussi se mettre a table et manger, sans que jamais les pigeons les troublassent.

J'admiray cette charité; car les pauvres pigeons avoyent si grand peur de fascher ces petitz oyseaux auxquelz ilz donnoyent l'aumosne, qu'ilz se tenoyent tous ramassés en un bout de la table. J'admiray la discretion de ces mendiens, qui ne vindrent a

(1) Oeuvres XXV 68

l'aumosne que quand ilz virent que les pigeons estoient sur la fin du repas et qu'il y avoit encor des restes a suffisance. En somme, je ne sceu m'empescher de venir aux larmes, de voir la charitable simplicité des colombes, et la confiance des petitz oyseaux en leur charité (1).

La scène est tout entière décrite avec cette finesse émouvante qui permet de mettre en valeur la vertu naturelle de ces oiseaux ainsi croqués sur le vif. De fait, leur comportement dévoile-t-il, dans la lignée franciscaine, un caractère absolument religieux. Mais ici, ce sont eux les acteurs d'une prédication en actes. La description serait-elle différente s'il s'agissait d'une communauté monastique fervente et charitable, prenant son repas en silence et pratiquant largement l'aumône pour les indigents ? Une inexactitude révélatrice apparaît à la fin de ce tableau qui fait appeler ces pigeons "colombes", les identifiant, du fait de leur comportement édifiant, à l'oiseau symbolique du Cantique des Cantiques et de certaines théophanies trinitaires.

Nous remarquerons cependant que le pigeon ne renferme pas toujours ce caractère éminemment édifiant, au fil des pages salésiennes; en témoigne ce passage du Traité qui fait appel, semble-t-il, à des souvenirs d'enfance de l'auteur, mais aussi à un texte de Pline partiellement paraphrasé (2). Pour plus de commodité, nous l'avons classé ici malgré sa double inspiration.

On void que les pigeons touches de vanité se pavonnent quelques fois en l'air et fond des esplanades ça et là, se mirant en la variété de leur pennage, et lhorz les tierceletz et faucons qui les espient viennent fondre sur eux et les attrappent, ce qu'ilz ne feroient jamais si les pigeons voloient leur droit vol, d'autant qu'ilz ont l'aisle plus roide que les oyseaux de proye (3).

Justice immanente ! Ce trait tout du moins aura le mérite d'introduire une autre catégorie d'oiseaux observés à l'aspect moins paisible : les oiseaux de proie, dont le plus prestigieux sera sans doute l'aigle, mais qui appartiennent à diverses familles.

(1) Oeuvres XVI 314

(2) Pline Hist. Nat. 1-X c. XXXVI al LII cité dans : XXVI 139. Un autre passage du recueil de similitudes mentionne des pigeons voyageurs qui, au temps des Romains déjà, transportaient des messages militaires; cf. XXVI 140

(3) Oeuvres IV 223

31262 Oiseaux de proie : aigle, épervier, faucon, milan...

L'aigle est décrit positivement comme un animal courageux et sans détour.

Les aigles ont un grand coeur et beaucoup de force à voler; elles ont néanmoins incomparablement plus de veüe que de vol, et estendent beaucoup plus vite et plus loin leur regard que leurs aysles (1).

En cela cet animal sera le symbole de l'esprit humain toujours porté à élargir son regard... L'aigle est aussi cet oiseau plein de droiture qui "vise droit au soleil de la divinité" (2) et qui ne supporte pas la médiocrité d'en bas : ses habitudes mêmes en font un oiseau prédisposé à symboliser une attitude mystique.

Dieu a donné l'instinct (...) aux aigles de faire leurs retraits es cimes des inaccessibles rochers (3).

Ces lieux hors d'atteinte ne seront pas toujours connotés positivement puisque, ici, ils figurent l'ambition difficile des grands Ordres s'opposant à la simplicité toute colombine de l'humble fondation de la Visitation (4). L'aigle est encore une créature remarquable en tant que sa mue lui redonne un regain de jeunesse et de dynamisme. Ce caractère particulièrement étrange n'est certes plus directement observé par l'auteur...

Voilà deux hommes représentés en un chacun de nous (...), et par conséquent deux vies : l'une du vieil homme, qui est une vieille vie, comme on dit de l'aigle qui estant devenue vieille va traissant ses plumes et ne peut plus prendre son vol; l'autre vie est de l'homme nouveau qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle laquelle deschargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer, en prend des nouvelles, et s'estant rajeunie vole en la nouveauté de ses forces (5).

Notons bien que l'aigle, sous la plume salésienne, n'est jamais défini comme un prédateur. Ce rôle est départi aux oiseaux de proie de nature moins noble, sans doute, comme le milan qui s'attaque lâchement aux petits poussins.

(...) sa divine sagesse se plaist à voir que ce petit coeur va tremblotant à l'ombre du mal, comme un foible

(1) Oeuvres IV 80

(2) id. II 335

(3) id. XXV 317

(4) ibid. XXV 318

(5) id. V 31

petit poussin a l'ombre du milan qui va voltigeant au dessus de luy (1).

Certains oiseaux de proie ont l'avantage de pouvoir être dressés pour la chasse, offrant ainsi l'image d'une obéissance proposée à la méditation du chrétien.

Il ne faut pas attendre cette obéissance d'un espervier ou faucon; qui le veut faire revenir, il lui faut montrer le leurre, qui le veut accoiser, il lui faut mettre le chaperon (2).

31263 Les oiseaux attirés par le soleil

Certains oiseaux se voient conférer un aspect positif en tant qu'ils se montrent attirés par le soleil. Ils communient ainsi à cet élan vers la beauté de la divinité. Ils viennent apporter leur modeste contribution à l'héliocentrisme spirituel dont il a été question dans notre première partie.

Que si cette beauté de la lumière qui provoque les aloüettes a chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent plus clairement a mesure qu'elles volent plus hautement, s'eslevant également en chant et en vol, jusques a tant que ne pouvant presque plus chanter elles commencent a descendre de ton et de cors, rabaissant petit a petit leur vol comme leur voix (3).

En revanche, la lumière ne sera pas le moteur de l'agir et plus précisément de la migration des hirondelles, mais la recherche d'une chaleur non sans rapport d'ailleurs avec l'astre de toute lumière.

Je suis sorti de vostre ville, mais vostre ville ne sortira jamais de mon ame. Les arondelles, pour fuir les rigueurs de l'hiver, font passage aux regions plus douces; mais c'est avec un instinct naturel et perpetuelle inclination de retourner es contrees de leur origine quand l'aménité du printems les y invitera (4).

Ainsi écrira l'évêque aux habitants de la ville de Genève... Le symbole y est transparent...

L'hirondelle sera évoquée une autre fois pour son nid à la facture excellente (5).

(1) Oeuvres XIV 382

(2) id. IV 26

(3) id. IV 297

(4) id. XIII 389

(5) Entretiens 1010

Le passereau à son tour apparaîtra dans une comparaison simple capable aussi de s'apparenter au genre littéraire biblique.

Ah, mon ame vole au mont comme un passereau (1).

31264 Les oiseaux de nuit

En regard de ces créatures de plein soleil, l'oiseau de nuit peut être perçu de façon moins positive. Certains, comme le grand duc, ont en effet des oreilles cornues comme le diable (2). D'autres se montrent bien attachants en tant qu'ils ressemblent à l'homme, limité dans son regard et sa compréhension des choses surnaturelles.

Car, comme la chouette a bien la veüe asses forte pour voir la sombre lumiere de la nuict sereine, mais non pas toute-fois pour voir la clarté de midi, qui est trop brillante pour estre receue par des yeux si troubles et imbecilles, ainsy nostre entendement (...) (3).

Nous sommes loin ici de l'oiseau de Minerve. Par ailleurs, et bien avant Pascal, le mondain prendra l'aspect d'un oiseau de nuit, sans doute du fait de ses activités nocturnes et de son manque de discrétion.

Laissons cet aveugle, Philothee : qu'il crie tant qu'il voudra comme un chat huant, pour inquieter les oyseaux du jour (4).

31265 La cigogne

La cigogne est retenue par François de Sales pour un trait de son activité migratrice qui relève davantage de la plus haute fantaisie, certes, mais qui donne un exemple très édifiant.

Les cigoignes sont un vray portrait de la mutuelle pieté des enfans envers les peres et des peres envers les enfans; car, comme ce sont des oyseaux passagers, elles portent leurs peres et meres vieux, en leurs passages, ainsy qu'estans encore petites leurs peres et meres les avoyent portees en mesme occasion (5).

Evocation simple et émouvante qui insiste sur cette discrète affection mutuelle. Certains oiseaux, en revanche, ne peuvent être

(1) Oeuvres XX 204

(2) id. XXVI 119

(3) id. IV 209 ~~même~~ idée XVIII 403 et XXII 64

(4) id. III 291

(5) id. V 49

appréciés pour de semblables raisons.

31266 Le paon

Cet oiseau magnifique est souvent dépeint dans la tapisserie de la Renaissance. Symbole même de l'ostentation baroque, il n'est pourtant pas chéri par François de Sales qui en révèle surtout l'aspect grotesque d'un paraître ridicule.

Quand le paon fait sa roue pour se voir, en levant ses belles plumes il se hérise de tout le reste, et monstre de part et d'autre ce qu'il a d'infame (1).

On ne saurait mieux dire. Cet animal élevé également dans les fermes savoyardes, comme en font foi certains rapports d'époque, avait d'autres caractéristiques :

Or, ce n'est pas bon mesnage, disent nos gens des chams, de tenir des paons en la mayson, car encore qu'ilz chassent aux araignees et en desfont le logis, ilz gastent toutefois tant les couvertz et les toictz que leur utilité n'est pas comparable au grand desgat qu'ilz font (2).

François de Sales avait cependant soigneusement noté dans son recueil de similitudes que les paons chassaient la vermine, les araignées et les mouches (3); le maigre avantage n'est pas suffisant pour les faire estimer.

Les paonesses, quant à elles, offrent cette caractéristique qui devait être colportée dans les chaumières.

Quand les paonesses couvent en des lieux bien blancs, les pouletz sont aussi tous blancs; et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lhors que nous projettons quelque bonne oeuvre, ou que nous nous jettons en quelque vacation, toutes les actions qui s'en ensuivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection de laquelle elles ont leur origine (4).

Une fois de plus, nous constatons la correspondance immédiate entre une réalité de la nature perçue comme immédiatement vérifiable et la réalité spirituelle. La cohérence de cette correspondance est assurée ici par l'élément esthétique, la blancheur de la production de la paonessse étant immédiatement associée, dans

(1) Oeuvres III 144

(2) id. V 219

(3) id. XXVI 154

(4) id. V 335

l'imagination de l'auteur, à la blancheur des sentiments qui se révèlent en Dieu.

Le paon, quoiqu'il en soit, demeure un oiseau très beau même si son orgueil le rend ridicule et si sa présence envahissante laisse quelques traces dont il serait agréable de se passer.

Si quelqu'un s'enqueroit pourquoy le paon est plus beau qu'une chauve-souris, on se moqueroit de ses demandes (1).

31267 Le faisan

Gibier de choix, le faisan n'est décrit que pour un trait particulier de son comportement, assez prosaïque et rapporté avec beaucoup d'humour.

Que vostre fille poudre hardiment sa teste, car les faysans gentilz poudrent bien leurs pennages, de peur que les poux ne s'y engendrent (2).

31268 La perdrix

Pour demeurer dans cette catégorie d'oiseaux qui constitue une part du gibier, la perdrix, elle, est signalée comme étant un animal particulièrement astucieux; sans doute François de Sales a-t-il eu l'occasion de l'observer directement.

Si l'oyseleur va droit au nid de la perdrix, elle se presentera a luy et contrefera l'arrene et boiteuse, et se lançant comme pour faire un grand vol se laissera tout a coup tumber, comme si elle n'en pouvoit plus, affin que le chasseur, s'amusant apres elle et croyant qu'il la pourra aysement prendre, soit diverti de rencontrer ses petit hors du nid; puis comme il l'a quelque tems suivie et qu'il cuyde l'attrapper, elle prend l'air et s'eschappe (3).

Le style descriptif est ici vif et précis. La perdrix ne comporte pas toujours ce caractère exemplaire tant il est vrai qu'elle se livre parfois à la pratique honteuse de dérober les petits de ses congénères (4).

31269 La plume

Thème baroque également du fait de son inconstance et

(1) Oeuvres IV 110

(2) id. XVII 387

(3) id. IV 96

(4) id. I 138

de sa légèreté, la plume est esquissée par François de Sales comme une chose de peu d'importance. Elle est habituellement un élément décoratif qui requiert apparemment de prendre quelques précautions car l'auteur relève dans son recueil de similitudes cet exemple : la plume d'aigle mêlée à d'autres plumes les entraîne toutes à se gâter et pourrir (1). Jeter une plume est le symbole d'un acte futile et sans aucune importance (2), mais quelle joie et quelle fierté pour un petit enfant de pouvoir arborer un tel objet !

Les enfants, quand ils ont une belle plume (...) ils ne sont pas en repos qu'ils n'aient rencontré tous leurs petits compagnons pour leur montrer leur plume et faire qu'ils aient part à leur joie (3).

François de Sales nous révèle ici une grande complaisance à observer les enfants qu'il aime, mais sûrement ce trait déborderait-il légèrement notre sujet.

313 Les poissons et animaux marins directement observés par l'auteur

L'évêque savoyard ne semble pas être passionné pour la pêche. Comme il l'avait fait pour l'air et les oiseaux, il se contente d'affirmer cette constatation :

Ainsy les poissons jouissent de la grandeur incroyable de l'océan, et jamais pourtant aucun poisson, ni même toute la multitude des poissons ne vid toutes les plages ni ne trempa ses escailles en toutes les eaux de la mer (4).

Une autre évocation présente les eaux croupissantes des marais comme impropres à la vie des bons poissons; peut-être fait-il allusion aux truites des torrents savoyards (5).

C'est peu, on en conviendra, si l'on considère que l'auteur passa sa vie en bordure d'un lac poissonneux et qu'il dût jouer, enfant, au milieu des torrents au pied du massif des Glières.

Il se montre un petit peu plus bavard en ce qui regarde les

(1) Oeuvres XXVI 132

(2) Entretiens 1033

(3) *ibid.* 1117

(4) Oeuvres IV 212

(5) *id.* XIV 339

grenouilles nombreuses en certaines régions de Haute-Savoie. En effet, il rapporte, incidemment, cette ancienne coutume médiévale qui imposait aux sujets du Prince-Evêque de passer la nuit dans les fossés du château pour faire taire les batraciens tandis que le prélat dormait (1). François de Sales estime quant à lui la coutume injuste et ridicule et écrit en ce sens à Jeanne de Chantal :

Il me semble que c'estoit une dure loy, et, pour moy je ne veux point exiger ce devoir. Qu'elles crient tant qu'elles voudront; pourveu que les crapaux ne me mordent point, je ne laisseray pas de dormir pour elles, si j'ay sommeil (2).

Nous trouvons également sous sa plume une expression visiblement stéréotypée "demeurer avec les autres grenouilles es marais" (3) attestant encore de la proximité de ces batraciens qui permettent pourtant des citations classiques comme ces grenouilles de Sérîphe, proverbiales pour leur mutisme (4) et originaires du lieu où Rome exilait les criminels.

(1) Oeuvres XXII 185

(2) id. XIII 301

(3) id. XIV 307

(4) id. XXIII 162

32 LE BESTIAIRE EMPRUNTE AUX HUMANISTES ANCIENS

La fascination qu'exercent les oeuvres des humanistes anciens sur la Renaissance concerne bien des domaines. Chez François de Sales, elle se révèle de manière privilégiée dans le bestiaire, à tel point qu'une lecture superficielle a pu faire croire que l'ensemble des animaux salésiens étaient d'origine latine. Ces emprunts, il est vrai, demeurent bien caractéristiques et offrent des traits particulièrement saillants voire une étrangeté qui ne saurait laisser insensible.

Aujourd'hui, peut-on imaginer quel émerveillement sans précédent avait pu produire la redécouverte de cette poésie qui traduisait avec tant de noblesse et de grâce les choses de la nature ?

Quelle sensibilité étonnante, émouvante même dans ces comparaisons, dans cette attention aux choses, aux objets indéfiniment comparés à d'autres objets et qui introduisaient progressivement à la contemplation de la beauté véritable ! Virgile semblait alors bien près de devoir être canonisé, tout comme Socrate pour qui la seule occupation qui ne fût point indigne de la nature et de l'homme était la poésie : n'était-elle pas, selon le mot de Ronsard "originel langage des dieux" ? La contemplation des mille facettes du Beau y était perçue comme une introduction au Vrai et au Bien.

Un petit pas restait à franchir pour passer de ces absolus à la Divinité chrétienne. La Renaissance l'osa avec ses poètes mais aussi avec ses mystiques, tel Jean de la Croix.

Le rapport de l'homme et de la nature devait en être déterminé pour longtemps, avec cette vision péremptoire que la nature était sacrée, grandiose, et que l'homme, lui aussi, était tenu, en retour, de s'élever au meilleur de lui-même. De mystérieux échanges devenaient alors possibles ; la mission de l'homme apparut avec une clarté d'autant plus intense qu'elle puisait ses ressources dans des siècles d'expérience que nul n'aurait pensé remettre en question. Cette mission consistait à se libérer pour donner une voix à la nature, mieux encore, s'introduire dans son concert. L'homme en vint ainsi à toujours désirer se dépasser, tendant à abandonner tout égoïsme, toute bassesse, un peu à la

manière de l'ascèse de la vénerie que nous évoquerons ultérieurement, et à entrer en dialogue permanent avec une nature qui lui enseignait tous ses secrets.

Dans la tradition des Géorgiques et des Bucoliques, en effet, la vie ne parvenait-elle pas à se transfigurer pour devenir en quelque sorte un rêve continué ?

Tout cela, par ailleurs, n'était guère étranger à la pensée stoïcienne avec laquelle le christianisme naissant avait bien dû contracter un mariage de raison plus que d'amour. La connaissance de la nature, le travail imposé par les dieux y engendraient l'effort sur la matière : et c'est de cet effort que jaillit la lumière de l'esprit. La science était alors occasion de théoriser, au sens étymologique de ce mot, c'est-à-dire de "contempler".

François de Sales va puiser largement dans le répertoire d'images légué par cette culture des Anciens qu'il avait rencontrée et apprivoisée durant ses études en divers établissements dirigés par la Compagnie de Jésus. L'élève était invité à y chercher, avec l'amour de la poésie, la piété, la tendresse et un certain sentiment de la nature. Mais François de Sales va prendre d'étonnantes libertés à l'égard de ses sources : ceci est tout particulièrement remarquable dans le domaine du bestiaire, contrairement à la manière de recourir à l'autorité des Anciens qui les citerait aussi exactement que possible. Son intention n'est guère, en effet, de profiter de son ouvrage pour réaliser quelque belle anthologie du bestiaire classique, mais bien plutôt d'accommoder les récits qui lui reviennent à l'esprit, -voire qu'il relit de temps à autre-, aux intuitions concernant la vie spirituelle qu'il se propose de traduire. Dès lors, il n'éprouve aucun scrupule à en modifier le texte original, à y ajouter des éléments nouveaux, à paraphraser très librement certains passages, attribuant ainsi sa propre pensée à l'auteur dont il se réclame. Il en vient même fréquemment à transformer un texte pour le rendre bien plus beau ou émouvant à son sens. Et quoique par ailleurs il soit habituellement soucieux du concret et du vraisemblable, -ce que nous avons pu observer à diverses reprises à l'occasion des éléments naturels qu'il avait observés lui-même-, son amour des comparaisons et des images est si fort qu'il lui

arrive d'amplifier certains emprunts qui font aujourd'hui sourire. C'est la valeur évocatrice de l'image choisie qui le préoccupe seulement. Chez lui, les auteurs ne sont en définitive, selon le mot de Antanas Liuima, que de simples "fournisseurs de textes"(1).

Enfin, le recours fréquent à des images de la tradition humaniste latine permet à l'auteur d'être pris au sérieux par son siècle. Analogiquement nous savons aujourd'hui que tout essai sur les réalités actuelles de notre civilisation voire, tout ouvrage éthique ou théologique, s'il veut être recevable, doit faire montre d'un minimum de références de nature scientifique. En 1616, pour le Traité de l'amour de Dieu qui compose le corpus le plus important d'images du bestiaire, parler de science équivaut à citer Pline. L'ancienneté du latin renfermait en autorité ce qu'aujourd'hui les résultats des laboratoires les plus sophistiqués offrent de garanties à nos contemporains.

Est-ce à dire pour autant que François de Sales était sujet à une incroyable crédulité pour tous les traits les plus fantaisistes que pouvaient présenter les auteurs anciens concernant notamment certaines observations zoologiques ? Non sans doute. François de Sales respecte leur erreur et c'est avec certaines précautions oratoires qu'il mentionne les thèses les plus incertaines : "au dire de Pline". Il relève également des erreurs qui ne sont pas pour lui sans valeur en tant qu'elles constituent une étape pour l'esprit humain dans la recherche de la vérité ; en tant aussi qu'un jour elles ont été considérées comme vraies et qu'elles ont permis d'aller plus loin.

Mais il est temps d'observer ce bestiaire issu de la tradition latine. Nous en excepterons pourtant quelques animaux comme l'abeille, le serpent et le cheval, thèmes que nous nous proposons de développer davantage dans une étude séparée parce qu'ils nous paraissent intéressants à approfondir tout particulièrement.

321 Le bestiaire terrestre

Si l'on en croit un passage de l'Ethique à Nicomaque

(1) Antanas Liuima, op. cit.

cité par François de Sales, l'image de la bête brute n'a rien d'un idéal particulièrement attirant (1). Pourtant, nous pourrions observer qu'à la suite de Pline, essentiellement, certains animaux offrent des exemples de vertu et de courage tout à fait remarquables. A l'inverse, d'autres sont déplaisants et servent de repoussoir.

3211 Les animaux féroces

32111 Le lion

Roi des animaux selon l'expression consacrée, le lion ne trouve pas grâce aux yeux de François de Sales. Le recueil de similitudes relève surtout des traits négatifs de son comportement : infidélité de la lionne, haleine désagréable, prédilection pour les proies sans défense, paradoxale lâcheté enfin devant certaines apparitions (2). Ce dernier trait sera repris dans la correspondance.

C'est à la vérité une marque de très grande imperfection aux lions (...) qu'après avoir vaincu le tigre, les boeufs et les rhinocéros, ilz s'effrayent, s'espouvantent et tremoussent (...) devant un petit poulet (...) dont la seule veüe leur fait perdre courage (3).

Ce trait peu glorieux servira à stigmatiser la fâcheuse habitude des pensions particulières de certains monastères. Ainsi, avec son apparence de "Matamore", le lion est loin de servir d'exemple et qualifiera davantage le tyranneau domestique que le vaillant capitaine (4). La lionne, sa compagne, parviendra-t-elle à racheter quelque peu cette image négative par une attitude purificatrice assez surprenante, qui semble dicter, pour le moins, par la prudence, -si l'on en croit Pline- :

la lyonne qui a este accostee du leopard va vistement se laver pour oster la puanteur que cette accointance luy a laissee, affin que le lyon venant n'en soit point offensé et irrité ; l'ame qui a consenti au péché

(1) Oeuvres XXVI 80, citant Aristote, Ethica Nicomachae, 11, III, c X, VII, c 1

(2) Oeuvres XXVI 124-125, citant Pline, Hist. Nat., 1, VIII, c XVI, al XVII

(3) Oeuvres XII 141

(4) id. XX 225. Même idée et même source dans l'oraison funèbre du duc de Mercœur. Cf. VII 429

doit avoir horreur de soy-mesme, et se nettoyer au plus tost, pour le respect qu'elle doit porter aux yeux de la Divine Majesté qui la regarde (1).

32112 La tigresse

La tigresse, par contre, donnera un exemple édifiant de l'amour maternel, moins développé que l'histoire de la perdrix, mais de même inspiration.

on dit que la tigresse ayant retreuvé l'un de ses petitiz que le chasseur luy laysse sur le chemin pour l'amuser tandis qu'il emporte le reste de la littee, elle s'en charge pour gros qu'il soit, et pour cela n'en est point plus pesante, ains plus legere a la course qu'elle fait pour le sauver dans sa taniere, l'amour naturel l'allegeant par ce fardeau (2).

Cette image constituera une bonne illustration de la direction spirituelle qui, loin de demeurer un fardeau, apporte au contraire une motivation dans la course du croyant vers Dieu.

32113 Les hyènes

Cet animal rusé qui imite la voix du berger pour faire sortir les troupeaux et les dévorer avait été répertorié par François de Sales dans son recueil de similitudes mais l'image n'a jamais été utilisée (3). Voilà qui nous montre une fois encore que l'auteur possédait de bonnes réserves de traits originaux et pittoresques pour en émailler ses oeuvres futures.

32114 Les crocodiles

Le crocodile est mentionné pour deux de ses caractéristiques : il ne s'attaque qu'à ceux qui le craignent (4) et ne cesse jamais de grandir, signe encourageant de la croissance spirituelle continue que le croyant est appelé à opérer (5).

3212 L'éléphant

En certaines cours, il était présent pour la curiosité

(1) Oeuvres III 112. Même idée en XXVI 124 citant Pline, op. cit., sans l'application spirituelle, on s'en doute.

(2) Oeuvres III 10 et id. XXVI 122

(3) Oeuvres XXVI 123, 139

(4) id. III 157

(5) id. IV 167 ; similitudes XXVI 122. Certains de ces traits sont repris dans les Sermons, Cf. VII 345

du bon peuple ; chez François de Sales, l'image de l'éléphant est surtout inspirée par Pline. Au caractère profondément immoral des animaux féroces, il oppose une immense honnêteté comparable sans doute à son impressionnante stature.

L'elephant n'est qu'une grosse beste, mais la plus digne qui vive sur la terre et qui a le plus de sens ; je vous veux dire un trait de son honnêteté : il ne change jamais de femelle et aime tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle neanmoins il ne parie que de trois ans en trois ans, et cela pour cinq jours seulement et si secrettement que jamais il n'est veu en cet acte ; mais il est bien veu pourtant le sixième jour auquel avant toute chose il va droit a quelque riviere en laquelle il se lave entierement tout le cors, sans vouloir aucunement retourner au troupeau qu'il ne soit auparavant purifié (1).

L'éléphant comme modèle de la vie conjugale... L'image était sans doute inattendue en un siècle de grande liberté de moeurs... A cette profonde moralité, l'éléphant joint un caractère paisible pour l'homme (2) ; il se calme rapidement en présence d'un bélier (3), -ovin que François de Sales transforme plus élégamment en "aignelet"- (4) et combat même les dragons (5). Ses défenses présentent en outre un matériau précieux mentionné par la Bible pour la décoration du "throsne de Salomon (6).

3213 Le chameau

Selon François de Sales, cet animal également répertorié dans les Similitudes aurait offert un exemple intéressant pour décrire l'attitude des hérétiques : il trouble, dit-on, la source avant d'y boire et ne s'y abreuve que bien irrégulièrement. Ce trait n'a pas été employé dans les ouvrages que nous possédons (7).

(1) Oeuvres III 277 ; même idée V 191, citant Pline, Hist. Nat. 1, VIII, c V

(2) Oeuvres XXVI 147. Dans la prédication, ce caractère doux est curieusement nuancé par l'épithète antithétique "cruel", Cf. VII 353

(3) Oeuvres XXVI 133

(4) id. IV 163

(5) id. XXVI 123

(6) id. XVI 120, Cf. 1 R 10, 18-20

(7) Oeuvres XXVI 122

3214 Le caméléon et la salamandre

Cet animal changeant, le caméléon, va au contraire servir dans le but que l'on devine pour qualifier l'auteur protestant du Brief Traitté auquel s'oppose François de Sales dans La Défense (1). Par ailleurs, de curieuses superstitions grecques sont attachées à ses changements de couleur (2) et proposent d'arracher la langue d'un caméléon vivant pour la garder sur soi afin de gagner les procès, l'avocat devant se montrer en la matière un parfait caméléon (3). Mais ces similitudes n'ont jamais quitté le recueil qui leur est consacré... La faculté d'adaptation de l'animal est par contre soulignée à propos des "mondains"(4).

Le second intérêt de cet animal a trait à son alimentation.

Il est le seul de tous les animaux qui ne mange ni ne boive et qui n'ait pas d'autre aliment que l'air (5), affirme Pline, ce dont François de Sales n'est sans doute pas persuadé si l'on en juge la précaution oratoire suivante :

S'il est vray que le cameleon vive de l'air, par tout ou il va dans l'air il a de quoy se repaistre : que s'il ne remue d'un lieu a l'autre, ce n'est pas pour chercher de quoy se rassasier mais pour s'exercer dedans son aliment comme les poissons dedans la mer (6).

L'image dépeindra le désir du croyant de se fondre en Dieu, mais sera également reprise ailleurs dans une acception péjorative :

e del restante cibi de cameleone... (7)

L'air n'étant pas en soi un élément qui vaille la peine de tout sacrifier pour l'obtenir :

ainsi laisser toute cette impertinente curiosité aux espritz qui s'en veulent repaistre, comme les cameleons du vent (8).

(1) Oeuvres II 129

(2) Un Sermon met une restriction quant à sa capacité de refléter les couleurs blanche et rouge. Cf. VII 384

(3) Oeuvres XXVI 105, 123

(4) id. V 326

(5) Pline, Hist. Nat., I b, 1, VIII, c XXXIII, al LII

(6) Oeuvres IV 266

(7) id. XII 48. Traduit ainsi : "et du reste, aliment de caméléon".

(8) id. XV 193

La figure de la salamandre est assez proche de celle du caméléon.

Image hiéraldique privilégiée de François Ier, la salamandre est cet animal qui traverse le feu sans se brûler. François de Sales grossit légèrement le trait pour les besoins de sa démonstration.

On dit que la salamandre estaint le feu dans lequel elle se couche, et le péché ruine l'amitié en laquelle il se loge (1)

3215 Le lièvre des montagnes

Présentant certaines ressemblances avec le caméléon dans sa capacité d'exercer le mimétisme, le lièvre blanc n'apparaît qu'une fois dans l'oeuvre salésienne. Le recueil des similitudes montre cette curieuse capacité d'adaptation (2) reprise ainsi par l'Introduction à la Vie dévôte, à propos de la communion fréquente.

et croyes moi, les lievres deviennent blanz parmi nos montagnes en hiver parce qu'ilz ne voyent ni mangent que la neige, et a force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté mesme en ce divin Sacrement, vous deviendres toute belle, toute bonne et toute pure (3).

L'image semble relever d'un trait d'observation directe, les hautes montagnes latines devenant "nos montagnes". La cohérence du récit, qui ne montrait à l'origine le pelage des lièvres que comme une conséquence de leur habitat, est ici assurée par le fait qu'il était nécessaire de présenter également une manducation qui puisse offrir une analogie avec la réception de l'Eucharistie. La couleur blanche de l'hostie et la pureté des neiges permettent ce passage et assurent la cohérence d'une extrapolation qui pourrait faire sourire.

3216 Les daims de Cilicie

Ces animaux sont mentionnés fort rarement. Ils pourraient illustrer une réalité sur laquelle l'évêque revient à de multiples occasions. En effet ces animaux ont la particularité de

(1) Oeuvres III 215

(2) Pline, Hist. Nat. 1, VIII, c 55, al LXXXI

(3) Oeuvres III 122

demeurer toujours dans leur province, exemple intéressant de respect d'une vocation qu'il est pernicieux de chercher à esquiver ; l'image de la barque, on s'en souvient, a été la figure de prédilection de cette idée.

322 Les oiseaux empruntés à l'humanisme ancien

L'emploi du bestiaire des humanistes latins est encore plus considérable en ce qui concerne les oiseaux.

3221 Histoires édifiantes

Certains animaux sont mis en scène comme héros de brefs récits particulièrement remarquables sous forme de fables. C'est le cas de la touchante histoire de l'aigle et de la jeune fille dont Pline donne une description sobre quoique très évocatrice rédigée de la manière suivante :

Il y avait dans l'île de Sestos une histoire très célèbre sur un aigle : il avait été élevé par une jeune fille et il lui en témoigna sa reconnaissance en lui apportant d'abord des oiseaux, ensuite du gibier. Elle mourut ; l'aigle se jeta dans son bûcher enflammé, et fut brûlé avec elle. En mémoire de cet événement, les habitants élevèrent sur la place un héroum dédié à Jupiter et à la jeune fille, parce que l'aigle est un oiseau de ce dieu (1).

De Jupiter, il ne saurait être question dans la relation que François de Sales fait de cet épisode, bien que le transfert du maître des cieux olympiens au Dieu Très Haut n'ait guère embarrassé la tradition littéraire de la Renaissance. Par ailleurs, François de Sales va donner au récit une ampleur beaucoup plus grande que celle du texte latin, adoptant pour ce faire un ton très expressif. Tout commence telle une fable merveilleuse, non comme le simple rapport d'une légende mentionnée comme en passant.

Une jeune fille de l'île de Sestos avait nourri une petite aigle, avec le soin que les enfants ont accoutumé d'employer en telles occupations (2).

Ce détail de la psychologie enfantine qui privilégie ces amitiés est finement observé tout comme le rapport affectif entre l'enfant

(1) Pline, Hist. Nat. 1, X, CV, al VI

(2) Oeuvres V 34

et l'animal apprivoisé.

l'aigle devenue grande commença petit à petit à voler et chasser aux oyseaux selon son instinct naturel (1).

Apprentissage progressif de l'oiseau absent chez Plin. Il témoigne, peut-être inconsciemment, de ce grand souci pédagogique dont sait faire preuve François de Sales et qui fait partie intégrante de son inspiration principale.

Puis s'estans rendue plus forte, elle se rua sur les bestes sauvages, sans jamais manquer d'apporter tous-jours fidelement sa proye à sa chere maistresse, comme en reconnoissance de la nourriture qu'elle avoit receue d'icelle (2).

Avec la fin de la gradation marquant les diverses étapes de l'apprentissage initiatique de l'animal, apparaît un sentiment de gratitude parfaitement humain. L'animal, déjà perçu dans sa noblesse native, s'élève ici à la dimension d'un sentiment supérieur pour atteindre le sommet du sacrifice final, identique bien sûr à celui que rapporte Plin, mais autrement mis en valeur de façon dramatique.

... Mais ainsy que la flamme du feu commençoit à saisir le bucher, l'aigle survint à grans traitz d'aysles, et voyant cet inopiné et triste spectacle, outree de douleur, elle lascha ses serres, et abandonnant sa proye se vint jeter sur sa pauvre chere maistresse, et la couvrant de ses aysles comme pour la defendre ou pour l'embrasser de pitié, elle demeura ferme et immobile, mourant et bruslant courageusement avec elle, l'ardeur de son affection ne pouvant ceder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour ainsy se rendre victime et holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maistresse l'estoit de la mort et des flammes (3).

Faut-il soupçonner ici quelque complaisance pour un idéal stoïcien auquel une telle illustration ne serait peut-être pas étrangère ? Non pas, sans doute. Car l'auteur oriente cet "édifiant" épisode dans un sens qui lève toute ambiguïté. "Quel essor nous fait prendre cette aigle" (4), s'exclame-t-il juste avant de nous donner la clé de l'allégorie qu'il propose en cette histoire. C'est le

(1) Oeuvres V 34

(2) *ibidem*

(3) *ibidem*

(4) *ibidem*

Sauveur qui est, comme la jeune fille, celui à qui l'aigle doit tout. Et l'aigle est alors le parangon du croyant dont le chemin demeure ainsi tout tracé. Car voilà le Sauveur étendu sur la Croix "comme sur son bûcher d'honneur ou il meurt pour nous" (1)... d'une mort plus amoureuse que l'amour mesme" (2). Le lecteur a-t-il goûté l'histoire et retenu la leçon ? Cette mise en image d'une théologie amoureuse revêt une dimension sacrificielle exemplaire et atteste que les illustrations dont François de Sales émaille ses oeuvres ne sont pas de simples ornements.

L'aigle offre, du reste, un caractère particulièrement entier puisqu'une autre similitude avait été notée par l'auteur sans être utilisée, et qui montrait l'aigle marin préférant se voir englouti dans les eaux plutôt que de lâcher sa proie (3).

Une autre histoire d'oiseau, moins poignante et quelque peu amusante, quoique tragique, nous est également rapportée. Pline mentionne cette croyance courante que les faucons possèdent "l'instinct de briser les écailles des tortues qu'ils enlèvent, en les laissant tomber de haut" (4). Il ajoute sobrement que ce phénomène provoqua, dit-on, la mort du poète grec Eschyle qui en rase campagne cherchait à échapper au sort funeste que lui avait prédit un oracle, sa mort devant être causée par la chute d'une maison. François de Sales s'amuse un peu de cet épisode en relatant la méprise d'un faucon, sans doute assez distrait, qui prit le crâne chauve du Grec pour un roc propice à l'éclatement de la carapace de la tortue qu'il tenait en ses serres (5)... Le destin n'est pas toujours si imaginatif dans le registre de l'humour noir. Du moins François de Sales souligne-t-il après beaucoup d'autres l'aspect imprévisible d'une Providence qu'il apprécie cependant avec une vue plus large.

L'épervier, cet autre oiseau de proie, n'apporte rien de nouveau hormis l'intérêt de la chasse, comme nous le verrons

(1) Oeuvres V 35

(2) ibidem

(3) id. XXVI 156

(4) Pline, Hist. Nat. 1, X, c III

(5) Oeuvres IV 98

ultérieurement. Il n'est signalé que dans le recueil des similitudes pour indiquer qu'il ne mange pas le coeur de ses victimes (1).

La Cresserelle fait état d'une activité plus sympathique puisque, au dire de Pline, elle épouvante les oiseaux de proie par un cri particulier protégeant ainsi les innocentes colombes (2).

3222 Les oiseaux exotiques

L'autruche passe pour être un oiseau cruel (3), mais surtout pour sa soi-disant capacité de digérer toutes sortes de matières. En cela elles rappellent à François de Sales, non sans une malicieuse admiration, la Compagnie de Jésus.

Ce sont des austruches qui digèrent le fer des calomnies en la mesme façon qu'ilz devorent les livres par leurs continuelles études (4).

Bel éloge de l'ancien élève à ses maîtres, mais aussi reconnaissance de la compétence de cette congrégation que François de Sales brûlait d'installer dans son diocèse.

Par ailleurs, l'autruche a besoin du soleil pour faire éclore ses oeufs.

Ainsy l'autruche produit ses oeufs sur le sablon de Lybie, mays le soleil seul fait esclorre le poussin (5).

Nous retrouvons l'héliocentrisme littéraire de François de Sales avec le thème du soleil générateur de toute vie.

Cet animal exotique ne devait pourtant pas être très connu par les Italiens contemporains de François de Sales. En effet, ce dernier demande à son ami jésuite le Père Antoniotti de corriger une faute de traduction dans la version italienne de l'Introduction en spécifiant que le mot français "austruche" n'est pas équivalent à celui de "tortue" (6).

(1) Oeuvres XXVI 104, citant Aristote, De Hist. animalium, 1, IX, c XI, 2

(2) id. III 139

(3) id. XXIII 337. Cf. Lm 4, 3

(4) id. XXIII 305

(5) id. IV 135

(6) id. XIX 320

3223 Les oiseaux légendaires

Les oiseaux que Pline nous avait proposés jusqu'ici offraient tous un aspect vraisemblable, bien que certains des traits de leur caractère ou de leur existence soient sans nul doute quelque peu légendaires.

En revanche, les oiseaux que nous allons maintenant observer ne possèdent qu'une existence imaginaire ; tout du moins certains de leurs aspects sont amplifiés à des fins didactiques ou édifiantes.

32231 Le Phénix

La propriété essentielle de ce curieux animal est probablement évidente universellement : celle de mourir brûlé et de renaître de ses cendres. Pline y fait, dans ses oeuvres, une large allusion.

Le plus célèbre de tous les oiseaux naît dans l'Arabie : c'est le Phénix, si toutefois son existence n'est pas une fable (1).

Notons bien que l'auteur latin lui-même, par ailleurs assez crédule et tout à fait porté à accepter pour argent comptant toutes sortes de fables de diverses provenances, semble opérer ici un recul critique. Il poursuit ainsi :

Le premier parmi les Romains qui en ait parlé, et le plus exact, est Malinius, ce sénateur si célèbre pour les connaissances qu'il ne devait qu'à lui seul (2).

L'allusion est plus que transparente pour caractériser la facon de imaginative de son concitoyen ; elle n'empêche pourtant nullement Pline de réciter tout ce qui se rapporte à cet étonnant sujet.

Malinius dit que personne ne l'a vu mangeant, qu'en Arabie il est consacré au soleil, qu'il vit cinq cent neuf ans, que vieillissant il se construit un nid avec des branches de cannelle et d'enscens, qu'il le remplit de parfums et qu'il meurt dessus ; que de ses os et de sa moelle il naît d'abord une sorte de vermisseau, qui devient un jeune oiseau, que d'abord il rend les honneurs funèbres à son prédécesseur (3).

(1) Pline, Hist. Nat. 1, X, c II

(2) ibidem

(3) ibidem

L'iconographie populaire montre combien cette légende fut répandue dans le monde romain de l'époque impériale. Les premiers chrétiens eux-mêmes ne furent pas insensibles à cette vogue quand ils discernèrent derrière l'oiseau prestigieux une allusion discrète à celui qu'ils vénéraient : Jésus, confessé comme Christ, mort sur une croix par amour des hommes et ressuscité au matin de Pâques. L'allégorie s'arrêtait du reste ici, car dans la conception chrétienne cette transformation ne devait avoir lieu qu'une seule fois et comporter un caractère définitif tandis que la légende parlait, elle, d'un éternel retour et d'une métamorphose cyclique.

François de Sales n'est pas dupe du caractère légendaire de l'animal (1). Il utilise l'image sans la développer en reprenant ce sens traditionnel que les premiers chrétiens donnaient à la légende pour insister sur le fait que l'homme mortel suit un destin semblable, quittant la vie humaine pour vivre d'une autre vie : "prendre en la mort un vif estre immortel" (2).

C'est la vraie vérité, Monsieur, qu'encor que mes amis meurent, mon amitié ne meurt point, ains, s'il s'y fait quelque changement c'est pour une nouvelle naissance, qui la voit plus vive et vigoureuse entre leurs cendres, comme un certain phoenix mystique (3).

Le pléonasme initial, la "vraie vérité", provoque ici un effet d'insistance pour laisser éclater haut et fort cette vérité : comme la vie ultérieure dans la conception chrétienne, l'amitié dure par-delà la mort.

Mais François de Sales ne se borne pas à cela. Il invente en effet un certain nombre de détails là où le narrateur latin avait laissé des flous, pour mieux expliciter cette surprenante métamorphose du phénix. On pouvait s'y attendre, c'est en effet dans le cadre grandiose d'une fête du soleil et de la lumière que cet oiseau merveilleux va accomplir son destin. François de Sales ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de manifester là encore son goût pour une célébration de caractère héliocentrique.

(1) Oeuvres XXIII 300

(2) id. XXII 102

(3) id. XV 94

Le phoenix, comme on dit, estant fort envielli, ramasse sur le haut d'une montaigne une quantité de bois aromatiques sur lesquelz, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours ; car lhors que le soleil au fort de son midy jette ses rayons plus ardens, cet tout unique oyseau, pour contribuer a l'ardeur du soleil un surcroist d'action, ne cesse point de battre des ayles sur son buscher jusques a ce qu'il luy ait fait prendre feu, et bruslant avec iceluy il se consumme et meurt entre ces flammes odorantes (1).

Cette évocation magnifique d'une mort d'amour sous les traits enflammés du "soleil de Justice" est à rapprocher de l'épisode de la crémation de la jeune fille où vient se jeter l'aigle fidèle. Le sens général en demeure identique.

Ce faisant, comme le phénix, le mortel pourra renaître à une vie nouvelle.

Le phoenix est phoenix en cela qu'il anéantit sa propre vie a la faveur des rayons du soleil, pour en avoir une plus douce et vigoureuse (2).

La vigueur de la formulation n'est pas sans faire écho au slogan lapidaire du Nouveau Testament (3), dans lequel il est question de perdre sa vie pour la gagner en Christ.

Assez curieusement, il sera encore fait allusion à la figure du phénix de manière beaucoup moins noble et même quelque peu humoristique. L'animal, brusquement rajeuni, se trouve soudainement quelque peu déplumé et couvert d'un tendre duvet qui ne saurait lui permettre de voler vraiment.

Et comme le phoenix nouvellement esclos de ses cendres, n'ayant encore que des petites plumes fluettes et des poils foletz ne peut faire que des petitz elans par lesquelz il doit estre dit sauter plus tost que voler, ainsy ces tendres jeunes ames... (4)

La conversion ne produit pas cet aspect définitif et catégorique que l'on pourrait naïvement imaginer. François de Sales, en suggérant l'image imparfaite mais en devenir de l'oiseau, symbole de la perfection, exprime très astucieusement cette réalité

(1) Oeuvres V 51

(2) ibid. V 28

(3) Jn 12, 25

(4) Oeuvres V 177

spirituelle quelquefois ignorée (1).

Dans le langage courant, enfin, le phénix qualifie un personnage unique et remarquable à plus d'un titre (2). Antoine Favre sera ainsi élégamment surnommé par son ami (3) ; lequel récusera d'ailleurs ce compliment lorsqu'il lui sera attribué personnellement, n'hésitant pas à se désigner lui-même comme étant un "puant homme, corbeau et fumier" (4). Pour François de Sales, le phénix restera surtout cet oiseau mystique qui peut encore être proposé en modèle à tous : accepter de se renouveler dans le feu de la dilection divine (5).

32232 Les oiseaux apodes

Les oiseaux apodes sont-ils simplement des martinets comme le laisserait penser une note glanée au gré du recueil des similitudes ? (6) Probablement ; Aristote dit sobrement qu'ils n'ont de repos qu'en leurs nids et qu'ils n'ont pas usage de leurs pieds.

François de Sales, dans le Traité de l'amour de Dieu va filer en grappes des métaphores diverses concernant cet oiseau, déployant ainsi une longue allégorie du jeu de la grâce et de la liberté dans le coeur du croyant. Il rédige ainsi ce propos :

Il y a certains oyseaux, Theotime, qu'Aristote nomme apodes, parce qu'ayans les jambes extremement courtes et les pieds sans force, ilz ne s'en servent non plus que s'ilz n'en avoient point : que si une fois ilz prennent terre, ilz y demeurent pris, sans que jamais d'eux mesmes ilz puissent reprendre le vol, d'autant que n'ayans nul usage des jambes ni des pieds, ilz n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air ; et partant, ilz demeurent la croupissans et y meurent, sinon que quelque vent propice a leur impuissance, jettant ses bouffees sur la face de la terre, les vienne saisir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses ; car alhors si employans leurs aysles ilz

(1) Même idée en V 180 et dans la prédication VII 398

(2) Oeuvres XVIII 280

(3) id. XI 334

(4) id. XVIII 175

(5) id. XIX 98

(6) id. XXVI 140

correspondent a cet eslan et premier essor que le vent leur donne, le mesme vent continue aussi son secours envers eux, les poussans de plus en plus au vol (1).

François de Sales reviendra cinq fois sur l'image de l'oiseau apode qui lui permettra d'introduire un langage plus théologique sur le jeu de la grâce et de la liberté.

L'image n'est du reste qu'en partie mythique. Nous savons bien, en effet, que certains oiseaux éprouvent les plus grandes difficultés à reprendre leur essor (2) sans toutefois que leur situation soit à ce point désespérée lorsque d'aventure ils touchent terre. La clé de l'allégorie est limpide :

Mais nous autres humains, nous ressemblons plustost aux apodes (3).

Pourquoi ? La raison en est claire au plan de la réalité théologique : l'homme doit profiter du souffle de la grâce divine pour s'arracher de la pesanteur peccamineuse de sa nature humaine portée vers le bas, le mal et la mort. Mais cette grâce requiert absolument sa coopération : toutes les modulations sont possibles dans ce dialogue entre le coeur de l'homme et le coeur de Dieu, en cet incessant débat d'amour. Le croyant vivra l'option en toute liberté, option symbolisée par l'ouverture des ailes chez l'oiseau.

Ainsy le vent ayant saisi et enlevé nos oyseaux apodes, il ne les portera guere loin s'ilz n'estendent leurs aysles et ne cooperent, se guidans et volans en l'air auquel ilz ont esté lancés.

Que si au contraire, amorcés peut-être de quelque verdure qu'ilz voyent en bas ou engourdis d'avoir croupi en terre, au lieu de seconder le vent, ilz tiennent leurs aysles pliees et se jettent derechef en bas, ilz ont voirement receu en effect le mouvement du vent, mais en vain, puisqu'ilz ne s'en sont pas prevalus (4).

Il ne faudra, du reste, que très peu de choses, au début, pour que ce vent de la grâce trouve prise sur l'oiseau : quelques plumes correctement orientées suffisent à la dynamique de ce mouvement vers le haut :

(1) Oeuvres IV 115, citant Aristote, De Hist. Anim., 1 I, c 1

(2) Comme le rappelle sans doute l'Albatros, poème de Baudelaire

(3) Oeuvres IV 116

(4) id. III 128

Le mesme vent qui releve les apodes se prend premiere-
ment a leurs plumes, comme parties plus legeres et sus-
ceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'a-
bord du mouvement a leurs aysles, les estendans et
despliant en sorte qu'elles luy servent de prise pour
saisir l'oyseau et l'emporter en l'air.

Que si l'apode ainsy enlevé contribue le mou-
vement de ses aysles a celuy du vent, le mesme vent qui
l'a poussé l'aydera de plus en plus a voler fort ayse-
ment (1).

Pour asseoir son image en faisant appel à l'argument scripturaire,
François de Sales n'hésite pas à caractériser de la même manière
la vocation apostolique de Saint Pierre.

Saint Pierre, comme un apode, releva par l'inspiration
que les yeux de son Maistre lui donnerent, se laissant
librement mouvoir et porter à ce doux vent du Saint
Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avoient ex-
cité (...) (2)

Une telle image nous introduit tout naturellement dans
la problématique de la métaphore salésienne d'origine animale.
Faire métaphore, rappelait Aristote, c'est voir deux choses en
une seule, ainsi que nous l'avons déjà dit. En cela, François de
Sales a parfaitement intériorisé le procédé jusqu'à en faire une
opération presque instinctive. Le concept rhétorique de persuasion
n'est point non plus absent d'un discours qui cherche à séduire
en montrant l'évidente simplicité des réalités de la vie spiri-
tuelle qui n'apparaissent, en un premier temps, ni simples ni na-
turelles. Dissserter abstraitement de la grâce est une chose :
Argumenter une querelle théologique sur la question de la grâce
suffisante ou nécessaire voire sur la prédestination est un exer-
cice fréquent dans l'église tridentine. Mais faire saisir par le
simple jeu d'une image attrayante, identifiable par le jeu de la
similitude, est un exercice fort différent, dans lequel l'évêque
de Genève montre ici qu'il a su devenir maître. La métaphore
filée introduit ainsi un "commerce entre pensées" très perfor-
mant d'un point de vue pédagogique (3).

(1) Oeuvres IV 129

(2) ibid. IV 161, même idée en IV 117

(3) P. Ricoeur "La métaphore vive, Paris, Seuil, 1975, op. cit.

Le procès de la métaphore n'est pas laissé au hasard. L'opération choisie opère en effet, -à partir de la sélection d'une image, l'apode, d'une grande richesse symbolique-, une relation de similarité avec les réalités de la vie intérieure et de la relation à Dieu. L'axe utilisé en métaphore est celui de la substitution. Apparaît alors un ensemble de sens nouveaux, les ailes figurant ces premières amorces par lesquelles la divinité sollicite amoureusement la liberté humaine ; le mouvement des ailes, l'adhésion dynamique de la volonté humaine à la volonté divine ; la verdure, la tentation de désespérance ; l'envol, enfin, cette union à Dieu qui est le mouvement naturel de l'homme. La cohérence de l'image surgit ainsi dans toute sa vérité. L'espace du langage figuré s'ouvre à cette poésie qui argumente par un mouvement de séduction à caractère esthétique. Toutes les qualités de la bonne métaphore sont ici réunies : justesse, clarté, cohérence, caractère naturel et même noblesse.

Du reste, dans le discours salésien, la métaphore n'est pas seulement un très efficace moyen pédagogique. Elle introduit également à la contemplation : l'apode est appelé à s'élever. Le langage esthétique invite à cette ascension car alors l'apode se rapprochera du soleil. Ainsi en est-il de l'alouette et de tous ces oiseaux dont la vocation est de partir à la quête de la lumière dans la dimension infinie d'un souffle qui les entoure de toutes parts.

Cette contemplation est de nature initiatique, comme l'est souvent l'allégorie de l'oiseau (1), mais cette initiation n'est pas de nature gnostique : elle procède ici par l'expérience d'une adhésion à un dynamisme dont l'origine n'est pas à chercher dans la capacité de l'initié mais dans l'appel dynamique et universel du Créateur.

32233 L'oiseau de paradis

L'appellation même de cette catégorie d'oiseaux fait déjà rêver. Ils réalisent le degré ultime de la création,

(1) Bach R., Jonathan Livingston le goéland, traduit de l'américain par P. Clostermann, Paris, Flammarion, 1973, bel essai de syncrétisme moderne de nature initiatique porté à l'écran ces dernières années.

puisque leur perfection résumera ce qu'il y avait de meilleur à la fois chez le phénix et chez l'apode.

Ames rares et singulieres qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oyseaux de ce monde, non pas mesme avec le phoenix, qui est si uniquement rare ; ains sont seulement représentées par cet oyseau que pour son excellente beauté et noblesse on dist n'estre pas de ce monde, ains du paradis dont il porte le nom : car ce bel oyseau dédaignant la terre ne la touche jamais, vivant tous-jours en l'air ; de sorte que lhors mesme qu'il veut se delasser, il ne s'attache aux arbres que par de petitz filetz auxquelz il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut voler ni se reposer (1).

Nous sommes loin de la poule et de l'autruche qui restaient toujours au sol... Les liens avec la terre paraissent si ténus en cette représentation d'un état mystique exceptionnel que François de Sales prend soin de préciser qu'il n'a rien à voir avec l'habituelle vocation de tous les chrétiens. Pense-t-il à ces mystiques rhénans qu'il eut l'occasion de découvrir au Cercle de madame Acarie lors de ses séjours parisiens ? Peut-être également, sans doute, à d'autres formes exceptionnelles de nature extatique pour lesquelles il éprouvera toujours une prudente méfiance. Dans l'histoire si diversifiée de la tradition patristique, l'exemple de Simon le stylite lui revient en mémoire, "spectacle d'amour pour les anges et d'admiration pour les humains" (2) mais aussi, ajoutera-t-il, spectacle admirable et non pas imitable. Il n'est pas de la nature humaine de jouer à l'ange, vérité que nous rappellent encore ces oiseaux magnifiques :

Les anges sont comme les oyseaux que, pour leur beauté et rareté, on appelle : oyseaux de Paradis, qu'on ne vit jamais en terre que mortz (3).

32234 Les oiseaux piraustres

Ces oiseaux ne possèdent qu'un seul trait remarquable qui sera sobrement utilisé dans l'Introduction à la vie dévote :

Les piraustres volent dedans les flammes sans brusler leurs aisles, ainsy peut une ame vigoureuse et

(1) Oeuvres V 184

(2) ibid. V 103

(3) id. IV 116

constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine (1).

La figure du feu est ambivalente, on s'en souvient ; ici sa figuration entièrement négative, et qui est à interpréter sans doute comme une anticipation des flammes de l'enfer, demeure assez rare. L'image de l'oiseau passant au travers du danger est plus importante que le cadre même de l'action dans laquelle se situe l'évocation.

32235 La perdrix de Paphlagonie

Symbole de la nature humaine, figuration aussi de ce combat spirituel qui est au coeur de tous les écrits salésiens, l'image de la perdrix de Patagonie offre cet intérêt de posséder deux coeurs.

Bref, nous sommes comme les perdrix de Paphlagonie qui ont deux coeurs ; car nous avons un coeur doux, gracieux et courtois en nostre endroit, et un coeur dur, severe, rigoureux envers le prochain (2).

Cet animal ne survient qu'une seule fois, rejoignant ainsi la foule des animaux variés qui diaprent les propos salésiens et les rendent si vivants.

32236 Autres oiseaux rares

D'autres figures ailées apparaissent très fugitivement au gré de la plume salésienne et tout particulièrement dans le recueil des similitudes : "les oyseaux seleucides" qui participent aux offensives contre les sauterelles (3), le coucou qui se déguise en certaines périodes (4), le pic qui utilise certaines herbes contre les coins opposés à ses refuges (5). Nous pouvons lire encore cette amusante histoire d'un triumvir romain qui fit peindre un dragon pour faire taire les oiseaux qui troublaient son sommeil (6) et celle d'un peintre grec dont la toile si

(1) Oeuvres III 6. Cf. Aristote, de Hist. anim., 1, V c XIX et Pline, Hist. Nat. 1, XI c XXXVI, al, XLII

(2) Oeuvres III 258, citant Pline H. N. 1, XI c 37, al 70

(3) Oeuvres XXVI 136

(4) ibid. XXVI 127

(5) ibid. XXVI 100

(6) ibid XXVI 117

ressemblante fut picorée par des oiseaux avides (1)...

3224 Les oiseaux marins

L'Introduction à la vie dévote nous décrit encore les Alcions, ces oiseaux marins mentionnés à la fois par Pline et Aristote, et qui sont tout particulièrement remarquables dans leur manière de nicher.

Les alcions font leurs nids comme une paume, et ne laissent en iceux qu'une petite ouverture du costé d'en haut ; ilz les mettent au bord de la mer, et au demeurant les ont si fermes et impenetrables que les ondes les surprénans, jamais l'eau n'y peut entrer ; ains tenans tous-jours le dessus, ilz demeurent emmi la mer, sur la mer et maistres de la mer. Votre coeur, chere Philotee, doit estre comme cela, ouvert seulement au ciel, et impenetrable aux richesses et choses caduques (2).

L'esquisse de ces oiseaux est dénuée de toute tonalité affective et prend un tour essentiellement descriptif. Cependant, la progression en trois temps qui achève la description de ces nids ouvre un champ symbolique par la troisième proposition : "maîtres de la mer". Ne pas se laisser envahir par le souci des richesses n'est pas autre chose que d'en être maître. L'idée est intéressante qui ne vise nullement à fuir les richesses dans quelque cloître protégé mais plutôt qui invite à vivre au milieu de ces réalités, -aussi indispensables à la vie courante que la mer pour ces oiseaux aquatiques-. De cette image, la correspondance offre une allusion moins développée (3). Dans une lettre à Jeanne de Chantal, François de Sales expose à nouveau la situation de ces oiseaux qu'il indique avoir découverts dans ses lectures : "je considerois l'autre jour ce que quelques auteurs disent des alcions" (4). Puis il poursuit en développant ce thème, insistant de manière plus mystique sur la forme du nid de l'alcion :

O ma fille, que je souhaite que nos coeurs soient comme cela, bien pressés, bien calfeutrés de toutes partz, affin que si les tourmentes et tempestes du

(1) Oeuvres IV 247

(2) id. III 185, citant Pline, Hist. Nat. 1,X, 32, al 47

(3) Oeuvres XVII 129

(4) id. XIII 127

monde les saysissent, elles ne penetrent pourtant point, et qu'il n'y ayt aucune ouverture que du costé du Ciel, pour aspirer et respirer a nostre Sauveur (1).

Ce qui lui permet de conclure ainsi :

Ah! Que j'ayme ces oyseaux qui sont environnés d'eaux et ne vivent que de l'air, qui se cachent en mer et ne voyent que le Ciel! Ilz nagent comme poissons et chantent comme oyseaux ; et ce qui me plaist, c'est que l'ancre est jettée du costé d'en haut et non du costé d'en bas, pour les affermir contre les vagues (2).

L'image de la navigation de la vie est suggérée ici, alliée à celle de l'oiseau qui regarde et aspire vers le ciel ; la forme même du nid rappellera sans doute celle du coeur appelé à "respirer" ou plus précisément à battre au rythme de Dieu. Comment ne pas redire en écho la parole de Saint Augustin :

Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre coeur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi (3).

Telle est pour l'auteur la vocation de l'homme, battu à tous les vents des tempêtes du monde, mais aspirant au ciel, joyeusement, comme l'alcyon qui ne cesse de chanter.

3225 Le rossignol

Nous compenserons ce que cette longue énumération pouvait avoir de fastidieux en laissant le dernier mot au très charmant rossignol (4). L'auteur semble, de fait, avoir un léger faible pour cet oiseau que nous allons suivre dans tout le déroulement de sa journée.

Il m'est avis que je voy en cet exemple un rossignol, qui, se resveillant a la prime aube, commence a se secouer, s'estendre, desployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazouiller son délicieux ramage (5).

Les verbes choisis réalisent une délicate gradation pour exprimer cette activité du rossignol... Le don d'observation se fait subtil et la description étonnamment vivante utilise toutes les ressources de la langue sans qu'aucune lourdeur ne vienne altérer la

(1) Oeuvres XIII 127

(2) ibidem

(3) Saint Augustin, "Les Confessions I, 1

(4) Oeuvres XXVI 136, 154, Similitudes, citant Pline, Hist. Nat. 1, X, c XXIX, al XLIII

(5) Oeuvres IV 131

grâce sautillante du sujet. Le chant de l'oiseau est d'une mélodie si parfaite qu'il ne saurait être question de la préférer à celle de tous les oiseaux ensemble (1).

Pourquoi le chant du rossignol est-il si beau ? Pourquoi sa mélodie est-elle tellement plus parfaite que celle de tous les autres oiseaux ? Pourquoi peut-il prétendre à ce titre de "maître" qui lui assure sans contestation possible la prééminence sur tous les autres oiseaux ? (2). Son secret est simple. Il aime. Il se complaît en sa mélodie et pour cela s'impose une ascèse qui ne sera pas sans rappeler la voie mystique de l'école du Carmel espagnol.

Ainsy les rossignolz se complaysent tant en leur chant, au rapport de Pline, que pour cette complaysance, quinze jours et quinze nuits durant ilz ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçanz de tous-jours mieux chanter a l'envi les uns des autres ; de sorte que lhors qu'ils se desgoisent le mieux ilz y ont plus de complaysance, et cet accroissement de complaysance les porte a faire de plus granz effortz de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaysance par leur chant et leur chant par leur complaysance que maintefois on les voit mourir, et leur gosier esclatter a force de chanter : oyseaux dignes du beau nom de philomele puisqu'ils meurent ainsy en l'amour et pour l'amour de la melodie(3).

Le texte salésien est ici assez proche de celui de Pline mais sa visée est autre. Là où le latin était admiratif, l'évêque se fait mystique. Le rossignol est prêt à mourir d'amour, comme un certain Jésus mort d'amour pour l'humanité. Le rapprochement est facilement identifiable et procède par l'évocation presque liturgique de l'attitude du rossignol. Son union amoureuse et motivante est traduite sous le mode de la doxologie finale de la prière eucharistique catholique : "par lui, avec lui et en lui", transposée ici par "en l'amour et pour l'amour". L'attention n'est plus portée sur la joute à laquelle se livrent les oiseaux mais sur le sacrifice auquel ils consentent pour l'amour de la Beauté. Du reste Pline mentionnait seulement que le vaincu mourait. Dans l'interprétation salésienne la mort du rossignol prend au contraire

(1) Oeuvres V 251

(2) id. IV 294

(3) ibid. IV 284

une figure de victoire. Cet exemple n'est pas seulement édifiant : il est mobilisateur. La mélodie s'effacera devant le nom divin pour transformer le philomele en Philothée.

De plus, la mort du rossignol est l'aboutissement d'un apprentissage initiatique qui opère d'abord par imitation. En effet, la liberté de l'amour provoque l'oiseau à ce continuel dépassement ; il ne lui est fatal que pour permettre d'ouvrir sa belle existence à celle d'une réalité mystique sans fin (1).

Que de douceur a ceux qui vivent en ce sacré séjour, ou tant de Philomeles et rossignolz celestes chantent avec cette sainte contention d'amour les cantiques d'éternelle suavité (2).

Cette visée de nature eschatologique n'empêche nullement certains êtres privilégiés de manifester déjà ici-bas et par anticipation ce caractère définitif auquel sera appelé après la résurrection l'ensemble des croyants ; François d'Assise est de ceux-là :

Théotime, voyez de grace cet esprit qui, comme un celeste rossignol enfermé dans la cage de son cors, dans laquelle il ne peut chanter a souhait les benidictions de son eternal amour, sçait qu'il gazouilleroit et prattiqueroit mieux son beau ramage s'il pouvoit gagner l'air, pour jouir de sa liberté et de la société des autres philomeles entre les gaves et florissantes collines de la contree bienheureuse ; c'est pourquoy il s'exclame : Helas, o Seigneur de ma vie, hé, par vostre bonté, toute douce, deslivres-moy, pauvre que je suis, de la cage de mon cors, retirés moy de cette petite prison, affin qu'affranchi de cet esclavage je puisse voler ou mes chers compaignons m'attendent la-haut au ciel, pour me joindre a leurs choeurs et m'environner de leur joye (3)...

Ce texte nous redit à quel point le chant du rossignol dépasse son auteur : il désigne une réalité à laquelle l'oiseau aspire sans pouvoir l'atteindre si ce n'est au travers de cette formidable espérance qui s'exhale de son chant. D'autres visages seront également identifiés au rossignol, Jean-Baptiste, par exemple,

(1) Oeuvres V 138
ibid. V 139

(2) id. IV 290

(3) ibid. IV 291

qui selon le mot de François de Sales, chante la venue du soleil (1) et s'inscrit ainsi dans la longue lignée de ces chercheurs d'une lumière spirituelle qu'ils désignent aux autres (2).

Mais ces hautes figures ne doivent pas faire oublier au croyant qu'il est lui aussi invité à joindre son chant, aussi modeste soit-il, à celui de ces grands ténors. L'Introduction à la Vie dévote ne propose pas autre chose, suggérant de faire un premier pas dans cette direction d'une louange qui mènera si loin :

comme les petitz rossignols apprennent à chanter avec les grans (3).

Cet exercice de chant mystique ne désavoue nullement le silence qui sera partie prenante du chant lui-même : action et contemplation se conjuguent alors.

Le rossignol n'ayme pas moins sa melodie quand il fait ses pauses que quand il chante ; le coeur dévot n'ayme pas moins l'amour quand il se divertit pour les nécessités extérieures que quand il prie. Leur silence et leur voix, leur action et leur contemplation, leur occupation et leur repos chantent également en eux le cantique de leur dilection (4).

Telle est bien l'ambition du Traité : proposer cette haute perfection mystique d'une union à Dieu absolue à des femmes et des hommes engagés pleinement dans la mouvance du monde. Pari difficile dont le rossignol, humblement, chante la possibilité même si sa figure est davantage contemplative qu'active, défi que de nombreuses images de navigation ou d'envol avaient préparé le lecteur à relever.

Ceci n'empêchera nullement François de Sales, dans le même temps, de fonder la Visitation où chaque communauté se voit attribuer le nom de nid "de rossignols" (5).

(1) Par allusion à l'hymne liturgique du Benedictus, cantique de Zacharie, "Lumière d'en haut sur ceux de la ténèbre" Lc 1, 68-79

(2) Oeuvres XIV 321

(3) id. III 104

(4) id. V 328

(5) id. XX 361

323 Les images de poissons empruntées à l'humanisme ancien

Plus encore que dans les autres domaines, les poissons empruntés à la littérature latine vont avoir pour François de Sales un caractère particulier et provoquer l'étonnement. Parmi les très nombreuses espèces mentionnées et décrites par Pline, François de Sales ne va retenir que celles qui lui paraîtront les plus caractéristiques et qu'il adaptera sans trop de scrupules à des représentations spirituelles.

3231 Le poisson Echeneis

Ce poisson possède plusieurs identités puisqu'il est également nommé remore ou arreste-nef. Il vient bien à point pour prendre sa place dans le cadre d'une allégorie qui désigne le chrétien, nous l'avons vu, comme un grand voilier cinglant sous le souffle divin et dont le déploiement de la voilure détermine la capacité à disposer de cette force céleste. Le fait de ne pas déployer ses voiles ne comportait pas en soi une image suffisante pour exprimer le refus de cingler dans la bonne direction, ce qui est tout au plus un refus de coopérer. Un moyen dynamique s'imposait pour définir cette résistance tenace et absolue. Le poisson Echeneis était qualifié pour tenir ce rôle. Pline, il est vrai, se contente de dire que le poisson ralentit les navires :

Il y a un tout petit poisson accoutumé à vivre dans les rochers qu'on appelle remore. On croit que les vaisseaux auxquels il s'attache vont plus lentement ; c'est de la que vient son nom (1).

Dans ses similitudes, sans aucune nuance, François de Sales n'hésite pas à affirmer : "Echeneis arreste le navire" (2). Du coup le poisson qui n'est pas dépeint comme ayant beaucoup grandi se voit investi d'un pouvoir considérable ainsi formulé :

Le petit admirable poisson qu'on nomme Echeneis, remore ou arreste-nef, a bien le pouvoir d'arrêter ou de n'arrêter point le navire cinglant en haute mer a pleines voiles, mais il n'a pas le pouvoir de la faire ni voguer, ni cingler, ni surgir (3).

(1) Pline, H. N. 1, IX, c 35, al XLI

(2) Oeuvres XXVI 120

(3) id. IV 234

C'est la cohérence de l'illustration qui est ici maîtresse du jeu et attribue ce pouvoir inattendu au petit poisson. Cet exemple est intéressant pour mieux saisir comment François de Sales traite certaines de ses sources.

3232 Le poisson lanterne de mer

Ce sympathique animal, selon Pline, tire une langue de feu qui brille durant les nuits tranquilles. François de Sales embellit encore l'histoire puisque cette aimable créature remplit un peu, selon lui, l'office de "Saint Bernard des mers" en intervenant au plus fort des tempêtes :

On dit que le poisson que l'on appelle lanterne de mer au plus fort des tempestes tient sa langue hors des ondes laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers(1).

3233 Les poissons de Carrinum

D'origine espagnole, ces poissons sont curieusement situés en Béotie par François de Sales : ils produisent dans l'eau une merveilleuse couleur d'or ; mais une fois retirés de leur élément, ils apparaissent en tous points semblables à leurs congénères ordinaires. Ce petit trait permettra à François de Sales de parler des afflictions regardées respectivement dans et hors de la volonté de Dieu (2).

3234 Le poisson pescheteau

Cet animal, surnommé "diable des mers", déploie une activité abominable dans les fonds vaseux. Pour Pline (3), il s'agit d'une grenouille munie de petites cornes qui s'embusque traîtreusement dans la vase, brouille les eaux et en profite pour dévorer les petits poissons. Pour François de Sales, ce diable n'agit pas autrement :

soudain qu'il aperçoit les pauvres petitz poissons, il se rüe sur eux, les brigande et les dévore (4).

(1) Oeuvres V 124

(2) ibid. V 133, citant Pline, H. N. 1, II, c CIII, al CVI

(3) Pline, H. N. 1, IX, c XLII, al LXVII

(4) Oeuvres V 315

Loin d'être tragique, la conclusion de ce massacre est assez amusante : l'auteur fait remonter "peut-être" l'origine de l'expression "pescher en eaux troubles" aux tristes moeurs du poisson pescheteau. Du même coup, les activités pernicieuses du diable des mers vont figurer celles du diable de l'enfer.

3235 Le dauphin

François de Sales avait noté dans son recueil de similitudes diverses images ayant trait au dauphin (1). Il n'en a retenu qu'une seule pour montrer la relation privilégiée qui peut parfois unir cet animal à l'homme.

Les bêtes ont de l'amour entre elles, mais ne peuvent avoir de l'amitié, puisqu'elles sont irraisonnables. Elles ont de l'amour entre elles, à cause de quelque correspondance naturelle ; oui mesme elles ont de l'amour pour l'homme, ainsi que l'expérience s'est fait tous les jours voir, et que divers auteurs en ont écrit des choses admirables : comme celles qu'ils disent d'un dauphin, lequel ayant si éperdument un jeune enfant qu'il avoit vu par plusieurs fois sur le bord de la mer, sachant que cet enfant était mort, mourut lui-même de déplaisir (2).

Ceci nous rappellera sans doute l'édifiante histoire de l'aigle et de la jeune fille.

3236 Ichneumon

Ce petit animal d'origine terrestre offre un bel exemple de mimétisme et illustre éloquemment la thèse qu'à force de se plaire en Dieu on devient conforme à Lui.

On dit qu'il y a es Indes un petit animal terrestre qui se plaist tant avec les poissons et dans la mer qu'a force de venir souvent nager avec eux en fin il devient poisson, et d'animal terrestre il est rendu tout a fait animal marin (3).

Cette présentation serait une exception intéressante à la théorie de la création définitive que dut combattre Darwin, plusieurs siècles plus tard. Mais ici, il est vrai, l'évolution est signalée

(1) Oeuvres XXVI 119
ibid. XXVI 122, 123

(2) Entretiens 1108

(3) Oeuvres V 60, voir aussi Similitudes : XXVI 121

à l'échelon individuel de l'animal et ne saurait être théorisée.

3237 Autres créatures marines dont les images n'ont pas été
développées

Pour une évocation exhaustive, il nous faut enfin mentionner certaines espèces qui trouvèrent leur place dans le recueil des similitudes mais qui ne servirent jamais d'illustration à l'oeuvre salésienne. Il s'agit de la torpille (1), de la murene (2) de l'abarnon, l'abeston et l'abides (3).

(1) Oeuvres XXVI 142

(2) ibid. XXVI 133

(3) ibid. XXVI 107. Est également mentionné le peintre animalier Androcides pour son abondante production. Cf. XXVI 110

33 LE BESTIAIRE BIBLIQUE

330 Introduction

Le monde animal constitue sans nul doute la partie de la Création visible la plus proche de l'homme, et cette proximité devait être considérablement plus marquée en une époque où le contact permanent avec les animaux était une nécessité absolue. Dans la Bible, cela est évident et la familiarité qui en résulte s'illustre en de nombreuses expressions courantes de la vie quotidienne. Ainsi, dans les Psaumes l'ennemi sera-t-il appelé un chien (1), une troupe d'invasion deviendra-t-elle un nuage de sauterelles (2) et le peuple sera-t-il comparé à un troupeau (3). Certains animaux jouissent d'une place tout à fait privilégiée tels l'agneau, la colombe ou même le bouc.

En fait, l'Ancien Testament oscille habituellement entre deux attitudes contradictoires. La première consiste à estimer l'animal, du fait de sa force et de sa puissance, comme supérieur à l'homme. La zoolâtrie contagieuse des peuples environnants fut toujours pour Israël une tentation. Mais sans aller jusque là, il arrive que les animaux procurent à certains héros bibliques une aide tout à fait appréciable : un grand poisson sauve le récalcitrant prophète Jonas; les animaux, par leur perfection, conduisent Job à reconnaître la toute-puissance du Créateur (4). On pourrait multiplier les exemples. Par ailleurs il existe une telle connivence et une telle solidarité entre l'homme et les animaux qui l'entourent que ces derniers finissent par entrer à part entière dans l'Alliance conclue entre Dieu et l'homme. Sujets de la loi mosaïque, ils se doivent, par exemple, d'observer le Sabbat, sont soumis à des temps de pénitence et aux mêmes châtiments que les hommes.

La seconde attitude consiste à marquer nettement la supériorité de l'homme sur l'animal, supériorité affirmée dès le

(1) Ps 22,17

(2) Is 33,4

(3) Jr 23, 1-8

(4) Jb 38, 40-41

récit de la Création lorsqu'il est demandé à Adam de nommer les êtres vivants (1).

Dans le Nouveau Testament, il est rappelé que les animaux participent totalement à cette attente d'une rédemption de l'esclavage du péché et de la corruption dont parle Saint Paul (2). La tradition apocalyptique prévoit que tous les animaux féroces seront effacés de la création renouvelée, caractère quelquefois perçu par anticipation dans certaines évocations prophétiques qui présentent des bêtes féroces à la docilité paradisiaque.

331 Les animaux terrestres de la Bible

3311 Les animaux dangereux dans la Bible

Dans une création tout entière réconciliée, les animaux dangereux sont appelés à disparaître ou à devenir pacifiques. En attendant, ils constituent un réel danger et sont les héros de diverses péripéties dans tel ou tel épisode biblique. A l'occasion d'une série d'allusions sur le thème de l'affliction, nous voyons ainsi Jacob se lamenter sur la mort présumée de son fils dévoré par une bête sauvage (3). Parmi les animaux les plus redoutables, le lion arrive largement en tête : il est cité dans le Psaume 57 (4) dans le Cantique (5) et symbolise parfois directement les forces du mal sous une appellation générique "le lion rugissant qui va ca et la rodant pour nous dévorer" (6). D'autres animaux dangereux sont encore mentionnés : léopards, ours et loups (7) avec leurs cris (8). Ils figurent habituellement les protestants - et l'on s'y attendait - parfois de manière originale, comme ces animaux pour lesquels le moindre bruit est suspect (9) et qui offrent une analogie avec l'histoire de Samson en tant qu'ils sont tous reliés

(1) Gn 2,20

(2) Ro 8, 19-22

(3) Gn 37,33 cf. Oeuvres IV 269

(4) Ps 57,5 cf. id. XXII 16

(5) Ct 4, 6-8 cf. id. XXVI 27

(6) 1 P 5,8 cf. id. IV 253

(7) Qo 4,10 cf. id. XI 359

(8) Oeuvres IV 308

(9) id. XI 276

à la même doctrine :

Diceres Samsonis esse vulpeculas, capitibus quidem dis-
junctis alio atque alio tendentes singulas, sed omnes
tamen, caudis coadunatis... (1)

3312 Des animaux étranges

Dans une vision prophétique, Ezechiel dépeint des ani-
maux de nature effrayante. Dans son exil, ce prophète avait eu
l'occasion d'observer des statues d'animaux placées à l'entrée des
temples pour en assurer la garde et manifester leur dignité. Il
réutilise ce même bestiaire de manière polémique en lui faisant
magnifier la grandeur du Dieu Unique vénéré par Israël. François
de Sales cite à deux reprises ce passage pour insister sur le
droit chemin que tracent ces apparitions en lesquelles il voit le
symbole d'une progression spirituelle exemplaire (2).

3313 Des animaux très beaux

Cependant tous les animaux d'origine biblique n'ont pas
un aspect effrayant ou imposant. Certains nous sont décrits gra-
cieux et magnifiques à regarder. C'est le cas notamment de la vi-
sion fugitive d'un bondissant chevreuil qui servira d'élément de
comparaison, dans le Cantique des Cantiques, avec le bien-aimé
qui s'élanche vers la maison de la sulamite (3). Ce trait sera
évoqué abondamment (4).

3314 Le renardeau destructeur

Mais dans le Cantique n'évoluent pas seulement des ani-
maux admirables. La Sulamite chargée de veiller sur les récoltes
a bien des difficultés avec les renardeaux qui viennent ravager
la vigne au printemps. Il est peut-être légitime de s'interroger
sur le goût immodéré de ces petits carnassiers pour des bourgeons
de vigne. Un recours rapide au texte hébreu montrera que la jeune
femme fait mention ici, implicitement, des réactions de ses

(1) Oeuvres XXIII 68 traduit ainsi : "Semblables aux renards de Samson, dont les têtes séparées
se mouvaient chacune de son côté, mais qui avaient toutes leurs queues réunies..."

(2) Oeuvres V 96 et XXVI 95 citant Ez 1, 9 ss.

(3) Ct 2, 7-8

(4) Oeuvres IV 294, 332

id. XII 35. Allusion également au Ps 53,18, surtout au commentaire du Cantique : XXVI 21, 22,39

proches, frères et parents essentiellement, à l'égard de son amoureux qualifié de renard. En effet, la racine de ce mot signifie "creuser des trous", celle de "ravager" est la même que celle d'"être enceinte", la "vigne" pouvant alors signifier la fille.

François de Sales connaissait-il cette interprétation possible ? C'est loin d'être certain (1). Toujours est-il que, fidèle au sens symbolique du texte, il citera ce passage pour dépeindre un certain nombre de situations fort différentes. Le trait commun de ces diverses évocations sera une insistance sur le caractère minime de ces animaux, susceptible d'ailleurs de se modifier, face aux dégâts potentiels; Une autre caractéristique de cette petitesse sera de les faire apparaître comme inoffensifs alors qu'au contraire ils sont redoutables une fois dans la place. Voici un exemple d'interprétation :

Saysisses, dit-il au Cantique, ces petitz renardeaux car ilz demolissent les vignes. Telles petites galanteries sont renardeaux qu'on ne voit presque pas : ilz sont propres a se cacher parce qu'ilz sont petitz, ilz se fourrent insensiblement au travers de la haye de nos resolutions, mais ilz ne laissent pas de faire un grand desgast, pour peu d'entree qu'on leur donne (2).

Les renardeaux pourront ainsi symboliser la division au sein de l'Eglise (3), les injustices et iniquités (4), les impuretés (5), les obscurités qui se glissent en la "certitude et vérité de la foy" (6), les mauvaises habitudes dans un monastère (7), les défauts (8), les dangers qui menacent la vie spirituelle (9).

3315 La chasse

L'on ne sait si la poursuite des renardeaux sera

(1) Dans son commentaire du Cantique, François de Sales indique que ce texte est "une description des amours du Sauveur et de l'âme devote" et pour cela "il emploie une perpetuelle représentation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergere." cf. Oeuvres IV 50

(2) Oeuvres XIV 107 cf. Ct 2,15

(3) id. I 309

(4) id. III 257

(5) ibid. III 209

(6) id. IV 218

(7) id. XII 140

(8) id. XXI 72

(9) id. XVII 280

efficace. Toujours est-il que d'autres scènes de chasse sont énumérées dans la Bible, plus ou moins positivement. L'amour immodéré de la chasse dont témoigne ce fruste personnage d'Esaü lui vaut les déboires que l'on connaît, soulignés avec l'humour qui convient par François de Sales (1). Pour David, en revanche, la chasse demeure ce lieu initiatique privilégié qui le prépare à sa mission future.

David apprend premièrement à esgorger les bestes et puis à desfaire les armées (2).

Le fidèle compagnon de chasse de l'homme, le chien, est étrangement absent du bestiaire biblique et n'apparaît habituellement que dans un sens péjoratif.

François de Sales parle deux fois de cet animal à propos de textes bibliques : lorsqu'il cite et commente le dialogue de Jésus avec la Cananéenne (3) :

"Ouy, Seigneur, je suis une chienne, mais les chiens mangent les miettes de la table de leur maistre." (4)

- citation qui n'est du reste pas exacte et amplifie le caractère d'humilité de cette réponse (5) -; et quand il paraphrase la répartie du Christ : "Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré" (6), verset que François de Sales applique aux protestants (7). Dans cet esprit, nous trouvons également une comparaison de la même veine :

Les damnés mourront comme des chiens (8).

Nous rappellerons également ce qui a déjà été traité concernant l'animal traqué dans la partie consacrée aux animaux observés. Ainsi nous ne reviendrons pas sur le cerf ou la biche altérée du Psaume, mais nous nous arrêterons à d'autres animaux dans la même situation.

(1) Entretiens 1148 et Oeuvres XXI 69 cf. Gn 25,29

(2) Oeuvres XIV 110 cf. 1 S 17,54

(3) Mt 15,27

(4) Oeuvres III 86

(5) Autre développement identique de la même scène en XV 165 et XXVI 202

(6) Mt 7,6

(7) Oeuvres I 80

(8) id. V 67

3316 Animaux altérés

Abreuver un troupeau, autour de l'un de ces rares points d'eau en ces régions semi-désertiques où nomadisèrent longtemps les personnages de la Bible, est sans nul doute une occasion unique de rencontres; Des intrigues amoureuses peuvent s'y nouer qui seront déterminantes pour l'histoire non seulement individuelle de certains héros mais aussi collective du peuple d'Israël. La chaste Rebecca abreuvant ses chameaux (1) et Saül cherchant ses ânes (2) connaîtront ainsi leur destin. Il sera encore question du chameau à l'occasion d'une parabole célèbre :

et camelum per foramen acus transmittere (3), mais surtout du fait que Jean-Baptiste portait un vêtement fait de poils de cet animal. L'interprétation symbolique puis analogique qu'en propose François de Sales est caractéristique du genre prédicatif de l'époque.

Mais que cet ange terrestre est habillé de poil de chameaux, que signifie - il ? (4) Le chameau, bossu et proprement fait à porter les fardeaux, représente le pêcheur. Hélas ! pour gens de bien que soient les Chrétiens, ilz doivent néanmoins se resouvenir qu'ilz sont environnés du péché; et si le péché ne les touche pas, au moins y a-il tous-jours du poil des cogitations, des tentations et des dangers. Ah, que c'est un habit propre à conserver la sainteté, que la robe de l'humilité ! (5)

3317 Les prescriptions alimentaires concernant les bêtes

Dans un tout autre domaine, les prescriptions alimentaires bibliques concernant la consommation des viandes sont d'une grande précision, en fonction de cette mystérieuse et très ancienne classification entre animaux purs et animaux immondes. Au fondamentalisme protestant, François de Sales objecte cet argument qu'il devrait alors être logique de s'abstenir des viandes interdites par le Lévitique (6); de même mentionne-t-il les animaux que

(1) Oeuvres III 11, Entretiens 1150 cf. Gn 24,20

(2) id. III 132 cf. 1 S 9,10

(3) id. XXIII 74 traduit ainsi : "et aussi faire passer un chameau par le trou d'une aiguille," cf. Mt 26,53

(4) Mt 3,4

(5) Oeuvres XIV 320, mention moins développée : XV 73

(6) id. II 38

L'Écriture considérait comme immondes

Combien d'animaux immondes, et de corbeaux en cette Arche ecclésiastique (1)

dit-il en parlant des réprouvés qui appartiennent à l'Église catholique.

La parabole de l'enfant prodigue rejoint quelque peu cette tradition en nous montrant le fils cadet à la table des pourceaux (2) qui sont, comme chacun sait, des animaux impurs.

3318 Animaux futiles

Un dernier point négatif concernant les animaux rappelle la perte de temps que certains d'entre eux peuvent occasionner, comme ces petites bêtes familières dont l'évêque avait interdit catégoriquement la présence à la Visitation, ainsi que nous l'avions dit plus haut.

Les demoiselles de la cour de Salomon s'amusez esperdument à jouer, danser, et folastrer, s'entretenans avec les petitz oyseaux, petitz chiens, escuryeux et autres telz (3).

3319 Conclusion

Il est malaisé, dans la grande diversité des animaux qui défilent ainsi dans la Bible et requise pour illustrer les propos salésiens, de discerner une unité d'apparence. À la férocité succède la beauté, à la drôlerie la gravité. Tout au moins, tous ces animaux expriment en positif ou en négatif l'exigence de progression mystique développée dans l'ensemble des oeuvres salésiennes.

332 Les oiseaux dans la Bible

"Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oyseaux" (4) s'émerveille François de Sales en s'appuyant sur le premier livre de la Genèse. Emplissant l'air créé et attirés par le ciel, les oiseaux vont manifester dans la Bible un lien privilégié avec Dieu.

(1) Oeuvres I 60

(2) id. III 354

(3) id. V 178

(4) id. IV 91

Ils participent déjà, par définition, à une nature d'essence angélique. En retour, François de Sales n'hésite pas à comparer les Anges et les Bienheureux aux oiseaux eux-mêmes :

ilz sont comme des heureux oyseaux, qui volent et chantent a jamais dedans l'air de la Divinité qui les environne de toutes parts de playsirs incroyables (1).

Nous avons déjà entendu cela précédemment. Mais pour la Bible, il y a bien des manières de proposer l'image de l'oiseau. Nous allons d'abord le regarder sous son apparence la plus symbolique et exemplaire, celle de la colombe. Nous noterons ensuite que l'oiseau est une illustration excellente de la sollicitude divine à l'égard de ses créatures, et enfin nous énumérerons, sans nous y attarder, les diverses espèces sur lesquelles François de Sales n'insiste pas non plus.

3321 La colombe

Le nom hébreu de cet oiseau (2) n'a pas la rigueur scientifique que nous connaissons aujourd'hui, puisque ce mot générique regroupe tourterelles, palombes, pigeons ou colombe proprement dite. C'est le seul oiseau digne d'être offert en sacrifice au temple par les fidèles peu fortunés pour lesquels un sacrifice plus important serait trop onéreux.

La Bible nous offre tout un éventail de comparaisons à partir des moeurs des colombes. Gémissements et migrations, rassemblement ou fuite devant le danger, étourderie et innocence sont autant de traits que les rédacteurs lui empruntent volontiers pour traduire le comportement collectif ou individuel du croyant.

De surcroît, cet oiseau figure symboliquement l'amour et ceci est tout particulièrement remarquable dans le Cantique des Cantiques. A propos de la théophanie du Baptême de Jésus, divers commentateurs se sont longuement interrogés sur cette apparition d'une colombe. Fallait-il y voir une allusion à l'oiseau qui annonce la fin du cataclysme sur l'arche de Noé ? (3) Fallait-il comprendre ceci comme le signe de l'amour divin descendant sur terre ? Fallait-il encore l'identifier à l'Esprit Divin que les

(1) Oeuvres III 51

(2) "yonah"

(3) Gn 8,8

termes du Livre de la Genèse décrivent telle une colombe qui voletait sur les eaux, signe de l'aube d'une Création nouvelle (1). Ces diverses interprétations se conjuguent sans doute pour faire de cet oiseau un symbole privilégié auquel François de Sales va abondamment recourir. Nous avons répertorié cinquante-trois mentions de cet animal dans les oeuvres que nous étudions; la plupart se réfèrent au texte du Cantique des Cantiques. Ce choix ne saurait être innocent et nous laissera penser que l'évêque donne à cet oiseau une forte valeur symbolique; quelques exemples le montreront aisément.

33211 La colombelle amoureuse

Pourquoi la colombe serait-elle amoureuse ? Dans son dynamisme elle évoque immédiatement l'amante du Cantique (2). Le diminutif précise ici un sens particulier en l'investissant d'un contenu affectif selon un procédé mis au point par les poètes de la Pléiade :

(...) volant seule comme une belle colombelle, dans le sein délicieux de son céleste époux (3).

Dans la métaphore, le caractère céleste des oiseaux sert de support à la représentation, le vol prenant le caractère mystique d'une fusion avec la Divinité (4), sans être cependant le seul élément qui soutende la représentation. Le tempérament supposé de l'oiseau, fait de douceur et de paix, vient contribuer également à la cohérence de la métaphore.

une espouse de coeur colombin, qui ayt la perfection de l'amour nuptial (5).

Même hors contexte, ce type d'expression est tout à fait révélateur du caractère positif attribué à cet oiseau. De plus, un autre trait du comportement amoureux de cet animal permettra de conforter encore cette identification :

(1) Dans la prédication salésienne, la colombe au rameau d'olivier annonçant la fin du déluge est également mentionnée - cf. Oeuvres VII 166

(2) Dans son commentaire du Cantique, François de Sales cite directement tous les passages du texte biblique qui mentionnent l'identification de la Sulamite avec une colombe. cf. XXVI 19, 21, 22, 26, 29, 30. - Ceci est également confirmé dans la prédication. cf. VII 431 par exemple.

(3) Oeuvres V 42

(4) id. IV 350

(5) id. V 294

Rien n'est si doux que le colombeau, mays rien si impiteux que luy envers sa colombelle, quand il a quelque jalousie. Si jamais vous y avez pris garde, vous avez veue, Théotime, que ce débonnaire animal, revenant de l'essort et treuvant sa partie avec ses compaignons il ne se peust empescher de ressentir un peu de desfiance qui le rend aspre et bigearre; de sorte que d'abord, il la vient environner, grommelant, morguant, trepignant et la frappant a traits d'aisles, quoy qu'il schache bien qu'elle est fidelle et qu'il la voye toute blanche d'innocence (1).

Le préambule de ce tableau est double et insiste sur deux traits qui ne sont contradictoires qu'en apparence puisqu'ils vont permettre de révéler le Dieu jaloux de l'Ancien Testament. La différence pourtant est de taille : Dieu a quelques raisons de s'inquiéter de l'infidélité effective du peuple choisi, tandis que dans la présentation animalière, la colombe demeure toute pure. Le glissement de sens se fait par l'intermédiaire de sa couleur en un jeu de mots qui laisse peut-être quelques sous-entendus. Cette petite scène de ménage ailée est complaisamment décrite par une gradation de verbes de mouvement qui développent l'excitation de plus en plus frénétique du mari jaloux. Retenons, au-delà de ce trait vivant et familier, la figuration d'un Dieu amoureux qui invite à la fidélité d'un amour sans reproche.

Qui est la colombe ? La réponse varie suivant les cas (2) mais il y a une constante : qui répond à l'amoureuse sollicitude de la Divinité. L'Eglise catholique d'abord, dans son ensemble :

Nostre Seigneur qui n'a qu'une seule espouse, qu'une seule colombe, qu'une seule parfaite (3).

Mais comment affirmer, avec la sérénité du devoir accompli, la perfection absolue de l'Eglise catholique, face à des contradicteurs protestants qui ont beau jeu d'en dénoncer les imperfections si criantes ? La restriction du Cantique permet alors cette petite astuce qui fait dire au bien-aimé :

Tes yeux sont des colombes à travers ton voile (4)

(1) Oeuvres V 211

(2) Le texte biblique, pour François de Sales, mentionne une femme de Salomon toute parfaite et que sa singulière beauté aurait fait nommer Sulamite. cf. V 176 -, et auprès de laquelle toutes les autres ne méritent que le nom de "corneilles". cf. V 183

(3) Oeuvres I 32, cf. Ct 4,8; 4,1

(4) Ct 4, 1b

Le voile permet en effet de laisser entendre une imperfection potentielle; bien plus, le fait de n'évoquer que les yeux, reflet de l'intérieur selon la parabole évangélique de la lampe des dix vierges (1), suppose que "le dehors n'est pas excellent" (2). La sainteté de l'Eglise est en effet intérieure (3).

Qui peut encore être la colombe ? La visitandine, ou plus exactement cette "chaste troupe de colombelles" à laquelle l'évêque va prêcher l'amour de Dieu (4), et qui sera invitée à prendre exemple sur la colombe parfaite et chaste par excellence, "la toute unique colombe" (5), la Vierge Marie, figurée parfois comme la blanche colombe du Cantique des Cantiques nichant dans "le trou d'un rocher assuré" qui n'est autre que le côté percé d'un coup de lance de son Fils en Croix (6). Les religieuses de la Visitation recevront donc, pour leur vie consacrée, ce beau programme... :

ressembler à la colombe qui reçoit toutes les lueurs
que le soleil lui donne (7).

Il fallait bien qu'une fois au moins l'héliocentrisme spirituel apparaisse et que l'image du Bien-aimé de la colombelle se superpose à celle du soleil !

François de Sales intègre presque naturellement cette identification de la religieuse et de la colombe sous une forme métaphorique et ceci, même pour indiquer les plus concrètes dispositions qu'il partage avec Jeanne de Chantal relatives aux affectations des religieuses de la Visitation. Il parle ainsi de la Mère Rosset, épuisée par plusieurs années de supériorat :

Cette pure colombe est bien plus propre à demeurer
avec son Bienaimé dans le trou de la mesure d'une cellule,
qu'à converser avec les hommes (8).

Mais François de Sales ne serait pas fidèle à lui-même s'il ne

(1) Mt 25, 1-13

(2) Oeuvres I 48

(3) ibid. I 50 et I 138

(4) id. XXI 101

(5) id. IV 107, 191

(6) ibid. IV 194

(7) Entretiens 1009

(8) Oeuvres XIX 53

peignait sous les traits de la colombe que l'Eglise, voire telles de ses représentantes privilégiées. Ce serait oublier que Philothée est dans le monde.

C'est donc à tous que s'adresse ce conseil en forme de slogan aux consonnances de théâtre italien :

Il faut estre une colombe, parce que Nostre Seigneur est colombin (1).

De même chacun est-il convié à la conversion amoureuse et joyeuse d'un printemps spirituel directement inspiré du Cantique des Cantiques.

Mays affin qu'on sache que les colombes ne font pas leur grunement seulement es occasions de tristesse, ains encore en celles de l'amour et de la joye, l'Espoux Sacré, descrivant le printemps naturel pour exprimer les graces du printemps spirituel, La voix, dit-il, de la tourterelle a esté ouye en nostre terre; parce qu'au printemps la tourterelle commence a s'eschauffer d'amour, ce qu'elle tesmoigne par son ramage qu'elle respand plus frequemment. Et tost apres, ma colombe, montre moy ta face, que ta voix résonne a mes oreilles, car ta voix est douce et ta face très bien seante et gracieuse (2).

33212 La colombe prudente et candide

La colombe est-elle un oiseau prudent ? Assurément, nous répondrait François de Sales qui nous propose alors une explication à cette vertu animale. Les colombes, en effet, aiment à se mirer dans les eaux limpides d'une vasque, identifiée dans le Cantique à l'oeil limpide de l'amante céleste (3). Les eaux sont qualifiées de très pures et permettent ainsi à la colombe de retrouver ou de s'assurer de sa propre pureté (4); qui est cette fois-ci interprétée autrement par François de Sales :

Vous sçaves peut-être que la colombe se tient en assurance aupres de ces eaux parce qu'elle y voit les ombres des oiseaux qu'elle redoute, et soudain qu'elle voit ces ombres, elle prend la fuite et ainsi elle ne peut être surprise (5).

(1) Oeuvres XXVI 297

(2) id. IV 309 citant Ct II, 12

(3) Ct 5,12

(4) Oeuvres XXVI 274

(5) Entretiens 1104

Le conseil qui est donné en ce cas est d'échapper à la prévarication, mais là n'est pas le plus important. L'astuce de la colombe est ainsi décrite comme un fait observable dans la nature; cela donne de mieux comprendre un passage évangélique qui désigne cet oiseau comme un modèle du disciple envoyé par Jésus.

Voici que moi, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc rusés comme les serpents et candides comme les colombes (1).

Ce que François de Sales résume par "la simplicité de la colombe et la prudence du serpent" (2).

Cette candeur est-elle différente de la prudence ? En quoi consiste-t-elle ? Pour François de Sales, à ne vouloir qu'une chose, à ne rechercher que son "Maistre" à l'image de cette "corneille changée en blanche colombe", figure par excellence de la convertie, la pécheresse Marie Madeleine (3). Cette candeur contient en elle d'autres vertus : douceur, condescendance et simplicité (4). Dans les Entretiens, François de Sales développe cette idée-force :

(...) et soyez simple comme la colombe : Comme s'il eût voulu dire : Apprenez de la colombe à aimer Dieu en simplicité, je veux dire, à procurer en vous l'augmentation de l'amour céleste en la simplicité de votre coeur, n'ayant qu'une seule prétention et une seule fin en tout ce que vous ferez; mais n'imitez pas simplement la simplicité de l'amour des colombes en ce qu'elles n'ont toujours qu'un paron (5) pour lequel elles font tout (...) (6).

Puis l'auteur poursuit longuement son allégorie, reprenant un certain nombre de traits du comportement de l'animal pour inviter les religieuses à accroître en elles ces qualités spirituelles. De plus, la simplicité de la colombe concerne un autre domaine tout à fait délicat, celui de la relation humaine que l'on peut entretenir avec les Réformés. Dans cette lettre datée de 1605, les propos tenus par François de Sales à Jeanne de Chantal révèlent une

(1) Mt 10,16

(2) Oeuvres XXVI 352 ainsi que II 355.

(3) id. XXVI 352

(4) id. XXI 168, XXVI 272

(5) = mâle

(6) Entretiens 1183

grande évolution par rapport aux termes utilisés dans ses premiers écrits polémiques. Sans nier la dangereuse séduction qu'opère encore la Réforme, il conseille une attitude qui se rapprochera beaucoup plus de nos conceptions actuelles.

Soyés avec les hérétiques simple et gracieuse comme une colombe a leur parler, ayant compassion de leurs malheurs; soyes prudente comme le serpent a bien tost vous glisser hors de leur compagnie (...) (1).

Ce faisant, François de Sales ne dissocie pas ces deux éléments simplicité et prudence : il va même jusqu'à imaginer cette vocation de synthèse, probablement la pointe de la courte parabole de l'Évangile.

A la vérité dire, les pauvres petites et blanches colombelles sont bien plus agréables que les serpens; et quand il faut joindre les qualités de l'une a celles de l'autre, pour moy, je ne voudrais nullement donner la simplicité de la colombelle au serpent, car le serpent ne laisseroit pas d'estre serpent; mais je voudrais donner la prudence du serpent a la colombe car elle ne laisseroit pas d'estre belle (2).

C'est bien cette colombe simple et prudente qui sera le parangon de la spiritualité salésienne. François de Sales n'hésite pas à la mettre en exergue dans sa correspondance adressée à l'impérieuse Mère Angélique Arnaud à qui il recommande la simplicité, tant en ce qui regarde la forme de ses missives que pour les autres domaines de sa vie :

Ne prenes point garde a bien bastir vos lettres pour me les envoyer, car je ne cherche point les beaux aedifices, ni le langage des Anges, ains les nids des colombes et le langage de la dilection (3).

33213 La colombe sacrifiée

Avec l'agneau que nous aurons largement l'occasion d'évoquer, la colombe fait partie de ces oiseaux dignes d'être offerts à la Divinité. En cela, bien que plus modestement, mais avec autant de cohérence, cet oiseau pourra être identifié à la figure sacrificielle des Chrétiens, le Christ par excellence, offrant sa propre vie. Ce trait complètera la richesse symbolique

(1) Oeuvres XIII 83

(2) ibid. XIII 304

(3) id. XVIII 400

de l'image inaugurée dans le Cantique des Cantiques.

A l'occasion de la naissance de Jésus et surtout de sa présentation au temple selon la coutume juive, ses parents offrirent un couple de tourterelles ou de colombes (1). Si ces fameux oiseaux provoqueront plus tard le seul accès de colère de Jésus avec les marchands du temple (2), cette coutume prescrite par le Lévitique (3) prévoyait que l'un des animaux était offert en holocauste pendant que l'autre servait de sacrifice pour le péché : le fait de sacrifier un couple n'est pas exempt de signification, eu égard à la valeur symbolique de cet oiseau (4).

Ailleurs, l'évocation de la crucifixion permettra à François de Sales un parallélisme entre l'oiseau et le croyant, thème que nous sentions se dessiner et dont l'occasion sera fournie par cet extrait des similitudes relatif au vautour qui ne dévore jamais le coeur de ses victimes :

Voules vous bien estre si acharnes a l'encontre du béni colombeau qui niche sur la croix, que de deschirer son coeur avec les dens de vos impiétés ? (5)

Dans la Défense de l'estendart de la sainte croix, François de Sales expose longuement la contemplation d'une croix :

(...) une croix tres ançienne incise sur une pierre carree, arrousee de gouttes de sang, sur le sommet de laquelle il y avoit une colombe. Elle estoit enfermee dedans un cercueil de pierre sur lequel il y avoit certaine ancienne escriture gravee (6).

Cette proximité de la colombe et de la croix n'ira pas toujours jusqu'à l'identification, les oiseaux étant parfois là pour "désigner" l'essentiel.

Deux colombes en sus monstrent qu'il nous faut croire. Qu'aux simples seulement Dieu fait part de sa gloire (7).

33214 Typologie de la colombe mystique

A ces traits principaux de la colombe, il nous faut

(1) Lc 2,22 cité dans Oeuvres XV 58

(2) Oeuvres XXIII 123 cf. Mt 21,12

(3) Lv 12,8

(4) Oeuvres XXIII 123; ce trait est commenté dans la prédication : IX 16

(5) id. XXVI 183

(6) id. II 108

(7) ibid. II 99, 144

encore en ajouter quelques uns, secondaires, qui déterminent le portrait-type du chercheur de Dieu, du dévot selon François de Sales, qu'il soit ou non engagé dans la vie religieuse.

Que sera donc la colombe mystique ? Tout d'abord, elle se sera affranchie définitivement de l'appel trompeur de la religion réformée dont la voix ressemble à celle du corbeau (1), voix qui propose des interprétations de l'Écriture aussi erronées que changeantes et aussi changeantes que la position du cou d'une colombe (2). Elle se sera également dégagée des "contentemens mondains" qui saoulent aussi sûrement les personnes que les cerises grisent les colombes (3). Elle aura compris qu'elle ne trouvera son repos qu'en son Dieu, comme la colombe de l'arche de Noé qui ne peut se poser que sur le navire (4). Elle aspirera au vol vers le céleste séjour (5) et assurera son propre essor sous la protection du céleste colombeau (6). Elle prendra du temps pour une prière personnelle régulière et exigeante.

Je méditerai comme la colombe et mes yeux seront abaissés en contemplant le ciel, parce que la colombe mangeant les graines qu'elle amasse, elle élève souvent les yeux au ciel : c'est pourquoi les yeux de l'Épouse sont comparés aux yeux de la colombe, pour signifier que les épouses de Jésus-Christ, mangeant et travaillant, doivent souvent élever les yeux au Ciel ou est leur Bien-Aimé (7).

Elle se gardera des chutes et particulièrement de cet orgueil qui la jetterait tête baissée entre les serres de l'Ennemi (8). Enfin, elle s'élèvera jusqu'à cet état mystique de "la vraie tranquillité d'esprit", cette "sainte indifférence" (9) qui est le sommet du Traité de l'amour de Dieu.

Elle pourra certes accomplir pleinement cette vocation dans le

(1) Oeuvres I 344

(2) ibid. I 205

(3) id. III 327

(4) ibid. III 354 cf. Gn 8

(5) ibid. III 294 et IV 295

(6) id. XVI 13

(7) Entretiens 1322 - En outre, la prédication nous affirme avec Isaïe 38,14 que la colombe constitue un modèle pour la méditation. cf. IX 48

(8) Oeuvres IV 223

(9) Entretiens 1329

colombier de la Visitation (1), mais ce chemin ne présentera pas l'unique voie pour y répondre, car tout autre lieu peut être propice à cette vocation...

33215 L'Esprit Saint et la colombe

Allons plus loin : cet oiseau nous permettra de revenir à l'image essentielle de la colombe dans le Nouveau Testament : signe privilégié de l'amour divin qui visite la terre dans l'Incarnation du Fils, annonce d'une Création nouvelle, d'un Royaume en devenir, déjà là et pas encore là :

et le saint Esprit descendant visiblement sur iceluy sous la forme de colombe (2).

Cette colombe, "apparence et figure", ne représente pas Dieu "par manière d'image" mais "par manière de simple signe" (3) précise François de Sales dans la Défense.

Un signe en tous cas particulièrement éloquent pour dévoiler tout cet amour de Dieu que l'auteur veut communiquer à ses lecteurs page après page, amour qui incite le croyant à répondre par un élan mystique perçu comme irrésistible.

3322 La tourterelle

Déjà nous avons signalé que dans la Bible la tourterelle n'est pas toujours clairement différenciée de la colombe.

Pour François de Sales, cet oiseau est essentiellement annonciateur de la bonne nouvelle du printemps dans la ligne du texte même du Cantique.

On entend dans notre pays la voix de la tourterelle (4) passage que l'auteur cite intégralement (5). Ailleurs, il précisera que cet oiseau, bien qu'étant de couleur sombre, offre toutefois un aspect positif.

Les tourterelles, qui sont les plus sombres de tous les oyseaux y resonnent neammoins de leurs ramages (6).

Ce chant pourra occasionnellement recouvrir le chant de victoire

(1) Oeuvres XVII 17 et XIX 202; Entretiens 1340

(2) id. V 46 cf. Mt 3,16

(3) id. II 355

(4) Ct 2,12

(5) Oeuvres III 282

(6) id. IV 295

de la restauration du catholicisme en Chablais (1). Pour le reste, son plumage mis à part, cet oiseau va se confondre avec la colombe avec laquelle il partage des moeurs identiques.

Pour cela, l'amante celeste est appelée tourterelle, oyseau qui se plaist es lieux ombrageux et solitaires, esquelz elle ne se sert de son ramage que pour son unique paron, ou le flattant tandis qu'il est en vie, ou le regrettant apres sa mort (2).

Cette confusion finira par identifier complètement les deux oiseaux puisque certains traits attribués à la colombe seront sans aucun problème prêtés à la tourterelle : son habitat en la caverne mystique (3) ou l'offrande de Marie au temple (4).

3323 L'oisillon ou la providence de Dieu

L'image de l'oiseau sans défense blotti dans son nid et attendant toute nourriture et les soins de ses parents a quelque chose de touchant. Elle rejoint certainement, très profondément et inconsciemment, la faiblesse de l'homme, la vulnérabilité de qui sait ses forces limitées, ainsi que l'instinct de protection maternelle que chacun peut éprouver à l'égard d'un être sans défense.

Elle s'inspire directement de certains versets psalmiques ou évangéliques :

Dieu donne la nourriture au bétail, et aux petits du corbeau qui la réclament (5).

Les corbeaux, Dieu les nourrit; combien plus valez-vous que les oiseaux ? (6).

François de Sales se plaît à paraphraser ces textes :

David admire comme Dieu nourrit les petitz poussins des corbeaux; aussi est-ce chose admirable. Mais ne nourrit il pas aussi les autres animaux ? Si fait, mais non de la mesme sorte ni si immediatement, d'autant que les autres sont aydés de leurs peres et meres (...) mais parce que la condition naturelle de ces petitz poussins porte qu'ilz sont abandonnés de leurs peres et meres, et n'ont d'ailleurs moyen de travailler, nostre Seigneur

(1) Oeuvres XII 235

(2) id. IV 304

(3) id. XIV 253 cf. Ct 2,14

(4) Entretiens 1103

(5) Ps 147,9

(6) Lc 12,24

les nourrit presque miraculeusement (1).

Ce texte offre une application directe : celle de compter sur l'aide de Dieu, sur sa Providence, qui viendra...

pourvoir de tout ce qui sera nécessaire à l'homme qui se confiera pleinement en sa providence (2).

Plus la créature sera dépourvue de ressources, - et en cela, selon François de Sales, l'image du corbeau semble un exemple parfait -, et plus la protection de Dieu se fera paternelle : ceci doit sous-tendre le vœu de pauvreté des religieuses (3).

Ailleurs il est rappelé que cette protection qui enveloppe même les oisillons s'adressera d'autant plus à une Eglise qui coûta au Christ sa propre vie (4).

Lors d'une procession au cours de laquelle l'évêque eut la charge de porter contre lui le Saint Sacrement, il nous livre cette pensée mystique, écho du Cantique des Cantiques :

Le passereau treuve son repaire et la tourterelle un nid où elle met ses poussins, dit David. Mon Dieu, que cela m'a attendri quand on a chanté ce Psalme (...) : car je disais : O chère Reyne du ciel, chaste tourterelle, est-il possible que votre poussin ayt maintenant pour son nid ma poitrine ? (5)

L'expression prend ici un tour mystique qui réunit le sacrement de l'Eucharistie, essentiel pour François de Sales, et les mots du Cantique, seuls capables de rendre compte de son état intérieur. Du reste, la protection divine prendra un tour plus imagé avec la figure de l'aigle, investi du rôle protecteur tel qu'on le perçoit dans la tradition prophétique (6).

qui enim confidunt in Domino, assument pennas velut aquilæ, volabunt et non deficient (7).

La brève apparition de ce noble oiseau nous incitera à passer en revue rapidement les diverses autres espèces survenant en ordre

(1) Oeuvres XII 147

(2) Entretiens 1223

(3) Oeuvres XXI 69

(4) id. I 62, 227

(5) id. XIV 314 cf. Ps 84,4

(6) Is 40,31

(7) Oeuvres XVI 53 traduit ainsi : "Car ceux qui se confient dans le Seigneur prendront des ailes comme l'aigle; ils voleront et ne défailliront pas."

dispersé et qui ne constituent pas des éléments d'inspiration très importants.

3324 Les autres oiseaux mentionnés occasionnellement

L'évocation des cris et chants d'oiseaux donne l'occasion à François de Sales de nous instruire sur les diverses sortes d'oraisons vocales qui, toutes, participent au mouvement universel de louange de la Création (1). Certains oiseaux sont nommés explicitement : l'épervier et le passereau (2), l'aigle marine (3), les petits oiseaux importuns du sacrifice d'Abraham (4).

Une courte allusion à l'altercation qui oppose Jacob et Esaü fait appel à l'image d'un oiseau de proie (5).

Nous trouverons encore la perdrix de Jérémie citée par François de Sales : elle conduit de façon unique à une méditation sur le coeur humain. Le texte de Jérémie dit en effet ceci :

Une perdrix couve des oeufs qu'elle n'a pas pondus.
Ainsi celui qui se fait des richesses injustes : au milieu de ses jours il doit les quitter et en fin de compte, il n'est qu'un sot (6).

C'est tout. Avec sa vivacité habituelle, le prophète ne pose en parallèle l'action de la perdrix et celle de l'homme que pour montrer l'appropriation indue d'un bien d'autrui. François de Sales va considérablement modifier ce texte; il en fait une allégorie pleine d'enseignement, mais au sein d'une visée différente. Il commence comme le prophète :

Entre les perdrix il arrive souvent que les unes desrobent les oeufs des autres affin de les couvrir (7),

- et François de Sales de déployer ensuite une fine analyse psychologique - ,

soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre meres, soit pour leur stupidite qui leur fait mesconnoistre leurs oeufs propres. Et voyci chose estrange, mais neanmoins bien tesmoignee, car le perdreau qui aura esté esclos

(1) Oeuvres IV 308

(2) id. XIV 169

(3) id. XII 367

(4) id. XIX 124 cf; Gn 15,9

(5) id. V 311

(6) Jr 17,11

(7) Oeuvres IV 78

et nourri sous les aysles d'une perdrix estrangere, au premier reclam qu'il oyt de sa vraye mere qui avoit pondu l'oeuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix larronesse, se rend a sa premiere mere et se met a sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa premiere origine; correspondance toutefois qui ne paroissoit point, ains fut demeuree secrette, cachee et comme dormante au fond de la nature, jusques a la rencontre de son object, que soudain excitee, et comme resveillee, elle fait son coup, et pousse l'appetit du perdreau a son premier devoir. Il en est de mesme, Théotime, de nostre coeur (1).

Toute cette affaire se termine bien - chez François de Sales - la nature faisant ainsi recouvrer au perdreau ses parents véritables. Pour lui, le coeur de l'homme est bien semblable à la touchante petite perdrix qui connaît instinctivement le lieu de sa véritable origine et oriente alors en conséquence sa jeune existence. Lieu originel de sa vie, lieu de l'amour qui s'est irrémédiablement inscrit comme un sceau, marque indélébile de son Créateur, le coeur de l'homme est attiré naturellement par la dynamique du Royaume à venir et par la figure de la Divinité.

333 Les animaux marins d'origine biblique

L'on s'en souvient, François de Sales aime à chanter la Parole de Dieu créatrice :

Un seul mot de Dieu remplit... la mer de poissons (2). Ceci dit, il faut convenir que les poissons évoluant dans les oeuvres salésiennes et dont l'origine est biblique sont exclusivement décrits par des évocations de pêche. Le maître-pêcheur en est bien sûr Saint Pierre, vérité que ne manque pas de rappeler, comme on pouvait le supposer, le Livre des Controverses (3), et l'Eglise le rassemblement des poissons ramenés par le filet selon la courte parabole de Matthieu (4); ceci étant, la parole évangélique renvoie l'évêque et ses confrères à leur mission.

En fin, Monsieur, nous sommes pêcheurs, et pêcheurs des hommes (5). Nous devons donq employer a cette pesche

(1) Oeuvres IV 79 citant Saint Ambroise, Ep. XXXII ad Irenaeum, § 6 etc.

(2) ibid. IV 91 cf. Gn 1

(3) id. I 264

(4) Mt 13,47 cité dans Oeuvres I 54 et I 264

(5) Mt 4,19

non seulement des soins, des travaux et des veilles, mais encore des appas, des industries, des amorces, ouy mesme, si j'ose dire, de saintes ruses (1).

Ce passage nous laisse imaginer l'éventail d'activités intellectuelles, d'attention affective et d'ardeur spirituelle dans le suivi de ses relations que François de Sales désire mettre au service d'une mission que jamais il n'imagine achevée. Sa correspondance nous livre parfois la satisfaction de quelque bonne prise comme cette demoiselle protestante "convertie" par un sermon de l'évêque (2) ou encore cette dame pour laquelle une préparation spirituelle patiente produira l'effet espéré :

"Je viens de treuver dans nos sacrés filetz un poisson que j'avais désiré, il y a quatre ans (...) c'est une dame, mais toute d'or..." (3)

Mais la pêche n'est pas toujours "miraculeuse" et le filet remonté vide ne dispense jamais de poursuivre l'effort (4).

(1) Oeuvres XX 219 et I 54

(2) id. XIV 96

(3) id. XIII 275

(4) id. XIX 273

34. LES ANIMAUX DANS LES TEXTES DES PERES DE L'EGLISE

Les emprunts de François de Sales au bestiaire des Pères de l'Eglise et aux littératures hagiographiques ne sont pas très étendus. Les oiseaux en constituent l'élément principal. Cependant, pour exposer l'ensemble des éléments de ce corpus, nous suivrons notre méthode habituelle en commençant par les animaux terrestres.

341 Animaux terrestres

Nous ne trouvons ici que quelques animaux terrifiants, ces idoles, tels ces chiens, lions, serpents, qui sont autant d'inventions diaboliques pour détourner du vrai Dieu (1). Les lions inspirèrent par ailleurs à saint Ignace d'Antioche une page magnifique et célèbre au cours de laquelle il se considère, dans son martyr futur, comme le froment moulu sous la dent des bêtes féroces. François de Sales évoque brièvement son supplice :

le grand saint Ignace, qui portoit Jesus-Christ en son coeur alloit joyeusement servir de pasture aux lions et souffrir le martyr de leurs dens (2).

Apparaissent encore brièvement des chiens et des lions chez saint Jérôme (3) et des chiens aboyants chez saint Bernard (4). Plus proche dans le temps, l'héroïsme des premiers missionnaires des Indes menacés à la fois par les dangers de la nature et des hommes, donne l'occasion à l'évêque de faire appel à l'hagiographie contemporaine dans la lignée de saint François Xavier. François de Sales parle ici d'un défunt dont il console le père

car vous verrez qu'il sera bien mieux avec les Anges et les Saints, qu'il ne seroit pas avec les tigres et les barbares (5).

Ces mêmes tigres sont du reste dépeints comme des animaux insensibles

Qui seroit ce tigre qui ne pleurera en voyant cet

(1) Entretiens 1145

(2) Oeuvres XVI 297 citant Act. S. Ignatii Martyr.

(3) id. XI 199 - citant St Jérôme In Eccles. IX, 4

(4) id. XXIII 208 citant St Bernard Serm. LXVI, in Cant. Cantic., (§ 9. P.L., t. CLXXXIII 1098)

(5) id. XVI 371

innocent... (1).

La récolte demeure malgré tout bien maigre en ce qui regarde cette source d'inspiration. Les oiseaux nous donneront par contre l'occasion de plus longs développements.

342 Les oiseaux

Certaines allusions sont brièvement présentées, comme cette remarque de Tertullien faisant ressortir que Dieu aurait pu donner des ailes à l'homme mais qu'il n'en a donné qu'au milan. Ce trait ne constitue que le passage d'un raisonnement sur la grâce nécessaire (2).

Saint Grégoire de Naziance, lui, insiste sur la lubricité du paon que François de Sales dessine sous les traits de quelque don Juan local afin d'en stigmatiser l'attitude immorale (3).

La qualité de l'oeuvre mystique et littéraire de saint Pierre Célestin le fait comparer à un cygne qui, selon la légende, chante merveilleusement au moment de sa mort (4).

Sans grande originalité, saint Jean l'Evangeliste est identifié à une blanche colombe du fait de sa chasteté parfaite (5).

Saint Cassien nous rapporte un trait qu'il attribue au même Saint Jean, récit qui renferme un intérêt original en tant qu'il justifie la détente nécessaire après des périodes de tension.

saint Jean l'Evangeliste, comme dit Cassian, fut un jour treuvé par un chasseur tenant une perdrix sur son poing, laquelle il caressoit par recreation; le chasseur luy demanda pourquoy, estant homme de telle qualité, il passoit le tems en chose si basse et vile; et saint Jean luy dit : Pourquoy ne portes-tu ton arc tous-jours courbé ? De peur, respondit le chasseur, que demeurant tous-jours courbé, il ne perde la force de s'estendre quand il sera en mestier (6).

Cette perdrix donne en tous cas une bonne occasion de comprendre

(1) Oeuvres XXVI 181

(2) id. XXIII 74

(3) id. III 208 citant St Grégoire de Naziance Carm., 1, I, II.

(4) id. V 39 citant Cassian collat. Patrum 1, XXIV, c. XXI

(5) id. XXV 30

(6) id. III 216

la mesure que toujours préconisait l'évêque de Genève en matière ascétique : il en refusait les excès réservés à quelque élite, en fin connaisseur des besoins physiologiques de la nature humaine et de ses ressorts spirituels.

Un oiseau émerge de l'iconographie primitive des communautés chrétiennes et de la littérature des Pères grecs et latins : le pélican.

Le pellican fait son nid en terre, dont les serpens viennent souvent piquer ses petitz : or quand cela arrive, le pellican, comme un excellent medecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes pars ces pauvres poussins, pour avec le sang faire sortir le venin que la morseure des serpens a respandu par tous les endroitz de leur cors; et pour faire sortir tout le venin il laisse sortir tout le sang, et par consequent il laisse ainsy mourir cette petite troupe pellicane; mais les voyans mortz il se blesse soy-mesme, et respandant son sang sur eux, il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie : son amour les a blessés, et soudain par ce mesme amour il se blesse soy-mesme... Quand l'ame void son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une réciproque blessure (1).

Le thème de la transfusion amoureuse et vivifiante rejoint ici les récits sacrificiels des animaux qui acceptent de mourir d'amour. L'identification du pélican au Christ qui donne son sang pour une humanité blessée a fasciné la littérature patrologique. Le choix du serpent comme adversaire des oisillons ne sera pas sans rappeler le récit de la Genèse et soulignera encore le lien permanent entre la réalité spirituelle la plus haute et la nature sous tous ses aspects. Dans l'Introduction à la vie dévote, l'image du pélican est directement superposée à celle du crucifié :

Nostre Sauveur, lequel sur le mont de Calvaire fut comme le pélican de la solitude, qui de son sang ravive ses poussins mortz (2).

Cette évocation permettra du reste de comparer le Christ à plusieurs autres oiseaux dont il conjugue les qualités remarquables.

... en sa Nativité dans une establerie déserte, il fut comme le hibou dedans la masure, plaignant et pleurant nos fautes et peches; et au jour de son Ascension, il fut comme le passereau, se retirant et volant au ciel qui est comme le toit du monde; et en tous ces trois lieux, nous pouvons faire nos retraits emmi les tracas

(1) Oeuvres IV 352 citant St Augustin, Sermon 1 in Ps CI

(2) id. III 93

des affaires (1).

L'imitation de l'oiseau mystique n'est donc pas réservée aux colombelles de la Visitation, mais bien à toutes les sortes d'oiseaux de la création : chacun est appelé à trouver la forme d'union à Dieu qui lui sera la plus propice (2).

Après cette haute figure mystique, l'évocation du thème des poissons dans la même tradition paraîtra très réduite.

343 Les poissons

En effet, nous ne trouvons qu'un seul poisson à prendre place dans une longue énumération polémique de miracles présentés dans les textes des Pères de l'Eglise. Nous y découvrons avec amusement un certain vieillard Florentius qui s'étant mis en prière pêcha le poisson de ses rêves qui ne lui rapporta pas moins de 300 bourses... (3).

(1) Oeuvres III 93

(2) Moins sérieusement, nous n'avons pu déterminer s'il fallait voir dans quelque tradition hagiographique cette curieuse histoire rapportée dans la prédication d'un perroquet qui, ayant appris à réciter l'Ave Maria échappa grâce à cette prière aux serres d'un épervier ! cf. IX 67

(3) Oeuvres XXIII 173

35 LE BESTIAIRE IMAGINAIRE

Il serait sans doute exagéré de prêter à François de Sales une grande complaisance aux apparitions d'animaux fabuleux dont le Moyen-Age se montrait tout particulièrement friand et qui survivaient dans ces romans de chevalerie pour lesquels François de Sales se montrera si sévère (1). Pourtant, nous rencontrons au hasard de ses écrits quelques allusions aux créatures purement imaginaires que la crédulité collective investissait encore d'une réalité certaine. Nous avons noté, à propos du thème de la montagne, combien les terreurs paysannes étaient encore vivaces et combien des notables cultivés leur accordaient crédit. Ce faisant, nous constaterons que les oeuvres de François de Sales ne signalent jamais ces apparitions comme étant des images majeures, des comparaisons ou métaphores illustrant quelque intuition importante ou vérité essentielle. Elles semblent n'être là que par hasard, davantage parce qu'elles appartiennent au langage courant que par désir de produire un effet particulier.

351 Le monstre

Fidèle aux récits patrologiques de la tentation de saint Antoine au désert, François de Sales rapporte un événement de manière polémique afin de persuader ses contradicteurs du bien-fondé de l'usage du signe de la croix. Le recours à l'autorité d'un merveilleux issu de cette tradition est assez peu fréquent et disparaît complètement des oeuvres majeures de l'auteur.

Ainsy le grand saint Anthoine, rencontrant ce monstre sylvestre faune ou hyppocentaure, qui le vint trouver l'hors qu'il alloit voir saint Paul premier hermite, il fit incontinent le signe de la Croix pour s'asseurer (2).

Dans l'Introduction à la vie dévote, le monstre est au contraire présenté de manière complaisante avec un solide bon sens :

Nous combattons les monstres d'Afrique en imagination (3).
Le loup garou, appartient, lui, à une tradition vivace et

(1) Oeuvres XX 219

(2) id. II 300 citant S. Hieronym. invita S. Pauli Erem., § 7.

(3) id. III 261

populaire que François de Sales note dans ses similitudes pour son attrait des sépultures (1). Il ne retient de lui que les cris d'effroi qu'il provoque chez celui qui le rencontre (2).

Le dragon

Le thème du dragon est bien utilisé dans la symbolique biblique pour illustrer soit les forces du mal, soit la menace de forces politiques; pour les premières communautés chrétiennes, les deux figures étaient souvent superposées, dans le livre de l'Apocalypse notamment. L'action de fouler aux pieds le dragon sera ainsi perçue comme une victoire sur les forces du mal (3). Parfois, il faut bien encore le reconnaître, les forces protestantes sont qualifiées de la sorte par l'auteur (4), mention au demeurant fort rare en regard de l'utilisation qu'en faisaient nombre de polémistes de ce siècle (5).

La chimère

Sous la plume salésienne, cette créature fabuleuse ne désigne qu'un obstacle en imagination et a déjà acquis le sens figuré que nous lui connaissons aujourd'hui.

C'est une faute que plusieurs font : ils se forment des chimères en l'esprit et pensent que le chemin du Ciel est étrangement difficile (6).

La licorne

Nous achèverons ce rapide panorama des animaux fabuleux par une espèce, la licorne, qui comportera l'avantage d'une certaine ambivalence. L'origine de cette apparition est à rechercher dans l'abondante inspiration de Pline (7) mais sa

(1) Oeuvres XXVI 151

(2) id. XVII 144, même idée en III 291

(3) id. XII 300

(4) id. XVI 196

(5) A. d'Aubigné, Les tragiques, Paris, Garnier Flammarion, 1968. cf. Oeuvres XVI 196. Les Similitudes avaient relevé l'existence étonnante d'un "Mantichore indien, animal à trois rancz de dens, au visage d'un homme, les yeux verdz, le pelage rouge, le cors de lion, la queue de scorpion, friant de chair humaine." XXVI 121. Dans la même série, "le monstre basilic tuait par sa seule veüe et haleyne..." XXVI 121. On voit que les images retenues finalement par l'auteur vont dans le sens d'une certaine modération évocatrice.

(6) Entretiens 1036

(7) Oeuvres XXVI 151 cf. Pline, op. cit. I, II

figure est aussi très populaire au Moyen-Age. La quête de la licorne devient le symbole de la recherche de la véritable Eglise dans les Controverses (1). Dans la Défense, mention est faite d'une singulière apparition dont fut l'objet saint Justin : une croix sur la corne d'une licorne; cet argument a-t-il impressionné les Réformés peu enclins à admettre la vénération de ce symbole...? (2).

(1) Oeuvres I 99

(2) id. II 98

36 LE BESTIAIRE DES PETITS ANIMAUX IMMONDES

Pourquoi n'avoir pas classé les animaux qui vont suivre dans les catégories précédentes suivant les sources d'inspiration qui en ont motivé l'apparition ? Sans doute tout classement est-il sujet à caution. Il nous a semblé intéressant en tous cas de regrouper ensemble cette catégorie d'animaux négatifs dont l'évocation tranche avec la bonne tenue générale d'un bestiaire agréable et édifiant. De même, nous nous sommes réservés la possibilité de mettre à part trois animaux qui nous paraissent dignes d'un intérêt particulier et que nous n'aurions pas aimé voir enfouis dans la masse importante des autres espèces.

Pour l'heure, grouillante et désagréable, regardons cette partie bien spéciale et combien réaliste de notre bestiaire.

361 Vers et vermisseaux

La répulsion provoquée par le ver est sans doute associée dans l'imagination à celle que l'homme éprouve en regard de la pourriture et de la décomposition. De fait, le tragique de l'existence est encore augmenté par la perspective d'un corps rongé par ces animaux répugnants. François de Sales ne connaît pas cette complaisance baroque de la description du charnier. Tout au plus relève-t-il un trait patologique qui voit Julien l'apostat rongé par les vers (1) en châtiment d'un vol impie. Le ver s'attaque également au fruit sain, pour une action perverse et soutenue, bien comparable à celle des péchés capitaux.

Car il arrive souvent que comme le ver s'engendre de la pomme la plus délicate et la plus meure, aussi la jalousie naît en l'amour le plus ardent et pressant des mariés; duquel néanmoins il gâte et corrompt la substance, car petit à petit il engendre les noises, dissensions et divorces (2).

Le ver apparaît par génération spontanée selon la croyance de l'époque, de manière aussi inexplicable et néanmoins naturelle que la jalousie qui parfois ruine graduellement l'harmonie du couple humain.

(1) Oeuvres I 326

(2) id. III 268

Agression encore plus insupportable, les vers s'attaquent également aux hommes vivants, provoquant des maladies pernicieuses.

Croyés moy, ma Fille, les viandes douces engendrent les vers aux petitz enfans, et en moy qui ne suis pas petit enfant; c'est pourquoy nostre Sauveur nous les entremesle d'amertumes (1).

A l'évidence, François de Sales possède cet art précieux de transformer une image négative en signe d'espérance, donnant ainsi une raison de s'exercer à la patience en supportant les épreuves.

Avec non moins d'humour, il rectifie affectueusement le propos trop outrancier d'une correspondante :

O ma pauvre fille Peronne, si les vers avoyent blessé vostre coeur, vous series morte, car cette partie, qui est la premiere a recevoir la vie et la derniere a la perdre, n'est jamais piquee pour peu que ce soit qu'elle n'en meure, et par consequent celuy en qui elle est (2).

Il arrive même, en suivant l'inspiration biblique, que le petit ver soit l'instrument de Dieu, comme cela est rapporté dans l'histoire assez plaisante du prophète Jonas, trait que François de Sales emploie ici fort astucieusement :

Le vermisseau qui endommagea le lierre de Jonas paraissait petit, et cependant, grande était sa malice (3). L'affection que vous avez à la propriété vous semble aussi petite; néanmoins, sa malice peut être si grande qu'elle dessèche le bel arbre de votre Monastère et vous prive du titre de Filles de Dieu (4).

La pointe de cette petite "parabole en acte" de la Bible ne consistait pas en l'insistance sur l'aspect pernicieux du ver, mais bien sur le don de Dieu gratuit et ponctuel dont Lui, Dieu, peut disposer sans en rendre compte à quiconque. François de Sales en tire la même leçon que pour les petits renardeaux de la vigne du Cantique des Cantiques. Les petits défauts prennent une importance considérable si l'on n'y prête garde, et tout particulièrement dans les monastères, ce que François de Sales eut plus d'une fois l'occasion de déplorer (5).

(1) Oeuvres XIII 306

(2) id. XIX 356

(3) Jon 6,7

(4) Oeuvres XXI 74

(5) id. XII 142, même idée et même image qu'en XXI 74.

L'insignifiance du vermisseau peut être l'occasion d'une considération assez différente relative à une vertu chrétienne : l'humilité.

Hé ! qui estois-je hors que je n'estois pas ? moy, dis-je, qui estant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chetif vermisseau de terre. Et cependant, Dieu, des l'abisme de son éternité, pensoit pour moy des pensees de benedictions (1).

Ne nous y trompons pas, si François de Sales emprunte ici des protestations d'humilité aux accents très pauliniens (2), ce n'est pas pour exposer une longue méditation sur la déréluction de l'humaine condition, mais bien pour insister sur la valeur ineffable de l'Incarnation. Reprenant en effet l'étymologie même du nom Adam qui signifie "le terreux", il réaffirme par l'humble image du ver la solidarité de Dieu avec une nature humaine qui sera "déifiée" par le Fils.

io, dall'altro canto, sono vermicello della terra, peccatore e figliolo d'Adamo peccatore, (...) (3).

Dès lors, si la tentation saisit une Visitandine de vouloir s'ériger en juge de ses soeurs, dans les Entretiens, l'évêque saura quoi lui répondre en rappelant cette commune solidarité qui devrait délivrer de l'orgueil personnel.

et quand ces pensees nous viennent, nous nous devons humilier et aneantir jusques au centre de la terre, voyant que nous ne sommes que de petitz vermisseaux (4).

Cette solidarité que l'homme partage avec toute la Création renferme quelque chose de très grand. Dans une intuition sublime que François de Sales justifie par un argument scripturaire, François d'Assise avait montré déjà que la plus humble des créatures offrait une valeur inappréciable, bien que pâle reflet de la valeur inestimable de l'être humain participant de la divine nature.

(...) Il portoit respect presque a toutes creatures, en contemplation de leur Createur... Telles fois, il s'est amusé a retirer les vermisseaux du chemin, affin que quelqu'un ne les foulast au passage, se resouvenant que son Sauveur s'estoit parangonné au vermisseau, il

(1) Oeuvres V 344

(2) 1 Co 15,8

(3) Oeuvres XXVI 387 traduit ainsi : "moi, d'autre part, je suis un petit ver de terre, pécheur et enfant d'Adam, pécheur."

(4) Entretiens 1294

appelloit les creatures ses "freres et seurs" par certaine consideration admirable que le saint amour luy suggerait (1).

Le trait emprunté à l'hagiographie de Thomas de Celano (2) mentionne effectivement ce Psaume 22 que le Christ commença à réciter en croix lors de son agonie et qui débute par ces mots : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" et qui se poursuit effectivement par ces paroles : "mais moi je suis un ver et non plus un homme." (3).

De par une apparence exceptionnellement plus attrayante, certains vers rachètent enfin l'aspect négatif de l'ensemble de leurs congénères : les vers à soie à qui une métamorphose fait pardonner beaucoup de choses :

Les bigatz et vers a soye changent leur estre et de vers se font papillons (4)

et aussi les vers luisants qui représenteront les vertus païennes lesquelles

"ressemblent a ces vers a feu et luisans qui ne sont luisans qu'emmi la nuit, et le jour venu perdent leur lueur; car de mesme, ces vertus payennes ne sont vertus qu'en comparayson des vices, mays en comparayson des vertus des vrays Chrétiens ne meritent nullement le nom de vertus." (5)

Ce passage reprend une thèse augustinienne traditionnelle tout en confortant le recours à de nombreuses images de l'humanisme païen.

362 La puce

Dans l'Introduction à la vie dévote, ce parasite semble bien près de dépeindre directement l'enfer.

Helas, si une puce en nostre oreille, si la chaleur d'une petite fievre nous rend une courte nuit si longue et ennuyeuse, combien sera espouvantable la nuit de l'éternité avec tant de tourmens ! (6)

Mais avec davantage de mesure, et il faut ajouter, de malice,

(1) Oeuvres V 94

(2) Thomas de Celano, Legenda Antiqua S. François 1, I, cc IX, X.

(3) Ps 22,7

(4) Oeuvres V 28

(5) id. V 274

(6) id. III 49

François de Sales invite Jeanne de Chantal à montrer plus d'endurance à ces désagréments physiques qui devaient être le lot quotidien, même de la société aisée de l'époque.

Mon Dieu, ma Fille, je voudrais que vous eussiez la peau du coeur un peu plus dure, afin que vous ne laissassiez pas de dormir pour des puces (1).

Ces petits animaux symbolisent bien ici l'inquiétude dont souffrait souvent Jeanne de Chantal. Toujours soucieux de justesse et d'équilibre, François de Sales donne une grande importance au repos physique et psychologique indispensable.

363 Les cirons

Ce petit parasite mis en valeur par Pascal (2) désignera aussi chez François de Sales quelque chose de très petit :

Il est vray, hier tout le jour j'avois une volonté si impuissante que je crois qu'un ciron l'eust abattue (3)

ou un désagrément qu'un remède apparent ne fait qu'augmenter :

Voyez vous, ceux qui ne peuvent souffrir la démangeaison d'un ciron, en le pensant faire passer, a force de se gratter ilz s'escorchent les mains (4).

François de Sales parle ainsi de la culpabilité qu'il considérera toujours comme un défaut dont il est indispensable de se départir sous peine de n'accéder jamais à cette simplicité confiante de l'union à Dieu. C'est par cette évocation que nous achevons ce paragraphe concernant les animaux petits et désagréables.

(1) Oeuvres XIII 368

(2) Pascal, Blaise, Br - 72.

(3) Oeuvres XIII 82

(4) ibid. XIII 375

37 ANIMAUX REMARQUABLES : L'ABEILLE, LE SERPENT, LE CHEVAL ET LE MOUTON

Nous avons choisi d'isoler quatre animaux de l'ensemble de l'étude précédente en tant qu'ils nous paraissent tout à fait représentatifs de certaines conceptions essentielles de la doctrine salésienne.

Nous commencerons par l'abeille.

371 L'abeille

3711 Présentation de l'image

La description du fascinant petit monde des abeilles n'est pas une idée nouvelle en littérature. Est-il besoin d'évoquer à ce propos l'inspiration de textes illustres comme les Géorgiques (1) de Virgile dont les développements marqueront pour longtemps les textes postérieurs ? De fait, le tableau que le poète latin brosse de la cité des abeilles est manifestement allégorique. Il expose une métropole idéale qui n'est pas sans rapport avec "l'Urbs", dans sa dimension la plus religieuse, dimension religieuse d'ailleurs qui n'est pas seulement assurée par le fait que la cité est fondée sur la religion et que la religion compte pour elle. En effet, elle offre la réciprocité d'importer à la religion, de constituer elle-même une valeur religieuse en érigeant sur la terre, dans tout l'empire, une sorte de "Royaume de Dieu" : si la ville éternelle n'était point, l'Olympe serait vide (2).

Le petit monde des abeilles réalise ainsi une république dans laquelle les problèmes spécifiquement individuels, l'amour et la mort, se trouvent transcendés dans le dévouement à

(1) Virgile, Les Géorgiques chant quatre, passim

(2) Aucune étude de nature scientifique n'avait été encore menée sur les abeilles au temps de François de Sales, les études de référence étant : "Aristote, Caton, Varron, Pline, Columelle, Palladius, le philosophe Aristomachus qui, au dire de Pline, les observa durant cinquante-huit ans, et Phyliscus de Thasos, qui vécut dans les lieux déserts pour ne plus voir qu'elles, et fut surnommé le "Sauvage".

L'histoire de l'étude scientifique de l'abeille ne commence qu'au XVII^{ème} siècle avec les découvertes du savant hollandais Swammerdan.

Cf. Maeterlinck, La vie des abeilles, Paris, Fasquelle, 1933

une unité de caractère politique (1) ; mais l'appartenance à cette cité fait du même coup bénéficiaire les individus d'un influx qui émane de Dieu : ils reportent sur elle leur vouloir d'immortalité (2). Pline ne sera pas insensible à cette haute conception de la cité des abeilles.

La tradition biblique par contre ne semble point s'attacher à décrire cette remarquable cité animale. Celle-ci n'inspire en effet aucune des nombreuses paraboles ou comparaisons du Nouveau Testament. La notion de sacrifice de l'individu à la survie heureuse de sa collectivité n'est pourtant pas contraire à l'idée évangélique ; la destinée même du Christ mourant en croix après avoir prononcé des paroles comme celles-ci : "le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis" (3) nous en persuadera facilement. Cependant, l'unique mention où l'on puisse trouver trace de cet insecte sociable apparaît dans l'Évangile de saint Luc ; elle montre que Jésus de Nazareth, même après sa résurrection, ne dédaignait point de goûter du fruit de leur production.

Ils présentèrent à Jésus un morceau de poisson grillé et un rayon de miel d'abeille (4).

Toutefois, il semblerait que la dernière partie de la phrase, celle qui précisément nous intéresse, soit d'après les exégètes une glose tardive, inspirée par certains rites baptismaux qui faisaient consommer rituellement aux néophytes le lait et le miel, nourritures eschatologiques et anticipation du Royaume à venir. La terre Promise était, du reste, communément nommée, dans l'Ancienne Alliance, comme étant ce "pays béni de Dieu où miel et lait ruisselaient" (5).

François de Sales, quant à lui, n'indique pas moins de quatre vingts images, comparaisons ou mentions des abeilles dans

(1) "L'abeille est avant tout, et encore plus que la fourmi, un être de foule", La vie des abeilles, p. 29, op. cit.

(2) "Petite cité pleine de foi, d'espérance, de mystères, pourquoi vos cent mille vierges acceptent-elles une tâche qu'aucun esclave humain n'a jamais acceptée ?". La vie des abeilles p. 55, op. cit.

(3) Jn 10, 11

(4) Lc 24, 42

(5) Ex 3, 8

les oeuvres que nous étudions auxquelles il faut ajouter cinquante allusions au miel et douze allusions à des objets servant à l'apiculture. Ces images révèlent, chacune à leur manière, un aspect différent de la vie des abeilles, de leur ouvrage, mais sont toutes articulées et orientées en fonction d'un identique centre d'intérêt : le miel. Nourriture au goût suave, signe du Royaume, le miel sera ce symbole de l'amour insufflé dans le monde par un Créateur qui est Amour par excellence.

A la suite de cette étude de la vie des abeilles, nous évoquerons brièvement les autres insectes en tant qu'ils constituent le plus souvent des éléments de comparaisons avec ces insectes exemplaires et laborieux.

3712 Les abeilles fabriquent du miel

Outre son aspect social sur lequel nous aurons l'occasion de revenir et qu'il partage avec de nombreuses autres communautés d'insectes, le petit peuple des abeilles offre donc l'immense avantage d'assurer dans la nature cette très utile production du miel.

Selon François de Sales, leur activité en est tout entière orientée, et ceci relève tout d'abord d'un fait d'observation directe.

37121 Le miel : un sujet d'observation directe

A l'époque de François de Sales, chacun pense que l'abeille recueille un miel déjà préparé par la nature et contenu en proportion infinitésimale dans toutes les fleurs.

Atque ita, apum exemplo, ex diversis floribus, mellificium in alveolum nostrum congegimus (1).

Pour ce faire, l'abeille vole donc de fleur en fleur y compris les plus amères comme le thym (2) pour y recueillir la précieuse substance. Il en est ainsi de la recherche intellectuelle en général qui butine d'ouvrage en ouvrage les éléments qui composeront une synthèse désirable, mais aussi de la recherche spirituelle

(1) Oeuvres XXIII 356. Traduit ainsi : "c'est ainsi que, à l'exemple des abeilles, nous avons, de diverses fleurs, amassé le miel dans notre ruche".

(2) id. XXI 40

qui s'aura s'adresser à divers maîtres spirituels. Ce conseil est donné à la Mère Angélique Arnaud et, sans doute, s'il avait été davantage suivi, aurait-il considérablement modifié l'histoire de Port-Royal.

Il est malaysé, ma tres chere Seur, de treuver des espritz universelz qui puissent esgalement bien discerner en toutes matieres : aussi n'est il pas requis d'en avoir de telz pour estre bien conduit, et n'y a point de mal, ce me semble, de recueillir de plusieurs fleurs le miel qu'on ne peut pas treuver en une seule (1).

Ceci étant, il faudra veiller à ne point être victime d'une boulimie qui pourrait se montrer fatale, à l'exemple de ces abeilles trop voraces au printemps.

Or l'exces du manger ne consiste pas seulement en la trop grande quantité, mais aussi en la façon et maniere de manger. C'est le grand cas, chere Philothee, que le miel si propre et salutaire aux abeilles leur puisse neanmoins estre si nuisible que quelquefois il les rend malades, comme quand elles en mangent trop au printemps, car cela leur donne le flux de ventre, et quelquefois il les fait mourir inévitablement, comme quand elles sont emmiellees par le devant de leur teste et de leurs aislerons (2).

Le monde des abeilles ne saurait donc être parfait, même s'il fait état de beaucoup de vertus dans son attitude et sa production, à l'image de ce Royaume de Dieu déjà là et pourtant pas encore complètement advenu. Du reste, certaines affections allusivement mentionnées peuvent se montrer fatales à l'ensemble de la communauté. François de Sales les rapproche ici des péchés véniels :

... bien tost nous verrons nostre miel perdu, et la ruche de nostre conscience empestree et desfaite (3).

Le génitif d'identification apporte ici un élément inattendu qui nous permet déjà d'imaginer la diversité qu'offrira l'image de la ruche.

(1) Oeuvres XVIII 379

(2) id. III 39

(3) ibid. III 64

37122 Le miel et l'homme

Pour l'auteur, le miel est surtout apprécié pour son goût agréable par une convenance qui semble provenir d'une attirance toute naturelle. L'initiation à savourer sa douceur se fait très jeune comme en témoigne cette description très vivante.

Avant que les petitz enfans ayent tasté le miel et le sucre, on a de la peyne a le leur faire recevoir en leurs bouches, mays apres qu'ilz ont savouré sa douceur, ilz l'ayment beaucoup plus qu'on ne voudroit et pourchassent eperdument d'en avoir tous-jours (1).

Telle est pour François de Sales la délectation de la prière qui procédera graduellement d'une attirance toute naturelle chez le croyant lorsqu'il aura goûté la saveur d'une relation approfondie avec son Dieu. Il ne faudrait pourtant pas croire que toute la vie spirituelle ne soit qu'un état prolongé de suaves délices. François de Sales ne saurait entretenir ses lecteurs dans cette illusion "mielleuse". C'est pourquoi rapidement il présente avec son humour familier l'inconvénient d'attendre toujours quelques "divines consolations" dans cette relation à Dieu qui ne laisse pas de demeurer exigeante et parfois pleine de rudesse.

Plusieurs, certes, ne se plaisent point en l'amour divin sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible, et feroient volontier comme les petitz enfans, auxquelz quand on donne du miel sur un morceau de pain, ils lechent et succent le miel et jettent par apres le pain (2).

Voici une fois encore une belle observation de la vie la plus quotidienne que parfois avec bonheur François de Sales partageait avec ses neveux et nièces lors de ses séjours au château familial de Thorens. Lui-même appréciait-il le miel ? Sans nul doute puisqu'il nous précise en connaisseur les différents produits que l'on peut trouver sur le marché.

Le miel de Narbonne est tout doux, si bien celuy de Paris. Tous deux sont pleins de douceur, mais l'un neammoins est plein d'une meilleur, plus fine et plus forte douceur ; et bien que l'un et l'autre soient

(1) Oeuvres IV 317

(2) ibid. V 142

tous doux, ni l'un ni l'autre n'est pas toutefois totalement doux (1).

Ainsi, le miel évoquera directement les différentes formes de l'amour que l'être humain est appelé à vivre en sa destinée, la plénitude de l'amour n'est autre que Dieu lui-même.

Pour François de Sales, cette plénitude ne sera révélée qu'après la mort du croyant, mais le Créateur en donne parfois quelque petit avant goût : telle cette mère qui conjugue harmonieusement dans tout le dynamisme de son amour les nourritures du Ciel, le lait et le miel.

Que Dieu donne ordinairement quelque avant-goust des delices celestes a ceux qui entrent a son service, c'est pour les retirer des voluptés terrestres et les encourager a la poursuite du divin amour, comme une mere, qui pour amorcer et attirer son petit enfant a la mammelle met du miel sur le bout de son tétin (2).

Le miel est du reste universellement utilisé pour faire absorber aux enfants quelques médicaments amers, image ici des pernicieuses techniques de la propagande réformée aux yeux de François de Sales.

Ilz font comme ceux qui veulent faire prendre quelque breuvage amer aux petitz enfans : ilz frottent et couvrent de miel le bord du gobelet, affin que ce simple aage, sentant premierement le doux, n'apprehende point l'amer (3).

Quelle que soit la manière avec laquelle il est consommé, le miel va symboliser un certain nombre de réalités de la vie spirituelle, loin d'être toujours identiques. En allant du plus élevé au plus commun, nous trouverons ainsi l'image du miel représenter Jésus lui-même (4), l'amour divin (5), les vertus à savourer (6), les conseils spirituels donnés par François de Sales (7), les règles

(1) Oeuvres V 172

(2) id. III 335

(3) id. I 348

(4) id. XXI 40

(5) id. XIII 383

(6) id. XI 11

(7) id. III 154

de la Visitation (1), les remarques amènes d'une supérieure exemplaire (2), ou bien encore les lettres d'Antoine Favre (3).

Mais il arrive que le miel aille de pair avec son contraire dont la phonétisation paronymique permet des jeux de sonorité.

tout ce qui me semblait fiel s'est treuvé miel, ou peu s'en faut (4)

écrit François de Sales au retour de l'une de ses tournées pastorales de six semaines. L'association de ces contraires renvoie alors à des réalités contrastées.

Le bon conseil doit estre receu, soit qu'il soit trempé au fiel, ou qu'il soit confit au miel (5).

Et le fait de s'habituer au miel entraîne une altération du goût qui fait trouver d'autant plus amère d'autres choses.

Voyez-vous, ma Fille, ceux qui mangent souvent du miel treuvent les choses aigres plus aigres et les ameres plus ameres, et se desgoutent aysement des viandes aspres (6).

Les choses mondaines seront encore assimilées à l'amertume du chicotin (7) et les épreuves de la vie à l'absinthe ; l'on ne saurait en tous cas taxer François de Sales de naïvement optimiste.

Cette vie est telle qu'il nous faut plus souvent manger d'absynthe que de miel (8).

A son tour, l'écoulement du miel pourra symboliser un tout autre écoulement, celui de l'amour divin :

Et comme l'on void qu'un bornal ou costeau touché des rayons ardents, sort de soy-mesme et quitte sa forme pour s'escouler devers l'endroit duquel les rayons le touchent, ainsy l'ame de cette amante s'escoula du costé de la voix de son Bienaymé (...) (9)

(1) Entretiens 1079

(2) ibid 1214

(3) Oeuvres XI 35, 41

(4) id. XIII 125

(5) id. XII 149

(6) id. XIV 138

(7) id. XIII 382

(8) id. XV 136

(9) id. IV 345

Cette image est intéressante à plus d'un titre, car elle offre une synthèse harmonieuse et très naturellement amenée entre le style mystique du Cantique des Cantiques et la présence universelle du soleil qui une fois de plus se montre l'acteur principal d'une action qui parle d'amour et d'éveil.

37123 Le miel dans les textes latins

Si les latins parlent abondamment des abeilles, comme nous aurons l'occasion de le remarquer au cours de notre étude, ils ne font allusion que rapidement à la production du miel elle-même.

Pline parle d'un miel vénéneux dont il situe la provenance à Héraclée et qui rend ses consommateurs insensés du fait de sa récolte sur la fleur d'aconit ; ce trait, mentionné une première fois dans l'Introduction à la Vie dévote (1) sera repris quelques pages plus loin :

Le miel d'Heraclee, qui est si veneneux, ressemble a l'autre qui est si salutaire ; il y a grand danger de prendre l'un pour l'autre ou de les prendre meslés, car la bonté de l'un n'empescherait pas la nuysance de l'autre (2).

Constatation qui sert de support à un paragraphe sur les bonnes et les mauvaises amitiés. La tradition biblique, dont nous allons faire état à présent, sera plus prolixie sur la production du miel, pour compenser peut-être son quasi-silence sur les abeilles elles-mêmes.

37124 Le miel dans la tradition biblique

Dans le Livre de l'Exode la terre promise est décrite comme étant un pays où coulent le lait et le miel (3) que François de Sales identifie aux vertus de l'obéissance et de la dévotion. Cette association des deux produits apparaîtra traditionnellement dans la littérature post-exodale, chez les prophètes par exemple, avec une légère modification sous l'influence, semble-t-il, des sacrifices offerts dans les rituels babyloniens.

(1) Oeuvres III 195

(2) ibid. III 206

(3) id. XIII 97, Cf. Ex 3, 17

Il mangera, dit-il, le beurre et le miel, en sorte qu'il sache reprouver le mal et choisir le bien (1).

Et François de Sales de préciser que ces nourritures, en adoucissant l'esprit, permettent le discernement nécessaire à un choix spirituel (2). En parlant du prophète Elie, il va ajouter que la Providence de Dieu lui envoie une nourriture abondante et variée : chair, pain, poisson, miel et manne (3)...

Le Livre des Proverbes offre un caractère moins édifiant et plus pratique en recommandant aux amateurs de miel d'être très modérés :

Tu as trouvé du miel ? Manges-en ce qui te suffit ; autrement, gavé, tu le vomirais (4).

François de Sales cite directement cette parole en trois occasions pour en appeler à la modération (5).

Le Cantique des Cantiques présente, sous une forme imagée, une allusion au baiser amoureux qu'échangent les deux jeunes-gens, symbole du délice de l'amour qu'ils partagent.

Tes lèvres distillent du nectar, ô fiancée ; du miel et du lait sont sous ta langue (6).

Cette parole est interprétée dans un sens spirituel par François de Sales qui attribue directement ce trait à la parole de Jésus.

Le doux Jésus avec le miel et le lait sous la langue(7). Ainsi les paroles du Fils incarné seront ce baiser mystique de Dieu à l'humanité dont la mémoire est célébrée lors de la fête de Noël.

Hé, vray Jésus! Que cette nuit est douce, ma tres chere Fille! Les cieux, chante l'Eglise, distillent de toutes pars le miel ; et moy je pense que ces divins Anges qui resonnent en l'air leur admirable cantique, viennent pour recueillir ce miel celeste sur les lys ou il se treuve, sur la poitrine de la tres

(1) Oeuvres XXVI 52. Cf Is 7, 15

(2) id. XII 145

(3) id. XXVI 81

(4) Pr 25, 28

(5) Oeuvres III 325
id. XIII 335
id. XX 49

(6) Ct 4, 11

(7) Oeuvres XIV 401

douce Vierge et de saint Joseph. J'ay peur, ma chere Fille, que ces divins Espritz ne se mesprennent entre le lait qui sort des mammelles virginales, et le miel du Ciel qui est abouché sur ces mammelles. Quelle douceur de voir le miel succer le lait! (1)

Le ton est tout à fait particulier : en cette fête qu'il affectionne particulièrement et s'adressant à sa correspondante privilégiée, François de Sales nous livre ici une inspiration mystique d'une rare intensité qui sait produire une belle synthèse poétique des diverses images du Cantique des Cantiques, avant de clore par un paradoxe synthétique, déjà avant-goût du ciel. D'autres mentions de ce passage du Cantique offrent sans doute moins d'intérêt (2) : elles ne proposent pas un développement si élaboré et se contentent d'évoquer le baiser de miel du texte biblique. Dans un extrait du Traité, nous trouvons encore cette image superposée à celle d'un Psaume (3) qui désignent la parole de Dieu et sa loi agréables au goût comme le miel, ce qui donne sous la plume salésienne une idée de fusion mystique :

L'ame se fond de plaisir, oyant la parosle de son celeste espoux : qu'elle treuve plus douce et souefve que le miel de toutes les sciences humaines (4).

Ailleurs, l'auteur insistera sur le symbole de ce trait pour en dégager une explication :

... vous resouvenant que l'Espouse au Cantique des Cantiques n'a pas seulement le miel en ses levres et au bout de sa langue mais elle l'a encore dessous la langue, c'est a dire dans la poitrine ; et n'y a pas seulement le miel, mais encor du lait (5).

L'image de l'abeille et celle du Cantique seront ainsi intimement liées, jusqu'à faire de ce petit animal la figure même de la fiancée recherchant son amoureux, comme nous l'observerons dans notre étude sur les abeilles elles-mêmes. C'est le miel qui est l'origine de cette association d'idées, comme nous venons de le montrer.

(1) Oeuvres XIV 392

(2) id. III 109
id. XIV 105
id. XXVI 27, 28

(3) Ps 119, 103

(4) Oeuvres IV 196

(5) id. III 165

En chantant l'immense et clémente bonté de Dieu manifestée dans son gouvernement de l'univers, la tradition psalmique (1) invite à goûter la parole divine : "plus douces que le miel sont en effet la parole de Dieu et sa loi"(2), si l'on en croit ces termes repris directement par François de Sales.

O Seigneur, que vos paroles sont douces a mon palais,
elles sont plus douces que le miel a ma bouche (3).

Mais l'évêque ne se contente pas de retranscrire fidèlement cette comparaison hébraïque, il en perfectionne les termes, faisant appel à son expérience personnelle d'amateur de miel.

Et c'est ce que nous enseigne le grand David qui compara les sacrees paroles au miel ; car, qui ne sçait que la douceur du miel s'unit de plus en plus a nostre sens par un progres continuel de savourement, lhors que le tenans longuement en la bouche, ou que l'avallans tout bellement, sa saveur penetre plus avant le sens de nostre goust (4).

Le degré d'union que peut atteindre l'âme avec son Dieu est indiqué de plus en plus profondément. L'image choisie fait de cette union un délice savoureux qui pénètre dans toute la personne du croyant.

D'autres textes mentionnent-ils encore le miel ? Avec un autre personnage de prédilection, Jean-Baptiste, nous est montrée une nourriture à base de sauterelles, certes, mais aussi et surtout pour notre propos, de miel sauvage (5). Ce miel figurera pour l'auteur l'amour de Dieu dont témoigne si haut et fort le dernier des prophètes.

Le miel sauvage luy servoit de saulce, parce que la suavité de l'amour de Dieu assaisonoit toutes ses austérités (6).

Fidèle aux interprétations symboliques qui étaient souvent développées dans la prédication, François de Sales, dans une lettre à Jeanne de Chantal offre un long développement des valeurs

(1) Ps 34, 9

(2) Ps 119, 103
Ps 19, 11

(3) Oeuvres III 321 et Entretiens 1036

(4) Oeuvres V 9

(5) Mt 3, 4

(6) Oeuvres XV 73

comparées des sauterelles sauvages et du miel dont se nourrissait le prophète.

Sa viande est admirable ; car le miel représente la suavité de la vie contemplative, toute ramassée sur les fleurs des mystères sacrés. Les locustes représentent la vie active, car la locuste ne chemine jamais sur terre, ni ne vole jamais en l'air, mais par un mystérieux mélange, tantôt on la voit sautante et tantôt touchante la terre pour reprendre son air ; car ceux qui font la vie active sautent et touchent terre alternativement (1).

Ceci étant, le miel sauvage de Jean Baptiste ne doit pas faire oublier un miel moins rare mais rencontré dans le quotidien.

Car, ma fille, il faut, comme le petit Jan, nourrir nos coeurs du miel sauvage aussi bien que du commun ; c'est à dire faire tout valoir, à la ville et aux champs, par la très sainte dilection de Dieu (2).

Dans le Livre de l'Apocalypse, l'apôtre Jean est invité à consommer le livre qui lui est présenté, un livre qui remplit les entrailles d'amertume mais qui procure à la bouche un goût de miel (3). François de Sales ne mentionne le trait que sous sa forme la plus positive en ne rapportant que le goût agréable (4), ce qu'il développe dans une lettre :

car depuis qu'une fois Nostre Seigneur vous a donné le goût de ce miel céleste, ce vous sera un grand reproche si vous vous en désignez, et mesmement puisque il vous l'a fait goûter avec beaucoup de facilité et de consolation, ainsy que je me resouviens fort bien que vous me l'avez avoué (5).

François de Sales s'adresse ici à l'une de ses correspondantes et fait allusion ainsi à une expérience spirituelle privilégiée qu'il lui a été donnée de faire, cas qui ne demeure pas unique même s'il n'est pas très fréquent, comme le montrent encore ces "consolations":

Les paroles intérieures que Dieu dit au coeur affligé qui recourt à sa bonté sont plus douces que le miel (6).

(1) Oeuvres XIV 320

(2) id. XIII 212

(3) Ap 10, 8

(4) Oeuvres XXV 23

(5) id. XIV 333

(6) id. XX 242

Tout ceci provoque l'évêque à proposer des invocations spontanées directement dérivées de ce thème :

Ah! Seigneur, vous estes mon miel et mon sucre ; addou-
cises ce coeur par la douceur du vostre (1).

37125 Le miel est le centre de la vie des abeilles

Le miel, nourriture de terre promise et d'éternité, est donc au centre de la vie des abeilles. Il en détermine toute la vie, signe privilégié de cet amour dont rayonne toute la création du Dieu d'Amour. A son tour, il informe le caractère des ouvrières, et en motive toutes les actions.

Qu'est-ce qui presse si fort les avettes d'accroître leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour luy ? (2)

Le miel va donc être le moteur qui fait agir et son attirance procède par mode de séduction.

Car, comme les avettes parcourent le paysage de leur contrée pour picorer ça et là et recueillir le miel, lequel ayant amassé elles travaillent sur iceluy pour le plaisir qu'elles prennent en sa douceur, ainsi nous méditons pour recueillir l'amour de Dieu, mais l'ayant recueilli, nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté pour la suavité que l'amour nous y fait trouver (3).

La notion de plaisir ne semble guère effrayer l'évêque de Genève qui expose une théologie optimiste faisant appel intuitivement à ce que la psychanalyse nous révélera ultérieurement (4) : le plaisir est la notion principale qui fait agir l'homme et lui permet de se construire. La contemplation est ici appréhendée comme l'élément indispensable à la construction spirituelle. Mais l'image de l'abeille nous permet de saisir immédiatement l'intuition fondamentale de la doctrine salésienne : l'abeille est un petit animal contemplatif qui se complaît dans le recueillement du miel, symbole divin, et il est tout autant un animal actif car ce recueillement nécessite un travail au sens étymologique, c'est-à-dire une souffrance, ou pour être plus exact encore, une

(1) Oeuvres XIV 157

(2) id. V 321

(3) id. IV 312

(4) Th Schueller, op. cit.

lutte qui seule permettra ce recueillement. Vie contemplative et vie active se conjuguent donc harmonieusement en ce centre d'intérêt que constitue le miel. L'homme sera donc cette abeille créée pour orienter toute sa vie vers le miel de l'amour divin, amour qui le renvoie inmanquablement à celui des autres et à la lutte pour la justice et la construction de la cité. C'est le seul aliment qui puisse le nourrir pleinement.

(...) a guise des avettes, lesquelles estant extraittes du miel prennent aussy leur nourriture d'iceluy (1).

Toute l'activité de l'abeille sera donc aimantée vers ce centre vital qui lui procure le bonheur :

Et comme l'abeille naissant dedans le miel, se nourrit du miel et ne vole que pour le miel, ainsy l'amour naist de la complaysance, se maintient par la complaysance et tend a la complaysance (2).

Le rythme trinaire de cette identification ancre profondément cette conviction. Le chercheur de Dieu est attiré irrésistiblement vers la source de son bonheur. Serait-ce à dire que certains seraient captivés par d'autres choses ? Ce passage de l'Introduction à la Vie dévote nous fournit une réponse, décrivant ici l'attraction mondaine qui ne peut être que passagère, il est vrai, et ne saurait rentrer dans la conception de la prédestination à une damnation irrémédiable.

Les mouches a miel se plaisent autour de leur miel, et les guespes autour des puanteurs ; ainsy les bonnes ames prennent leur contentement autour de Jesus-Christ et ont une extreme tendreté d'amour en son endroit ; mais les mauvaises se plaisent autour des vanités (3).

37126 Une production secondaire des abeilles : la cire

Les abeilles ne produisent pas que du miel, même s'il reste que cette substance hautement symbolique demeure le résultat le plus apprécié de leur travail. La fabrication secondaire de leur communauté est la cire qui offre bien des avantages.

Théotime, les abeilles font un miel délicieux qui est leur ouvrage de haut prix, mais la cire, qu'elles font

(1) Oeuvres IV 171

(2) ibid. IV 43

(3) id. III 347

aussi, ne laisse pas pour cela de valoir quelque chose et de rendre leur action recommandable (1).

La cire, dans la vie courante de François de Sales, représente quelque chose de bien utile. Elle sert essentiellement à l'éclairage et prend une place honorable dans la liturgie. A cet égard, le directoire de la sacristine donne quelques conseils précis, visant à économiser autant que faire se peut, cette substance précieuse et coûteuse (2). Il appartient également parfois à l'évêque de trancher un conflit qui oppose les paroissiens à leur curé à propos du financement des cierges de l'église (3).

Mais en tant que telle, la substance même de la cire sera le support de plusieurs comparaisons ou métaphores inspirées des constatations qui sont faites à son sujet. Ainsi, la cire étant maniée change de couleur (4) ce qui illustrera le fait que ce qui passe de main en main finit toujours par s'altérer. La boule de cire malléable va au contraire servir de comparaison positive pour décrire l'état du coeur du croyant prêt à se laisser façonner par son Dieu.

Le coeur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel (...) (5)

Cette image assez saisissante et particulièrement austère n'est introduite qu'au terme d'un parcours graduel dans le Traité de l'Amour de Dieu et constitue un sommet mystique qui ne saurait être atteint directement. Cette même image d'une cire malléable est encore utilisée avec un peu d'humour pour imaginer la supérieure idéale qui serait façonnée exactement selon les besoins requis par une communauté monastique peu obéissante, supérieure fantoche qui "ne commanderait que ce que les religieuses veulent faire" (6).

(1) Oeuvres IV 172

(2) id. XXV 466, 469

(3) id. XXIII 308

(4) id. I 179

(5) id. V 121, même idée en XVII 360

(6) Entretiens 1164

La cire en fusion renvoie à un autre type d'évocation, emprunté au Psaume 21 (1) : "Mon coeur est pareil à la cire, il fond au milieu de mes viscères". Voilà qui exprime une affliction que François de Sales attribue à la passion du Fils de Dieu :

Mon coeur, dit David parlant en la personne de Nostre Seigneur sur la croix, mon coeur est fait comme la cire fondue, au milieu de mon ventre (2).

L'abeille aura donc à réunir ces deux productions complémentaires : le miel et la cire :

Soyes comme des avettes spirituelles qui ne portent que miel et cire dans leurs ruches (3).

Deux productions qui figureront, là encore, la double vocation du croyant appelé à l'action et à la contemplation, à la prière et à la lutte.

Et comme une petite mouche à miel, en faisant soigneusement le miel de la sacrée dévotion, faites encore bien la cire de vos affaires domestiques ; car si l'un est doux au goût de Nostre Seigneur, qui étant en ce monde mangea le beurre et le miel, l'autre aussi est à son honneur, puisqu'il sert à faire les cierges allumés de l'aédification du prochain (4).

La cire, matière liturgique du cierge, fera penser à cette lumière qui se doit d'être claire et visible, selon la parabole (5), ce qui confèrera une grande cohérence d'inspiration (6).

3713 La vie quotidienne dans la ruche

Comme toute la vie des abeilles est orientée par la production du miel et de la cire, ainsi leurs activités seront essentiellement déterminées par une "cueillette" sur laquelle

(1) Ps 21, 15

(2) Oeuvres IV 344

(3) id. XIX 18

(4) id. XVIII 239

(5) Mt 25, 1

(6) La prédication nous offre une intéressante allégorie du cierge, développée dans tout un Sermon. Y sont distingués le feu, représentant la Divinité, le lumignon, symbole de l'"âme de Nostre Seigneur" et la cire, signe de la réalité terrestre de l'Incarnation. Dans un jeu subtil de termes opposés l'auteur insiste sur la nécessité pour la mèche (le lumignon) d'être jointe à la cire afin de produire la lumière. Cette mèche de coton, produite par "de grans arbres" et la cire, produite terrestrement par les avettes sont l'occasion de divers développements d'une grande richesse symbolique. Cf. X 166.

François de Sales sera presque intarissable. Avec lui, nous allons la détailler avec précision.

37131 Les abeilles qui butinent

Ainsi que nous l'indiquions en introduisant cette partie, François de Sales, avec ses contemporains, est persuadé que les fleurs naturelles comportent une petite quantité de miel au fond de leur corolle que les abeilles n'ont plus qu'à recueillir.

Faites comme les abeilles, succès le miel de toutes les fleurs et herbes (1).

conseille souvent François de Sales à ses correspondants. A quelles fleurs s'intéressent-elles ? François de Sales développe ce détail complaisamment.

Les avettes picorent dans les lys, les flambes ou les roses, mais elles ne font pas moins de buttin sur les menues fleurs du romarin et du thim, ains elles y cueillent non seulement plus de miel, mais encore de meilleur miel, parce que dedans ces petitz vases, le miel se treuvant plus serré s'y conserve aussi bien mieux (2).

Sans anticiper sur notre étude de la flore salésienne, nous nous contenterons de remarquer au passage que les fleurs hautement symboliques cèdent le pas à des plantes moins prestigieuses mais plus efficaces et propres à une production que l'on n'aurait peut-être pas soupçonnée chez des espèces aussi humbles. Il en est souvent ainsi des êtres humains que François de Sales appelle souvent à ne pas juger selon les apparences ; lui-même, comme nous l'avons vu, montre souvent l'exemple à cet égard, en n'hésitant pas à mettre en avant des aspects tirés de la vie de personnages obscurs et très simples (3). Le thym, pourtant, inquiète un peu François de Sales. Serait-il possible qu'une plante si peu sucrée produise effectivement une substance aussi délectable ? Il imagine alors une transformation qui, intuitivement, se rapproche de l'image de la réalité scientifique :

Regardés les abeilles sur le thim : elles y treuvent

(1) Oeuvres XII 168

(2) id. V 329

(3) id. XIII 212

un suc fort amer, mais en le suççant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété. O mondains, les âmes dévotes treuvent beaucoup d'amertume en leurs exercices de mortification, il est vray, mais en les faisant elles les convertissent en douceur et suavité (1).

Cette "munition fort amere" que les abeilles trouvent dans les fleurs est encore évoquée dans l'Introduction à la Vie dévôte. Sous une autre forme métaphorique, elle représente les difficultés de la vie avec l'image traditionnelle du pain d'amertume (2). Les abeilles ne sauraient pourtant tout transformer, Pline nous en a déjà averti :

Certes, les abeilles qui amassent le miel d'Heraclee ne cherchent que le miel, mais avec le miel elles succent insensiblement les qualités veneneuses de l'aconit sur lequel elles font leur cueillette (3).

Ce malheureux exemple excepté, la production des abeilles est remarquable à plus d'un titre. En outre, elle offre l'immense avantage de ne léser en rien les plantes ainsi dépouillées de leur substance :

L'abeille, dit Aristote, tire son miel des fleurs sans les intéresser, les laissant entieres et fraisches comme elle les a treuvees ; mays la vraye devotion fait encore mieux, car non seulement elle ne gaste nulle sorte de vocation ni d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit (4).

Cette cueillette sera systématique ; le comportement de l'abeille étant en effet vertueux, la récolte sera donc consciencieusement effectuée.

Que si vostre esprit treuve asses de goust, de lumiere et de fruit sur l'une des considerations, vous vous y arresteres sans passer plus outre, faysant comme les abeilles qui ne quittent point la fleur tandis qu'elles y treuvent du miel a recueillir (5).

L'âme dévôte nourrira ainsi cette conduite exemplaire, laborieuse et heureuse :

L'avette va voletant ça et là, au printens, sur les

(1) Oeuvres III 17

(2) ibid. III 138

(3) ibid. III 213

(4) ibid. III 20 , citant Aristote, De Hist. anim., 1, V, c XXII

(5) ibid. III 80

fleurs, non a l'adventure mais a dessein, non pour se recreer seulement a voir la gaye diaprure du païsage, mais pour chercher le miel ; lequel ayant treuvé elle le succe, puis, le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement, en separant la cire et d'icelle faisant le bornal, dans lequel elle reserve le miel pour l'hyver suivant (1).

Mais que dire de plus si l'abeille parvient à recueillir la substance la plus épurée et la plus raffinée de la nature, la rosée du ciel ? Celle-là même qui, on s'en souvient, produit la perle. François de Sales ouvre ici à un jeu de correspondances subtil entre les divers éléments qu'il privilégie dans le déploiement de ses métaphores.

O Philothee, imaginés-vous que comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosee du ciel et le suc plus exquis de la terre, et l'ayant reduit en miel, le porte dans sa ruche, ainsy le prestre ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vray Filz de Dieu, qui comme une rosee est descendu du ciel, et vray filz de la Vierge, qui comme fleur est sorti de la terre de nostre humanité, il le met en viande de suavité en vostre bouche et dedans vostre cors (2).

Une seule chose retient alors cet insecte laborieux, tout le reste n'étant que fade illusion :

Et comme les abeilles ne desmelent autre chose que le miel avec leur petite bouchette, ainsy vostre langue sera tous-jours emmiellée de son Dieu, et n'aura point de plus grande suavité que de sentir couler entre vos levres des loüanges et benedictions de son nom, ainsy qu'on dit de Saint François, qui prononçant le saint nom du Seigneur, suççoit et lechoit ses levres, comme pour en tirer la plus grande douceur du monde (3).

En cela, l'abeille sera le modèle du mystique uni à Dieu, qui introduira une dimension très exigeante de la chasteté, son attirance n'étant pas le refus de certaines tentations en tant que telles, mais l'attrait exclusif d'une très haute production identifiée ici à un amour total et plénier pour Dieu.

Les abeilles non seulement ne veulent pas toucher les charognes mais fuient et haïssent extremement toutes sortes de puanteurs qui en proviennent (3).

(1) Oeuvres IV 310

(2) id. III 121

(3) ibid. III 182

Avec cette image reprise un peu plus avant dans l'oeuvre, revient le terme même de saint Augustin qui affirme que l'homme ne trouve sa pleine et entière dimension qu'en Dieu.

Voyez votre coeur comme il est genereux, et que, comme rien ne peut arrester les abeilles de tout ce qui est corrompu, ains s'arrestent seulement sur les fleurs, ainsy votre coeur ne peut estre en repos qu'en Dieu seul, et nulle creature ne le peut assouvir (1).

La vie des abeilles n'est du reste pas exempte de dangers : certaines sorties par temps ventueux ne sont pas très aisées, ce trait direct d'observation nous le décrit bien :

Car, comme les avettes se voyans surprises du vent en la campagne, embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air, et n'estre pas si aysement transportees a la merci de l'orage, ainsy nostre ame ayant vivement embrassé par resolution le pretieux amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance et vicissitude des consolations et afflictions tant spirituelles que temporelles, tant exterieures qu'interieures (2).

37132 La ruche : une société heureuse

Les abeilles ne sont pas contentes uniquement parce qu'elles font du miel et se délectent en cette production. Selon François de Sales, leur appartenance à la ruche est également pour elles, une source de plaisir.

Les abeilles ayment leurs ruches, qui sont comme leurs maysons (je vous dis un jour que c'estoit comme des religieuses naturelles entre les animaux) ; mays elles ne laissent pas d'esplucher par le menu ce qui y est et de les purger a certains tems (3).

L'amour de l'abeille pour sa maison se fait donc exigeant, à l'image de ces communautés religieuses réformées dont François de Sales rêve toujours pour son propre diocèse. L'abeille nous est présentée ici comme le parangon de la vie religieuse. Ceci étant, pour atteindre sa dimension plénière, cette vie religieuse ne devrait sans doute pas être purement contemplative. De fait, dans un premier temps, le modèle de la société des abeilles prévaudra lors de la fondation de la Visitation puisqu'il était prévu que

(1) Oeuvres III 354, citant Saint Augustin op. cit.

(2) ibid III 318

(3) id. XII 145

certaines religieuses sortiraient soigner les malades, selon une vocation qui synthétiserait les exigences d'une vie contemplative authentique et d'un engagement apostolique actif. L'essor de la Visitation en France dut en décider autrement et à la suite des remontrances de Monseigneur de Marquemont, archevêque de Lyon, François de Sales et Jeanne de Chantal durent se résoudre à renoncer aux visites extérieures. L'abeille permettra une évocation de la vie religieuse d'une autre manière à propos d'une tentation familière à un certain nombre de correspondants de François de Sales, persuadés qu'un changement d'ordre religieux leur serait bénéfique ou qui avaient tendance à comparer les mérites de diverses maisons.

La nature a mis une loy entre les abeilles, que chacune d'icelles face le miel dedans sa ruche et des fleurs qui luy sont autour (1).

Pourquoi cet amour de l'abeille pour sa maison ? Elle y trouve une sécurité et une organisation harmonieuse, condition essentielle, pour François de Sales, à un bonheur "naturel" tout à fait exemplaire.

37133 La ruche : une société structurée

La répartition des rôles dans la société des abeilles a toujours offert un aspect fascinant. Leur société politique y est de type monarchique, confortant en cela une conception "naturelle" qui ne faisait guère de doute à l'époque. Le roi (2) des abeilles sera donc le personnage central de cette petite société. Son rôle est mis en valeur ici, et François de Sales n'hésite pas à comparer l'installation du Saint Sacrement dans la nouvelle chapelle de la communauté de la Visitation de Lyon à la présence de ce roi dans l'essaim.

Je suis bien ayse qu'en vostre ruche et au milieu de cet essaim nouveau, vous ayes vostre Roy, vostre miel et vostre Tout (3).

(1) Oeuvres XIII 161, autre leçon en XIII 160

(2) A la suite des Anciens, François de Sales ignore le caractère féminin de l'insecte qui permet la fonction de reproduction dans la ruche.

(3) Oeuvres XVI 313

Ainsi, le roi est donc le centre de l'essaim, de la ruche et le modèle de la supérieure d'une communauté religieuse.

(...) avec toutes nos chères Seurs, qui sans doute feront leur résidence, comme des sages abeilles, autour de leur petit Roy (1).

Mais si le roi des abeilles a ce rôle prédominant que l'on vient de voir, il n'en demeure pas moins vrai qu'à chaque abeille est confiée une tâche particulière dont elle s'acquitte consciencieusement.

Les mouches à miel montrent l'exemple de ce que nous disons, car les unes sont employées à la garde de la ruche et à la nettoyer, et les autres sont perpétuellement au travail de la cueillette ; celles qui demeurent dedans la ruche ne mangent pas moins de miel que celles qui ont la peine de l'aller picorant sur les fleurs et cela avec beaucoup de raison, parce que celles qui demeurent dedans et presque sans rien faire empêchent que les araignées ne viennent embarrasser les rayons de celles qui vont à la cueillette (2).

Cette répartition des tâches tient compte de l'expérience de chaque insecte à l'image du premier projet de la Visitation dont nous avons parlé.

Mais quant aux jeunes qui sont encore tendres et nouvelles à la dévotion, elles demeurent à l'abri dans la Mayson, laquelle par ainsy sera comme une ruche spirituelle, de laquelle une partie des abeilles mystiques mesnagera le miel et la cire des exercices intérieurs sous le couvert, et l'autre sortira pour recueillir le suc des oeuvres de miséricorde entre les prochains qui sont emmi l'affliction comme des fleurs entre les épines (3).

Dans cette répartition des rôles, la délicatesse du comportement social de ces insectes est parfois soulignée et sert à son tour d'élément de comparaison.

Les abeilles aiment leur ruche, mais elles ne laissent pas pour cela de remarquer par le menu ce qui s'y trouve, et de les nettoyer et purger (4).

Quelle diligence en cette action ménagère!

(1) Oeuvres XVII 118

(2) Entretiens 1106

(3) Oeuvres XXV 226

(4) id. XII 145

Tenez (votre ame) tous-jours assise et en repos devant Dieu pendant les exercices extérieurs, et levee et mouvante pendant les intérieurs : comme font les abeilles, qui ne volent point dans leur ruche et faisant leur mesnage, mais seulement a la sortie (1).

Dans le contexte d'une telle harmonie, la qualité matérielle de la ruche elle-même ne renferme que peu d'intérêt. Les insectes laborieux et courageux sauront transformer l'abri le plus sommaire en cet établissement équilibré et heureux, comme ces religieuses appelées à essaimer aux prises avec de grosses difficultés.

Nostre mere ni moy ne pretendons qu'a dresser une petite ruche mediocre et conforme a nostre dessein, pour loger nos pauvres abeilles qui ne se mettront en peyne que de cueillir le miel sur les sacrees et celestes collines, et non de la grandeur ou embellissement de leur ruche (2).

Cette harmonie ne se dément-elle jamais dans l'heureux peuple des abeilles ? Si, malheureusement, et François de Sales n'hésite pas alors à décrire les problèmes qui arrivent à certains essaims et le tableau qu'il en fait ne saurait à cet effet être taxé de naïveté.

Les abeilles en hiver, observant l'estroite closture, sont sujettes a la sedition et a s'entretuer les unes les autres ; mais l'esté qu'elles prennent l'air, elles sont sujettes a s'esgarer (3).

Rien n'est décidément parfait et toute situation comporte des inconvénients. François de Sales mentionne ce trait pour inviter ses auditrices à ne pas faire de comparaisons entre les Ordres religieux : tous ont des avantages et des inconvénients. Sans doute la base de l'illustration du propos n'est-elle pas exacte car au printemps ce ne sont pas les abeilles tuées en quelque émeute qui sont ainsi débarrassées à l'extérieur, mais plus simplement celles qui n'ont pas survécu à l'hiver. Pourtant, en certaines occasions, ces insectes, par ailleurs exemplaires, se livrent à des luttes sans merci. Il convient alors d'intervenir.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour

(1) Oeuvres XXI 17

(2) id. XVIII 7

(3) id. XXV 319

retirer et rappeler les avettes dans les ruches, mais on s'en sert encore pour les appaiser ; car, quand elles font les séditions et mutineries entr'elles, s'entretenant et desfaisant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remède que de jeter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché ; d'autant que les particuliers desquelz il est composé, sentans cette suave et agréable odeur, s'apaisent et s'occupans à la jouissance de cette douceur demeurent accoysés et tranquilles (1).

L'apaisement pour le mystique viendra de Dieu lui-même et sera cet odorant parfum du Cantique des Cantiques, c'est-à-dire l'action de l'amour miséricordieux de Dieu à son encontre.

Mais il serait injuste de s'attarder sur cet épisode affligeant de la société des abeilles ; il est encore temps d'en estimer d'autres qualités.

37134 Les abeilles : des insectes prudents

Même équipées de petites pierres de lestage, les abeilles ne sont guère disposées à affronter inutilement les temps dangereux. En cela leur vertu de prudence est également intéressante, qui sait leur faire attendre le moment favorable pour remplir leur vocation.

Je voyais l'autre jour les abeilles qui demeuroient à recoyer dans leur ruche parce que l'air estoit embrouillé ; elles sortoyent de fois à autre voir ce que c'en serait, et néanmoins ne s'empressoyent point à sortir, ains s'occupoyent à repaistre leur miel (2).

Cet insecte est fait pour l'épanouissement des belles journées ensoleillées et ne saurait se complaire sous des cieux brouillés. François de Sales aime cette image qu'il esquisse dans l'Introduction à la Vie dévote (3), ce qui ajoute un lien supplémentaire entre ses chères avettes et le soleil. La Providence divine préparera le temps, qu'il faudra ensuite discerner comme favorable. François de Sales n'utilise pas d'autres termes pour parler à Jeanne de Chantal d'une future fondation de la Visitation à Grenoble.

(1) Oeuvres IV 335, voir aussi similitudes en XXVI 164

(2) id. XIII 99

(3) id. III 237

Je vous prie, ma tres chere Mere, de preparer doucement nos petites avettes pour faire une sortie au premier beau tems, et venir travailler dans la nouvelle ruche pour laquelle le ciel prepare bien de la rosée (1).

Les abeilles auront encore à se montrer prudentes dans une autre occasion :

Les mouches a miel ne peuvent s'arrester en lieu ou les échos et retentissements et redoublement de voix se font (2).

L'analogie permettra ainsi d'évoquer la résistance de l'Esprit Saint à venir en des maisons qui connaissent trouble et agitation. L'abeille se montre ainsi un modèle d'animal pacifique fuyant les vaines querelles si néfastes à la vie mystique.

37135 L'essaim comme modèle d'un dynamisme missionnaire

La citation précédente nous avait préparés, outre les considérations météorologiques qu'elle contient, à recevoir une nouvelle leçon édifiante venant de la société des abeilles : celle de son essaimage. Cette activité dynamique et vitale est décrite diversement par François de Sales. Elle est apparentée au phénomène de conversion, plus exactement, de retour à une foi un moment occultée, expérience que chaque lecteur du Traité de l'amour de Dieu peut être appelé à faire.

Car tout ainsy qu'un nouvel esseim ou jetton de mouches a miel, hors qu'il veut fuir et changer païs, est rappelé par le son que l'on fait doucement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encore par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arreste par l'amorce de ces douceurs et entre dans la ruche qu'on luy a préparé ; de mesme Nostre Seigneur, prononçant quelque secrette parole (3) (...)

Réapparaît ici la figure d'un Dieu séducteur qui sait parler au coeur du croyant, comme le fiancé du Cantique des Cantiques.

L'essaim, ordonné autour de la reine des abeilles, va encore servir d'exemple à certaines vertus intérieures.

(1) Oeuvres XVIII 192, voir similitudes XXVI 141, 142 sur la rosée et les abeilles.

(2) id. III 273

(3) id. IV 327

Le roy des abeilles ne se met point aux chams qu'il ne soit environné de tout son petit peuple, et la charité n'entre jamais dans un coeur qu'elle n'y loge avec soy tout le train des autres vertus (1).

Le peuple des abeilles rappelle constamment, et de toutes les manières possibles, qu'un amour de Dieu dissocié de l'amour des hommes ne serait qu'illusoire. Cette conviction est ici particulièrement saillante qui conçoit la charité comme étant la source de toutes les autres vertus.

En une vision plus traditionnelle et en plusieurs occurrences, l'essaim va symboliser l'expansion des maisons de la Visitation en diverses provinces de France, de Savoie et d'Italie. Ce trait n'est guère surprenant puisque la Visitation, jusque dans les tout derniers Entretiens, est toujours qualifiée de ruche mystique toute pleine d'abeilles célestes, lesquelles sont assemblées pour "menager le miel des saintes vertus" (2). Un projet de nouvelle installation sera ainsi tout naturellement exprimé :

... vous allez former un nouvel essaim d'abeilles qui, en une nouvelle ruche, fera le mesnage du divin amour, plus délicieux que le miel (3).

de même la supérieure de toute nouvelle fondation sera tout naturellement qualifiée de "mere abeille" (4).

Ceci dit, l'image de l'essaim est employée, moins fréquemment, il est vrai, pour faire état de réalités assez différentes. Dans l'Introduction à la Vie dévote tout d'abord, les abeilles seront comparées à de douces paroles, en une tradition d'aspect hellénistique, dans la lignée de ces essaims d'abeilles qui venaient se poser sur les lèvres des futurs grands orateurs encore au berceau.

...(les paroles) doivent estre comme essaims d'abeilles assemblees pour faire le miel de quelque doux et vertueux entretien, et non comme un tas de guespes qui se joignent pour succer quelque nourriture (5).

(1) Oeuvres III 123

(2) Entretiens 1084

(3) Oeuvres XVII 259

(4) id. XV 19

(5) id. III 231

Dans une lettre, l'évêque décrira au moyen de la même image le mouvement de conversion au catholicisme de certains bourgeois de la ville de Genève.

mays tous presque de jeunes gens, comme si c'estoit un essaim qui cherchast une meilleure ruche (1).

37136 Petite étude comparée avec d'autres insectes très proches

Nous aurons l'occasion de revenir dans notre étude sur les autres insectes du bestiaire salésien. Pour l'heure, nous désirons signaler certains d'entre eux mis directement en concurrence avec les abeilles et leur servent de faire-valoir.

La vertu des abeilles les oblige, en effet, à ne pas fréquenter ces insectes de médiocre mérite, par une sorte d'instinct qui ne les attire que vers le beau.

(il se faut) destourner des mauvaises conversations, comme les abeilles se destournent de l'amas des taons et des freslons (2).

De même vont-elles tourner le dos avec horreur aux occasions de connaître la corruption, ce que ne pratique pas leurs dangereuses rivales :

O Dieu, que c'est bien autre chose de voir un train d'avettes qui toutes concurrent a fournir une ruche en miel, et un amas de guespes qui sont acharnees sur un cors mort, pour parler honnestement (3).

Le choix du vocabulaire en cette lettre adressée à la Mère Angélique Arnaud est tout à fait éloquent. La formule choisie pour définir l'action harmonieuse des abeilles offre un paradoxe saisissant avec le grouillement sordide suggéré par le choix des qualificatifs relatifs aux guêpes, paradoxe encore renforcé par la restriction qui censure un terme aisément imaginable. François de Sales semble ici durcir un dualisme entre la vie de cour et la vie religieuse, mais il n'en demeure pourtant pas moins persuadé qu'il est possible de se comporter en avette, même dans les circonstances les plus périlleuses de la vie mondaine, de nombreux

(1) Oeuvres XIII 74

(2) id. III 223

(3) id. XIX 22

passages de sa correspondance sont à cet égard suffisamment éloquents (1).

Le travail utile et appliqué de l'avette s'opposera également à la désinvolture de la mouche et à la gloutonnerie du hanneton dans une série de métaphores filées en grappe :

Mays quand nous pensons aux choses divines (...) pour nous affectionner a elles, cela s'appelle méditer, et cet exercice, méditation, auquel nostre esprit, non comme une mousche, par simple amusement, ni comme un hanneton pour manger et se remplir, mais comme une sa-cree avette va ça et la sur les fleurs des saintz mysteres pour en extraire le miel du divin amour (2).

Dans leur existence, les abeilles ont encore à supporter les bourdons et les frelons, eux qui dévorent le miel (3) sans produire une quelconque action positive ; ainsi l'imagination du croyant qui multiplie les désirs inutiles. Les frelons sont naturellement séparés des abeilles par cette distinction nécessaire qui oppose globalement le bien et le mal (4). Pour l'auteur, l'ordre de la nature est donc la vivante image d'un ordre moral suffisamment transparent pour demeurer à tous clairement déchiffrable. Quant aux bourdons, leur cas n'est pas tout à fait clair. Tantôt ils renferment un léger intérêt : un extrait de l'Introduction à la Vie dévotte nous affirme qu'ils produisent de la cire, pas de miel (5) et en surplus, beaucoup de bruit ; un second passage du même ouvrage nous les montre, aidant les abeilles dans leur travail (6).

Certains insectes par contre présentent pour les abeilles un péril mortel, telle l'araignée, ce qui nous vaut cette description

(1) De plus, les abeilles haïssent toutes les odeurs artificielles. Cf III 326 et ne sont ainsi attirées que par la séduction naturelle d'origine divine.

(2) Oeuvres IV 307

(3) id. XII 203

(4) id. III 204

(5) ibid. III 170

(6) ibid. III 223. Pas un mot, en tous cas, sur le massacre annuel de tous les bourdons par les ouvrières lorsque leur présence n'est plus requise pour la fécondation de nouvelles reines ; nulle allusion à ces scènes d'épuration lorsque "les ouvrières déblayent le seuil où s'amoncellent les cadavres des géants inutiles, et que le souvenir de la race oisive s'éteint de la cité jusqu'au printemps suivant". La vie des abeilles, p. 260, op. cit. Le trait était-il trop cruel pour les vertueuses avettes ?

poignante :

Mon Dieu, il faut dire la vérité : c'est pitié de voir une aimable avette embarrassée parmi les viles toiles des araignees ; mais si un vent secourable rompt cette cheftive trame et ces fascheux filetz, pourquoy est ce que cette chere avette ne prend pas cette occasion pour se desmesler et despendre de ces pieges et pour aller faire son doux miel (1) ?

Cette espérance d'un vent sauveur nous rappellera sans doute l'évocation des oiseaux apodes pouvant à nouveau reprendre leur vol après s'être laissés surprendre à terre.

37137 La piqûre des abeilles

Même si l'amour du miel fait parfois oublier ce fait, il reste vrai cependant que les abeilles sont des animaux venimeux capables de se montrer dangereux lorsque leurs piqûres se multiplient. François de Sales aurait-il, dans son idéalisation de ces insectes, occulté cette réalité par trop négative ? Non, sans doute, mais leur "morsure" n'est pas inéluctable, comme il le raconte plaisamment dans une lettre adressée à Jeanne de Chantal.

Dernierement j'estois aupres des ruches des abeilles, et quelques unes se mirent sur mon visage. Je voulus y porter la main et les oster. Non, ce me dit un païsan, n'ayés point peur et ne les touchés point, elles ne vous piqueront nullement ; si vous les touchés, elles vous mordront. Je le creus ; pas une ne me mordit (2).

Et François de Sales d'appliquer cette expérience à celle des tentations qui ne sauraient atteindre celui qui "ne s'y amuse pas" ; trait qui innocente déjà les petites ouvrières rendues agressives quand seulement elles se sentent menacées. La piqûre des abeilles est douloureuse, pourtant, image du mal que l'on reçoit des gens de bien (3) ou le mal que peut faire un propos acerbe (4) ; leur geste de défense, d'ailleurs, a quelque chose de pathétique car en laissant leurs aiguillons à l'intérieur de leurs

(1) Oeuvres XIX 60

(2) id. XIII 88

(3) id. III 134

(4) ibid. III 231

victimes (1), elles savent ce geste fatal pour elles :

Les avettes ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessées a mort (2).

Pour François de Sales, c'est là l'image du croyant qui, voyant son Sauveur blessé à mort, ne saurait demeurer lui-même insensible.

Les enfants, tout particulièrement, sont sujets aux agressions des abeilles, ou tout du moins s'en plaignent-ils davantage. Ce fait finement observé est à l'origine de plusieurs descriptions particulièrement vivantes. Voici par exemple un enfant qui vient de subir une telle mésaventure :

Nous sommes certes comme les enfants lesquels sont si aisés d'aller dire à leur mere qu'ils ont été piqués d'une abeille, afin que la mère les plaigne et souffle sur le mal qui est déjà guéri (3).

Le comportement parental sera du reste différent à l'égard d'un enfant plus grand : lui pourra être piqué de trente abeilles sans que son père "ne tourne son pied"(4)... affirme calmement l'auteur .

L'argument utilisé par les adultes pour consoler les enfants n'est pas toujours pertinent à leurs yeux, comme le révèle cette scène familiale bien observée :

Si une abeille avoit piqué un enfant, certes, vous auries beau luy dire : ah, mon enfant, l'abeille qui t'a piqué c'est celle la mesme qui fait le miel que tu treuves si bon ; car, il est vray, diroit-il, son miel est bien doux a mon goust, mais sa piqueure est bien douloureuse, et tandis que son eguillon est dedans ma jouë, je ne puis m'accoyer (...) (5)

Dans le recueil des similitudes, François de Sales avait encore soigneusement noté la manière d'éviter les piqûres d'abeilles, mais il n'a jamais utilisé ce conseil (6).

La piqûre des abeilles n'est donc pas niée dans le propos salésien ; parfois considérée comme une trahison passagère

(1) Oeuvres XIII 83

(2) id. IV 352

(3) Entretiens 1279

(4) ibid 1206

(5) Oeuvres IV 349

(6) id. XXVI 133

d'autant plus douloureuse que l'abeille est un animal vertueux, l'insistance se fera surtout sur le thème de la douleur. Cette douleur, d'ailleurs, est éprouvée à la fois par celui qui est piqué -mais cette piqûre n'apparaît pas alors comme bien dramatique- et par l'abeille elle-même qui paiera de sa vie ce qui n'est qu'un acte de légitime défense. Le caractère venimeux de l'abeille ne retire donc pas grand chose à son aspect éminemment positif.

37138 Naissance et résurrection chez les abeilles

Nous ne sommes pas encore arrivés au comble de l'émerveillement dans l'observation de ces merveilleuses petites abeilles. Leur naissance en effet relève d'un domaine remarquable. Le souci de la reproduction de la société est une priorité pour tous les êtres vivants. L'abeille, cependant, fera le choix hautement vertueux de se préoccuper en premier ressort de la production essentielle du miel. Heureusement, dans certaines circonstances, elle pourra tout de même s'adonner à cette autre tâche vitale.

Quand le printemps est beau les abeilles font plus de miel et moins de mouchons, parce qu'à la faveur du beau temps elles s'amuse à faire leur cueillette sur les fleurs qu'elles en oublient la production de leurs nymphes ; mais quand le printemps est aspre et nubileux elles font plus de nymphes et moins de miel, car ne pouvant pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'employent à se peupler et multiplier leur race (1).

Ici, l'abeille apparaît comme un animal désintéressé bien qu'il ne perde jamais de temps et trouve toujours la réponse la meilleure à la situation dictée par l'événement. Comme on le sait déjà, l'avette, modèle de la vie spirituelle, ne surgit pas ainsi toute formée. Il faut le temps de la patience et des longues transformations intérieures avant qu'elle atteigne la dimension plénière de celle qui peut discerner un miel au goût d'éternité.

Les abeilles sont en leur naissance des petitz schadons et vermisseaux, sans pieds, sans aysles et sans forme ; mais par succession de tems, elles se changent et deviennent petites mouches ; puis en fin, quand elles

(1) Oeuvres III 329

sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alors on dit qu'elles sont avettes formées, faites et parfaites, parce qu'elles ont ce qu'il faut pour voler et faire le miel (1).

Observation qui rend compte d'une excellente connaissance de l'apiculture et bien dans la ligne optimiste de l'ensemble des oeuvres spirituelles de l'évêque de Genève. En chaque être humain, il y a, selon lui, le germe de l'avette mystique qui ne demande qu'à se métamorphoser pourvu qu'elle rencontre les conditions favorables à cette mutation bénéfique.

L'insistance sur sa faiblesse originelle est renforcée par le choix du vocabulaire qui récapitule en un mouvement à trois temps, tout ce qui manque à l'insecte en devenir : pied, aile et forme. Formule ternaire qui revient ensuite pour qualifier l'insecte "formé, fait et parfait". Cet achèvement débouche directement dans le domaine moral qui annonce la production du miel ; cette évocation à son tour donne à l'ensemble sa dimension religieuse, aspect qui aurait pu ne demeurer que scientifique.

Le passage par la mort pour le croyant sera décrit comme procédant d'une métamorphose peu différente de celle que subit l'abeille (2). Cette transformation longuement mûrie est préparée par la rencontre quotidienne avec un Dieu qui façonne dans l'oraison, -exercice indispensable pour atteindre graduellement ce miel de la dévotion (3), préfiguration du miel de l'éternelle félicité-. Lui-même, François de Sales, avec humilité, ne s'estime pas encore avette formée, mais simplement "mouchon en la dévotion", aspirant au vol vers la nourriture de vie et vers ce qu'il nomme "la cime de la perfection chrestienne"(4) qu'il désigne tout à loisir et nous découvre progressivement tout au long du Traité de l'amour de Dieu.

Mais si cette naissance, cette lente transformation des avettes, est déjà en soi un élément tout à fait remarquable et grandement édifiant, pour l'auteur, un autre trait semble encore

(1) Oeuvres V 267

(2) ibid. V 28

(3) id. IV 312

(4) id. III 293

plus digne d'intérêt dans la vie des abeilles, trait qui leur permet de s'identifier à la personne du Christ lui-même, à savoir leur faculté de ressusciter.

Pline, dont François de Sales avait recueilli le propos dans ses similitudes (1) mentionne effectivement d'étranges expériences que François de Sales s'empresse de développer.

Que les guespes, taons ou mouschons, et telz petitz animaux nuisibles estans mortz puissent revivre et ressusciter, je ne l'ay jamais veu, ni leu, ni ouÿ dire ; mais que les cheres avettes, mouches si vertueuses puissent ressusciter, chacun le dit, et je l'ay maintefois leu. "On dit (ce sont les paroles de Pline) (2) que gardans les cors mortz des mouches a miel qu'on a noyees dans la mayson tout l'hyver et les remettant au soleil au printems suivant couvertes de cendres de figuier, elles ressusciteront", et seront bonnes comme auparavant (3).

La thématique développée ici est très riche. En effet, c'est au printemps que les abeilles peuvent ressusciter, un printemps aux couleurs du temps pascal ; cette résurrection est due aux vertus des abeilles et elles sont les seules à connaître ce destin exceptionnel, à l'image de l'homme, la seule de toutes les créatures, selon la doctrine chrétienne, à être habitée d'une espérance d'immortalité. Enfin, cette métamorphose s'opère sous les cendres du figuier lequel ne saurait plus rester stérile. Ainsi il préfigure, avec la cendre qu'il produit, cet état de pénitence privilégié du temps de Carême et inauguré symboliquement chez les croyants par l'imposition des cendres. Ici encore le soleil va conjuguer son action à celle des cendres, un soleil qui éveille à la vie, comme dans l'"imagination" des voyageurs endormis, le soleil d'une divinité aimante dont le regard suscite la naissance.

37139 Une invitation pour le croyant : devenir une abeille mystique

Tout naturellement, pourra être entendue l'invitation que François de Sales lance à ses lecteurs d'atteindre eux-mêmes cet état de perfection de l'abeille mystique auquel tous sont appelés. Entrant dans la dynamique de séduction d'un mouvement

(1) Oeuvres XXVI 142, 143

(2) Pline, Hist. Nat. A, XI, c XX, al. XXII

(3) Oeuvres V 283

amoureux, créateur et recréateur, le croyant inscrira ainsi son action dans une longue tradition biblique, celle du Cantique des Cantiques, où la bien-aimée et l'avette mystique s'identifient régulièrement (1). Sans oublier l'Apocalypse où le Christ lui-même, Agneau égorgé et Lion de Judas tout à la fois voit les abeilles faire leur miel en son sein (2). Alors, le croyant participera à la dynamique d'une Eglise dont les grands témoins ne seront pas désignés autrement que sous le terme d'avettes mystiques, tout particulièrement saint Bernard (3) et les fondateurs et membres de grands Ordres religieux : "Chartreux, Camaldules, Celestins, Minimes, Capucins, Jésuites, Théatins esquels fleurit la discipline religieuse"(4). Nous remarquerons au passage le silence éloquent qui recouvre les ordres de Clairvaux et de Cîteaux. La nouvelle communauté de la Visitation ne sera pas oubliée qui, plus encore que les autres, mérite ce beau nom de "sainte ruche d'abeilles" (5), ces "avettes mystiques" (6), comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire (7).

Si la ruche symbolisera de manière satisfaisante la communauté monastique vertueuse, l'abeille prise dans son individualité pourra à son tour figurer ce qu'il y a de plus spirituel en l'homme et que l'on nomme traditionnellement l'"âme".

Que jamais vostre ame, comme un'abeille mistique, n'abandonne ce cher petit roy, et qu'elle face son miel autour de luy, en luy et pour luy (8),

écrit François de Sales à la Mère Angélique Arnaud.

L'âme de Jeanne de Chantal sera également décrite par ce trait auquel s'ajoute l'évocation de la résurrection des abeilles au soleil et l'invitation à s'exposer au soleil de Dieu (9).

(1) Oeuvres IV 328

(2) id. V 345, Cf. Ap 5, 5

(3) id. IV 205

(4) id. I 119

(5) id. XV 251

(6) Entretiens 1233

(7) Oeuvres XXV 8, XXVI 345 et tous les passages déjà cités

(8) id. XIX 102

(9) id. XVI 50

Cet état, encore une fois, ne peut être réservé à quelques âmes d'élite. C'est, en espérance, l'état de tout croyant comme le redit à plusieurs reprises l'Introduction à la Vie dévote.

Il faut donc espérer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons (1).

Cette espérance est reprise et amplifiée tout au long du Traité de l'amour de Dieu

L'ame (...) comme avette sacrée va voletant ça et là sur les fleurs des oeuvres et excellences divines, recueillant d'icelles une douce variété de complaisances, desquelles elle fait naître et compose le miel céleste de bénédictions, louanges et confessions honorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son Bienaimé (2).

Nous concluerons ce recueil de citations sur les abeilles par cet extrait qui résumera ainsi toute l'action de cet animal exemplaire.

Mon Dieu (...) que je trouve bien plus heureuses les abeilles, qui ne sortent de leur ruche que pour la cueillette du miel, et ne sont associées que pour le composer, et n'ont point d'empressement que pour cela, et dont l'empressement est ordonné, et qui ne font dans leurs maisons et monastères sinon le ménage odorant du miel et de la cire! Qu'elles sont bien plus heureuses que ces guêpes et mouches libertines, qui, courans si vaguement et plus volontier aux choses immondes qu'aux honnestes, semblent ne vivre que pour importuner le reste des animaux et leur donner de la peine, en se donnant à elles mêmes une perpétuelle inquiétude et inutile empressement. Elles vont partout furetant suççant et picorant tandis que leur été et leur automne dure, et l'hiver arrivé, elles se trouvent sans retraite, sans munitions et sans vie ; ou nos chastes abeilles, qui n'ont point pour objet de leur veüe, de leur odorat, de leur goût, que la beauté, la suavité et la douceur des fleurs, rangées à leur dessein, outre la noblesse de leur exercice, ont une fort aimable retraite, une munition agréable et une vie contente parmi l'amas de leur travail passé (3).

La synthèse théologique de François de Sales est fortement trinitaire. Est-ce cela ou bien la tradition latine de rhétorique qui lui donne tout naturellement l'ordonnement des énumérations sur

(1) Oeuvres III 294

(2) id. IV 282

(3) id. XV 205

un rythme ternaire ? Les deux à la fois sans doute. La phrase est très rythmée, pour exprimer cet état de perfection, de béatitude au sens évangélique du mot, que connaît la société des abeilles. Aux insectes furetant, suçant et picorant, l'auteur reprochera une imprévoyance qui ira jusqu'à cet état de détresse absolue sans retraite, sans munitions et sans vie, antithèse de l'aimable retraite des abeilles, leurs munitions agréables et leur vie contente toute subordonnée à la suavité, à la beauté et à la douceur des fleurs qu'elles auront butinées. La rétribution se fait selon les mérites respectifs de chaque insecte en une fable simple anticipant l'inspiration d'un La Fontaine. Mais la leçon en est beaucoup plus limpide et simple. C'est une leçon de morale naturelle dont le fondement est le centre d'intérêt de l'abeille : le miel, une matière noble, qui s'opposera à l'immoralité des matières corrompues sur lesquelles ses rivales butinent. L'abeille est une "âme bien née" qui ne saurait importuner les autres animaux et ce faisant, connaît cette paix du cœur, cette sérénité qui s'oppose si fort à l'inquiétude perpétuelle, le défaut majeur de la vie spirituelle, selon François de Sales.

3714 Conclusion sur les abeilles

Nous venons de constater l'importance que présente l'image de l'abeille dans les oeuvres que nous étudions. Elle est à l'origine d'un nombre considérable de comparaisons, de métaphores et d'allégories qui s'appuient sur tous les aspects de son existence et de sa production (1). L'abeille n'a point sous la plume salésienne, la même valeur que celle que pouvait lui donner Virgile, même si l'évêque emprunte volontiers un certain nombre de traits aux auteurs latins et tout particulièrement à Pline. En effet, même si elle s'inscrit toujours dans le contexte d'une collectivité, l'avette salésienne est la plupart du temps saisie en

(1) Cette constatation est également valable pour les quatre volumes des Sermons et surtout les volumes IX et X des Sermons recueillis. Notre propos n'étant pas de dresser un inventaire complet des images d'abeilles dans cette partie de l'oeuvre salésienne, nous n'en mentionnerons que quelques exemples : VII 50 pour les abeilles en train de butiner, IX 110 pour la douceur du miel, X 193 pour leur vertu exemplaire, VII 446 pour leurs piqûres, IX 13 et IX 147 pour leur goût très sûr et leur fidélité à leur roi. De manière plus originale, un sermon sur l'Annonciation introduit un parallèle entre l'abeille apportant du ciel un germe dans le rayon et l'Esprit Saint apportant en Marie le Verbe Incarné, VII 159.

son individualité. La religion chrétienne, contrairement à la religion civile et officielle de l'empire romain, offre bien en effet ce double mouvement, à la fois personnel et communautaire. Le procès de la métaphore de l'abeille en général, en sélectionnant l'image de l'abeille, privilégie cependant l'un des aspects particuliers de son existence, le fait qu'elle collecte le miel, par amour pour lui, qu'elle s'en nourrisse, s'en imprègne, en vive. Toute son activité en est essentiellement déterminée. Par relation de similarité, cette image opère, dans le domaine de la sémantique, une substitution qui ouvre un ensemble de significations nouvelles pour le cadre de la vie intérieure. Le miel de la tradition biblique parle de douceur, de bonté, de largesse de Dieu, de vie éternelle. Il a une dimension eucharistique. Dans l'oeuvre salésienne, il est le signe par excellence de l'amour de Dieu. L'abeille est alors la figure même du croyant qui, dans sa dimension la plus spirituelle, son âme, se reconnaîtra dans les traits principaux choisis par la métaphore pour caractériser l'abeille : tout ainsi que l'animal trouve son plaisir dans le miel, lui-même trouvera le sien en l'amour de son Dieu. Toute son action sera pour Dieu ; grâce à lui, il est appelé à ressusciter, mais auparavant il aura à réaliser cette métamorphose essentielle et merveilleuse qui, de petit "schadon" spirituel le transformera et façonnera en sa dimension plénière d'abeille mystique.

Mais il faut aller plus loin. Que serait un amour de Dieu qui ne serait pas dans le même temps action envers l'homme et le monde ? L'abeille, image de prédilection chez François de Sales, comporte cet autre avantage de pouvoir affirmer comme possible une contemplation qui soit aussi action. Ce double mouvement est inscrit au plus profond du caractère de l'abeille. Sa contemplation, c'est dans le bonheur de sa ruche qu'elle la connaît, dans ce miel délectable dont elle se repaît. Son action, c'est son immense labeur qui en est le signe, labeur périlleux, à la merci des tempêtes et des insectes hostiles, labeur épuisant qui voit les avettes revenir lourdement chargées. Le personnage du Christ ne se présente pas autrement, lui qui guérit les malades, enseigne, libère et qui n'hésite pas à passer quarante jours dans le désert ou des nuits entières en prière. François de Sales ne s'est jamais caché d'un projet qui lui tenait à coeur : celui de

rédigier une suite à son Traité de l'amour de Dieu, une suite qui parlerait du commandement de la deuxième table, c'est-à-dire le commandement d'aimer l'homme (1). Le temps lui manqua pour mener ce projet ambitieux à son terme. L'abeille nous confie page après page ce que l'écrivain n'eut jamais le temps de développer comme il le souhaitait. L'abeille fond en une seule les deux tables de l'amour.

Le langage de la nature en général, mais tout particulièrement celui de l'abeille, est éminemment suggestif. Il offre une élaboration théologique solide centrée sur l'Incarnation, l'Eucharistie et l'amour de Dieu et du prochain. C'est aussi un langage réaliste. Les précautions à prendre lors de l'essaimage, la manière de calmer les insectes en folie, les piqûres provoquées par eux n'idéalisent pas une réalité qui aurait pu paraître désincarnée. Certaines scènes appellent l'émotion du lecteur en l'invitant à s'apitoyer sur le sort malheureux de certaines abeilles. D'autres paragraphes prennent un tour épique, l'évocation navrante de la mutinerie de la ruche, par exemple, par le choix d'expressions guerrières. La plupart du temps cependant, le style invite à la douce contemplation des ouvrières au travail. La nature s'exprime bien ainsi dans les leçons qu'elle donne à l'homme, en un mélange de rudesse et de douceur. Mais le venin s'efface le plus souvent pour laisser place à la douceur du miel. Optimiste, sans doute, la description ne paraîtra pas trop idyllique.

En définitive, si l'abeille tient un si grand rôle dans la thématique salésienne, c'est peut-être qu'inconsciemment l'auteur lui-même s'identifie à cet insecte qu'il ne cesse de proposer à ses lecteurs comme modèle. Son oeuvre littéraire et religieuse de diverses fleurs, produit un miel nourrissant qui sera bien de lui. Certes, il n'a pas butiné hors du jardin où s'épanouit la tradition de l'Eglise et l'expérience des croyants -bien qu'il ait demandé et reçu l'autorisation expresse de l'Index de lire les oeuvres des auteurs de la Réforme-(2). Mais de par la multitude

(1) Oeuvres XIV 125-126, cité dans Saint François de Sales, Ravier, Devos, collection La Pléiade, op. cit. p. 322 note (2).

(2) Oeuvres XI 166-167, Cf. E. J. Lajeunie, op. cit., t 1 p. 256

des domaines en lesquels il aura recueilli le pollen, il aura montré qu'aucune discipline, aucune esthétique, aucun des aspects de la nature ne sont étrangers à une meilleure compréhension de la manifestation de l'amour de son Dieu et de l'exigence qui en découle, un amour en actes pour tout homme.

3715 Les autres insectes comparés aux abeilles

L'évocation des insectes autres que les abeilles sera assez brève du fait de leur peu d'importance en regard de ces dernières. L'abeille constituant le parangon en ce domaine, un certain nombre d'insectes apparaîtront comme négatifs ou de peu d'intérêt et souffriront de cette trop injuste concurrence. Quelques autres seront appréciés, il est vrai, pour une qualité particulière qui ne saurait être assurée par l'abeille, ce qui offrira le jeu d'une complémentarité intéressante dans le grand concert de la création.

37151 Les insectes immoraux ou dangereux

Déjà, nous avons rencontré, à propos de notre étude directe sur les abeilles, certains insectes qui présentent pour elles et pour l'homme un désagrément important.

371511 Les guêpes

Les guêpes sont malhonnêtes, cela nous le savions ; elles se complaisent aux proies charogneuses (1). Leur piqûre est soulignée à deux reprises, mais cette fois sans que le miel vienne apporter un contre-point positif à cette agression déplaisante (2).

371512 Les araignées

Les araignées s'attaquent de manière particulièrement pernicieuse aux abeilles.

Les araignes ne tuent pas les abeilles, mais elles gaspent et corrompent leur miel, et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font, en sorte que les abeilles ne peuvent plus faire leur mesnage ; et cela

(1) Oeuvres III 182

(2) id. XXV 82, XXVI 97. La prédication va dans le même sens qui accuse les guêpes de convertir le miel en venin. Cf X 348.

s'entend quand elles y font du séjour. Ainsy le peché véniel ne tue pas nostre ame mais il gaste pourtant la devotion (...) (1)

Cette action représente encore les critiques des mondains vis à vis des dévôts (2). L'araignée, contrairement à l'abeille qui est un insecte amoureux du grand soleil, est active lorsque le temps est trouble et présente ainsi un aspect moral négatif.

Car, comme les araignes ne font jamais presque leur toile que quand le tems est blafastre et le ciel nubileux, de mesme cet esprit malin n'a jamais tant d'aysance pour tendre les filetz de ses suggestions es espritz doux, benins et gays, comme il en a es espritz mornes, tristes et mélancholiques (3).

Le piège de l'araignée ne semblera pourtant point trop redoutable, car il est très mince (4). Nous avons pu constater qu'une petite avette pouvait s'en sortir avec la complicité du vent. La toile sera donc, sous la plume salésienne, le signe de quelque chose de peu d'importance, d'un obstacle mineur.

car le grand lien spirituel me serre si fort, que tous les autres me semblent des filetz d'araignee en comparayson (5).

Il conviendra donc de ne pas donner aux artifices de cet insecte une importance démesurée.

Il ne faut pas entortiller vostre esprit parmi ces toiles d'araignee (6).

Dans les similitudes, François de Sales avait relevé que certaines araignées se montraient particulièrement venimeuses, détail qu'il n'a pas utilisé davantage (7).

371513 La mouche

La mouche est un insecte particulièrement désagréable dont la première fonction paraît bien d'importuner toutes les

(1) Oeuvres III 64

(2) ibid. III 291

(3) id. V 315, même idée en XXVI 104, 146

(4) id. II 279

(5) id. XIII 61

(6) id. XVII 386

(7) id. XXVI 104

autres créatures. Elles vont et viennent devant les yeux, à l'image des distractions qui éloignent le croyant de l'essentiel au cours de sa prière ou de son action (1). Leur action "met en peyne" le voyageur (2), elles peuvent se montrer agressives et se mettre à piquer.

En fin, ce sont des mouches du monde qui nous piquent, mais il ne faut que tout simplement les oster (3).

Elles ne constituent pas un obstacle à proprement parler sauf pour quelques personnes par trop sensibles.

car souvent on se laisse abattre par un moucheron quand on combat des monstres en imagination (4).

La mouche en tant que telle est en effet insignifiante :
Il n'y a pas grande humilité en une mouche de ne s'estimer rien au prix d'une montaigne (5).

Mais c'est leur nombre et la répétition de leur action intempestive qui rend leur présence difficilement supportable.

Les mouches ne nous inquietent pas par leur effort, mais par la multitude ; ainsy les grans affaires ne nous troublent pas tant comme les menus, quand ilz sont en grand nombre (6).

Elles sont donc moins dangereuses que les loups, certes, mais plus pénibles, car il demeure à peu près impossible de s'en débarrasser (7). Quelle peut être la conduite à tenir à leur égard ? L'indifférence, répond François de Sales, un terme qui ne saurait signifier une vertu de caractère stoïcien, mais qui va trouver son fondement dans l'union à l'unique nécessaire de la présence divine auprès de laquelle tout le reste ne revêt plus guère d'importance.

(1) Entretiens 1056
Oeuvres XIII 114
ibid. XIII 123
id. XIV 85

(2) id. XXVI 353

(3) ibid. XXVI 311
ibid. XXVI 299

(4) ibid. XXVI 366

(5) id. III 348

(6) ibid. III 170

(7) ibid. III 306

Or donq, quant a ces menus tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie, d'amourettes, et semblables tricheries qui, comme mouches et mouches, viennent passer devant nos yeux et tantost nous piquer sur la joüe, tantost sur le nés, parce qu'il est impossible d'estre tout a fait exempt de leur importunité, la meilleure resistance qu'on leur puisse faire c'est de ne s'en point tourmenter ; car tout cela ne peut nuire, quoy qu'il puisse faire de l'ennui, pourveu que l'on soit bien resolu de vouloir servir Dieu (1).

Ici, la description d'un homme importuné par les mouches est rendue très vivante par l'image de cet insecte pernicieux qui frappe par surprise sa victime de plus en plus nerveuse.

De surcroît, la mouche porte l'outrecuidance à se comporter parfois comme les très honnêtes abeilles, volant de fleur en fleur. Produit-elle pour autant du miel ?

Maintefois nous avons des pensees auxquelles nostre esprit s'attache sans dessein ni pretention quelconque, par maniere de simple amusement, ainsy que nous voyons les mousches communes voler ça et la sur les fleurs sans en tirer autre chose (2).

Enfin, ultime perversion, les mouches offrent encore un autre inconvenient, si l'on en croit une comparaison présentée par le livre de Qohéleth (3).

Des mouches mortes infectent et font fermenter l'huile du parfumeur. Un peu de sottise pèse plus que la sagesse, que la gloire.

François de Sales a une petite préférence pour cette image qu'il paraphrase ou développe à cinq reprises :

Les mouches mourantes corrompent la suavité du baume. Si elles ne font que passer sur le baume, bien qu'elles le sucent, elles ne le gastent pas, mais oui bien si elles y meurent. On dit que les imperfections de vostre Maison ne sont que des mousches parce qu'elles sont petites (...) (4)

Cette comparaison vigoureuse est destinée aux religieuses du monastère des Filles-Dieu. Dans l'Introduction à la Vie dévote, les mouches mourant dans le parfum représenteront les péchés véniels (5) ;

(1) Oeuvres III 307

(2) id. IV 307

(3) Qo 10, 1

(4) Oeuvres XXI 74, même idée et même formulation en XII 143

(5) id. III 64

dans une lettre à Jeanne de Chantal le baume symbolisera l'amitié spirituelle (1). Ailleurs, l'image sera reprise de manière personnifiée à l'aide d'un vocatif particulièrement incisif :

O mouche morte, que fais-tu dans ce miel ? Que te sert il d'estre parmi l'unguent, ni a l'unguent de te recevoir ? Si tu estois vive, tu ferois le miel, et le miel te nourrirait ; tu mangerois l'unguent, et l'unguent te parfumerait, tu emporterois le parfum ça et la : mais morte, tu perds l'unguent (2).

Par un glissement subtil qui révèle la grande proximité qui existe entre ces diverses images d'insectes, l'onguent biblique devient du miel et la mouche une abeille. Les interrogations oratoires se succèdent, de manière presque pathétique pour en arriver à la chute, brève et coupante comme une lame : "mais morte, tu perds l'unguent".

Les mouches, symboles des pensées futiles et de la corruption ne méritent décidément guère que l'on s'arrête plus longtemps sur leur cas, même si certaines d'entre elles eussent sans doute mérité quelques égards telle la mouche pirauste de quatre pieds qui vole parmi le feu, mentionnée dans le recueil de similitudes (3) mais qui n'intervient pas dans les oeuvres salésiennes. L'expression stéréotypée des Controverses nous confortera encore dans cette certitude :

Il ne seroit jamais faict qui voudroit s'amuser sur tous les pieds de mouches qu'on va considérant icy...(4)

37152 Les insectes inoffensifs mais sans intérêt

Certains insectes ne se révèlent ni dangereux, ni pénibles. Pour François de Sales, ils n'en présentent pas moins un caractère de futilité.

371521 Les papillons

Le papillon renferme deux aspects négatifs : il distrait et il a un comportement stupide et suicidaire.

(1) Oeuvres XIII 160

(2) id. XIV 108

(3) id. XXVI 141

(4) id. I 57

Selon l'auteur, le papillon appartient au domaine de l'enfance.

Les petitz enfans s'affectionnent et s'eschauffent apres les papillons ; nul ne le treuve mauvais parce qu'ilz sont enfans. Mais n'est-ce pas une chose ridicule, ains plustost lamentable, de voir des hommes faitz s'empreser et s'affectionner apres des bagatelles si indignes, comme sont les choses que j'ay nommees(...)(1)?

Dans le même ordre d'idée, les Entretiens nous offrent la très vivante description d'un enfant tout excité par la vue des papillons après lesquels il s'empresse de courir et que sa mère doit chaque fois tendrement retenir (2).

Par ailleurs, le papillon, attiré par la lumière, vient brûler ses ailes à la flamme.

Hélas! la beauté de l'esprit en ruyne souvent la bonté, tandis que ces papillons se mirent en le brillant de leurs folles et vaysnes aisles et les veulent voir au feu qui les brusle. Oh! que la science est dangereuse pour grande qu'elle soit, quand elle opère sans charité et sans humilité! (3)

"Science sans conscience n'est que ruine de l'âme"... (4) La parole célèbre de Rabelais est ici intuitivement amenée par l'image de la vanité du papillon. Cependant, il nous faut le redire encore, pour François de Sales il ne s'agit nullement ici de vilipender la science et la recherche intellectuelle qu'il mit toujours en grand honneur, mais bien de stigmatiser une recherche qui ne s'accompagnerait pas des vertus essentielles de charité et d'humilité. La jeunesse sera tout particulièrement vulnérable au paraître, qu'il s'agisse de celui de la science ou celui de la mondanité. Par ses conseils, François de Sales ne s'érige pas en censeur, mais il dénonce plaisamment l'attitude de certains, de manière tout à fait didactique.

Car, comme le petit papillon voyant la flamme va curieusement voletant autour d'icelle pour essayer si elle est aussi douce que belle, et pressé de cette fantaisie ne cesse point qu'il ne se perde au premier essay, ainsy les jeunes gens bien souvent se laissent tellement saisir de la fausse et sotte estime qu'ilz ont

(1) Oeuvres III 66

(2) Entretiens 1057

(3) Oeuvres XXI 178

(4) Rabelais, Pantagruel, chapitre VIII

du playsir des flammes voluptueuses, qu'apres plusieurs curieuses pensees ilz s'y vont en fin finale ruiner et perdre (1).

La fin tragique du papillon est évoquée par un pléonasme "fin finale" qui en renforce le terme.

Il conviendra donc de garder une certaine prudence vis à vis de certaines flammes trompeuses pour ne s'y point brûler les ailes(2) mais aussi, paradoxalement, vis à vis de la Divinité, pour des raisons différentes, en acceptant sereinement de ne point tout pouvoir comprendre de sa mystérieuse immensité.

Eh quoy, petit mouscheron, nourri parmi les pourritures de ma chair, voules vous brusler vos aisles a cest immense feu de la puissance divine, laquelle consumerait et devorerait les Seraphins, s'ilz se vouloient fourrer en telle curiosité ? Non, petit papillon, il vous appartient seulement d'adorer cet abisme, et non pas de le sonder (3).

371522 Le hanneton

Cet autre insecte, moins émouvant et gracieux que le petit papillon, n'apparaît dans les oeuvres salésiennes que du fait de sa gloutonnerie improductive qui tranche bien sur la laborieuse activité de l'avette.

Quelquefois, nous pensons attentivement a quelque chose pour apprendre ses causes, ses effectz, ses qualités ; et cette pensée s'appelle estude, en laquelle l'esprit fait comme les hanetons qui voletent sur les fleurs et les feuilles indistinctement pour les manger et s'en nourrir (4).

371523 La fourmi

Cet insecte sociable aurait pu, à l'instar de l'abeille, donner quelque laborieux sujet d'édification. Il n'en est rien. En bon terrien, François de Sales a sans doute davantage tendance à considérer ce petit peuple vorace comme un inconvénient, envahissant granges et maisons que comme un sujet d'émerveillement. Aussi la fourmi fera-t-elle penser essentiellement à un grouillement

(1) Oeuvres III 179

(2) id. XVI 198

(3) id. XXVI 213

(4) id. IV 307

négatif et affligeant :

Je voy clairement que cette formiliere d'inclinations
que l'amour propre nourrit (1).

A un autre moment, il parlera d'une fourmilière de pensées et d'i-
maginations. Du reste, même François d'Assise, si l'on en croit
l'auteur

ne pouvait gouster l'amour des fourmis (2).

Cet insecte sera donc particulièrement peu décrit dans le bes-
tiaire salésien, même de façon négative (3).

37153 Les insectes positifs qui présentent une complémentarité à
l'image de l'avette

371531 La sauterelle

La sauterelle, elle aussi, pourrait être un animal glou-
ton et vorace dont l'action destructrice serait négative. Nous
rencontrons cet aspect dans la Défense de l'Estendart de la Sainte
Croix, avec la reprise de cet étrange passage de l'Apocalypse qui
voit s'ouvrir le "puits de l'abîme", lieu des puissances démonia-
ques, libérant ainsi un nuage de sauterelles vengeresses, dange-
reuses comme des scorpions (4). Ces animaux évoquent l'auteur pro-
testant avec lequel François de Sales controversé et qu'il accuse
de sauter de sujet en sujet (5).

Un fait a dissuadé pourtant l'auteur de dépeindre tou-
jours ainsi cet animal. Dans l'Ancien Testament, la sauterelle
était un mets apprécié (6) ; le fait que Jean-Baptiste, l'un des
personnages que François de Sales privilégie dans le Nouveau Tes-
tament, mange des sauterelles, a modifié la valeur de cet insecte.
Comme les récentes découvertes des manuscrits de Qumran l'ont
révélé, ce régime alimentaire à base de miel et de sauterelles
grillées était en fait un régime de faveur accordé aux membres

(1) Oeuvres XIX 50

(2) id. XX 50

(3) Dans les similitudes, une image a été relevée : comment chasser les fourmis avec des ailes de
chauve-souris. Cf. XXVI 131, image qui n'a pas été exploitée.

(4) Ap 9, 3

(5) Oeuvres II 61

(6) Nb 13, 33, cité dans Oeuvres III 16

malades de la communauté monastique essénienne à laquelle appartenait Jean-Baptiste. Mais François de Sales ne pouvait guère s'en douter, bien évidemment. Aussi, présente-t-il la sauterelle sous un jour symbolique.

Jean-Baptiste mangeoit des sauterelles, pour monstrier que si bien il estoit en terre, il sautoit neanmoins perpetuellement en Dieu (1).

Voilà du coup l'insecte admis au rang des animaux mystiques, non point du fait de son travail ou de l'exemplarité de son comportement social, mais du fait de sa motricité si particulière. Peut-on lui associer l'intuition spirituelle de l'oraison jaculatoire, ce court moment d'élancement de la pensée vers Dieu au milieu des tracas de la journée ? On est loin des plaies d'Egypte de l'Exode!

371532 La cigale

En évoquant la cigale, François de Sales va surtout s'attacher à parler de son chant, intéressante complémentarité que ne pouvait assurer l'avette mystique malgré sa grande perfection. Et l'auteur d'expliquer :

Les cygales ont leur poitrine pleyne de tuyaux, comme si elles estoient des orgues naturelles (2).

Cette observation est empruntée à Pline, mais François de Sales en profite pour y adjoindre immédiatement le développement original de cette simple remarque de l'auteur latin : "les cigales vivent aussi de rosée" (3) :

Et pour mieux chanter, elles ne vivent que de rosee, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la succent par une petite languette qu'elles ont au millieu de l'estomach, par laquelle elles jettent aussi, toutes, leurs sons avec tant de bruit qu'elles semblent n'estre que voix (4).

Les perles, déjà, naissaient de la rosée. Pourquoi, après tout, les cigales ne se nourriraient-elles pas exclusivement de ce don gratuit de la nature, elles dont le chant est toute gratuité ? Si du moins cette présentation n'est guère scientifique, elle n'en est que plus poétique. Et puis ce trait nous permet, là aussi,

(1) Oeuvres XV 73

(2) id. IV 285

(3) Pline, Hist. Nat. 1, XI, c XXVI, al XXXII, cité dans Oeuvres XXVI 146

(4) Oeuvres IV 285

de glisser rapidement par analogie au plan mystique. François d'Assise, dont on connaît l'influence sans précédent à l'aube de la Renaissance, n'appelait-il pas ses religieux ses "cygales", allusion, sans doute, comme le suggère François de Sales à leur prière de louange nocturne, et peut-être aussi à la couleur de leur robe de bure grossière et à leur détachement effectif de tout bien possédé ?... (1) Il est vrai que La Fontaine n'avait point encore définitivement typé le caractère réciproque de la cigale et de la fourmi...

La cigale s'identifie, parfois, à son tour à l'amant mystique du Cantique des Cantiques, en faisant résonner son chant d'amour, tout en suçant la rosée des perfections divines (2). Mais pour François de Sales, redisons-le, c'est chaque homme qui a reçu la capacité de pouvoir dire, ainsi qu'il l'affirme dans le Traité de l'amour de Dieu :

Je suis une cigale mystique ; mon âme, mes espritz, mes pensées, et toutes les facultés qui sont ramassées au-dedans de moy sont des orgues : o qu'a jamais tout cela bénisse le nom et retentisse les louanges de mon Dieu(3).

371533 Conclusion sur les insectes

L'insecte par excellence étant l'abeille, il est bien malaisé de présenter de longs développements sur les autres espèces qui peuvent animer les oeuvres salésiennes. Leur diversité participe à cette munificence qui produit la perfection de la nature. Leur rôle est humble, le plus souvent, néfaste parfois.

A leur décharge, nous conviendrons qu'elles ne sont pas les seules à figurer le mal. L'animal que nous allons maintenant étudier est en effet éminemment qualifié pour parler de péché, de chute et de mort. Il nous rappellera le principe de réalité d'une nature qui sait aussi fort bien parler négativement.

372 : le serpent

Cet animal qui surgit dès le récit de la Création du monde, dans le Livre de la Genèse, est directement associé au

(1) Oeuvres IV 284

(2) id. IV 285, citant Saint Bernard, Serm. XLV in Cant., § 7

(3) ibidem

drame du salut en tant qu'il symbolise la révolte de l'homme et sa tentation d'idôlatrie. Défigurée par le serpent démoniaque, menacée par le dragon satanique de l'Apocalypse, la Création est sauvée et sera finalement transformée grâce au sacrifice de celui que l'on nommera l'Agneau de Dieu. Serpents et scorpions traversent encore les textes bibliques pour figurer une épreuve envoyée par Dieu au temps de l'Exode. Avec le Nouveau Testament, pourtant, le ton se fera parfois différent. En effet, la promesse est faite par le Christ ressuscité (1) à ceux qui le suivent et qu'il envoie en mission de ne plus avoir à craindre la morsure des serpents, promesse qui se trouve attestée par l'immunité qu'offre l'apôtre Paul, victime d'une telle morsure à la suite d'un naufrage (2). Mieux encore, cette invitation du Maître à se montrer malins comme des serpents (3), expression que nous avons déjà rencontrée lorsque nous avons traité de la colombe.

Toutes ces figures du serpent vont se trouver présentes dans l'oeuvre salésienne, complétées parfois par quelques réminiscences de la tradition latine.

3721 Le serpent, un animal dangereux

La morsure du serpent a un effet particulièrement pernicieux que François de Sales analyse en détail :

L'aspic fait sa piqueure presque imperceptible, et son venin d'abord rend une démangeaison delectable, au moyen dequoy le coeur et les entrailles se dilatent et reçoivent le poison, contre lequel par apres il n'y a plus de remede (4).

Cet envahissement de la substance mortelle dans les parties les plus vitales de celui qui est victime d'une telle agression est relaté à plusieurs reprises par François de Sales (5). L'Eglise, la céleste Epouse, est l'une de ces victimes, le serpent recouvrant

(1) Mc 16, 18

(2) Ac 28, 3

(3) Mt 10, 16

(4) Oeuvres III 240

(5) C'est l'occasion, dans la Prédication, de formules telles que : Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba. "Fuyez, ô enfants, un froid serpent est caché sous l'herbe". Cf. VIII 84.

alors, dans les Controverses, l'hérésie protestante (1). L'image est du reste signifiante pour l'auteur qui la choisit cette fois, dans l'ouvrage polémique suivant, pour parler des protestants eux aussi atteints d'une telle blessure :

Ces gens ont l'estomac et la cervelle gastés, ilz convertissent tout en venin (2).

Cette allusion de consonnance biblique n'offre guère d'originalité, elle est pourtant réutilisée, dans une lettre au pape, pour qualifier de la même manière les suisses Bernois affligés récemment du venin de l'hérésie (3) ; à moins qu'elle ne le soit encore dans la Préface du Code Fabrien pour désigner Luther lui-même (4). Remarquons cependant, pour être juste, que ce venin ne saurait demeurer l'exclusivité d'une Eglise Réformée qui trancherait ainsi avec la très grande pureté de son homologue Catholique. François de Sales a l'honnêteté de reconnaître que son Eglise, elle aussi, secrète un venin qui, pour être de nature différente, n'en est pas moins redoutable.

Mirum quam dissipata sit omnium Regularium disciplina in Abbatibus et Prioratibus hujus diocesis (Carthusianos et Mendicantes excipio). Reliquorum omnium argentum versum est in scoriam et vinum mistum est aqua, imo versum est in venenum ; (...) (5)

Ce venin sous-entendra encore la calomnie que l'évêque rencontre dans les aspects civils de sa mission relative à la délation injuste commise à l'encontre de l'un de ses parents auprès du sourcilleux Duc de Savoie :

Quelqu'un qui eut entrepris de bien présenter a son Altesse la malice et le venin des ennemis de nostre pauvre parent (6).

De même, le péché de la colère est-il comparé à cet animal qui s'immisce partout :

(1) Oeuvres I 82

(2) id. II 115

(3) id. XII 229

(4) id. XXIII 196

(5) ibid. XXIII 325. Traduit ainsi : "Il est surprenant de voir à quel point la discipline régulière est partout ruinée dans les abbayes et prieurés de ce diocèse (j'excepte les Chartreux et les Mendicants). Chez tous les autres, l'argent s'est chargé en scories et le vin a été mêlé d'eau, bien plus s'est transformé en venin".

(6) id. XV 371

Elle fait comme le serpent qui tire aysement tout son cors ou il peut mettre la teste (1).

La description des dangers que distille le serpent ne semble cependant pas exagérée en regard de certains traits relevés dans les similitudes qui auraient pu porter l'auteur à une surenchère avec ce serpent "catablepa" qui foudroie ses victimes à la distance de mille pas, par exemple (2). François de Sales relève, il est vrai, cet épisode étrange qu'il attribue à un certain Carpus, évêque de Candie à qui Dieu envoya une vision de l'enfer tout aussi traditionnelle qu'effrayante avec une débauche de serpents menaçants (3), bon contrepoint à une toute autre vision de la félicité céleste. Cette perception diabolique n'empêche pas le serpent d'être parfois à l'origine d'un trait d'humour d'origine biblique (4) :

Le Sage s'écrie : Qui aura compassion d'un enchanteur piqué par le serpent! (5)

Pour François de Sales, il conviendra de faire attention aux serpents qui peuvent surprendre en chemin, sans pourtant en surestimer la menace.

Nous combattons les monstres d'Afrique en imagination, et nous nous laissons tuer en effect aux menus serpens qui sont en nostre chemin, a faute d'attention (6).

Du reste, le plus simple, pour se débarrasser de ce dangereux reptile, sera de le détruire dès que possible, dans l'oeuf de préférence, ce que François de Sales propose à diverses reprises.

3722 L'oeuf du serpent

Cet oeuf de serpent à l'apparence si innocente mais au contenu si potentiellement redoutable, que peut-il figurer ? Essentiellement, en une reprise cohérente de l'une des images

(1) Oeuvres III 164

(2) id. XXVI 131

(3) id. V 221

(4) Du reste, avec un peu d'humour, dans un Sermon, François de Sales feint de s'émerveiller de la providence admirable dont bénéficient les serpents qui purifient leur regard en consommant du fenouil, muent, guérissent leurs blessures avec du serpolet et... perdent leur venin lorsqu'ils boivent. Cf. VIII 91

(5) Oeuvres III 201. Cf. Si 12, 13

(6) Oeuvres III 261

précédentes, les dérèglements de certains grands monastères, et tout particulièrement celui des Filles-Dieu pour lequel par deux fois, il emploie cette image :

L'aspic de dissolution et de desreglement n'est pas encor esclos en vostre mayson, mays prenes bien garde a vous : ces defautz en sont les oeufz ; si vous les couves en vostre sein, ilz esclorront un jour, à votre ruine et perdition (...) (1)

Mais quand bien même le serpent aurait-il pu éclore, il ne reste plus qu'à le combattre victorieusement, selon la tradition biblique.

3723 La lutte contre le serpent

Le Livre de la Genèse (2) prévoit que la femme frappera le serpent à la tête tandis que celui-ci tentera de l'atteindre au talon. Les interprétations exégétiques divergent quant à l'explication de ce verset. Annonce-t-il une lutte à mort et sans fin entre la descendance de la femme et celle du serpent, combat sans issue qui s'inscrirait dans le cadre des sanctions prises par le Dieu Très Haut ? Ou bien est-ce possible d'entrevoir au contraire une issue favorable à cette lutte puisque la lignée du serpent est atteinte à la tête tandis que celle de la femme l'est au talon seulement ? La tradition chrétienne a souvent vu ici la préfiguration de la victoire à venir du Messie, née d'une femme, privilégiant du même coup le rôle de la mère du Messie. François de Sales se rallie à cette deuxième interprétation, plus optimiste. Il évoque ainsi, en regard de l'hérésie protestante, de nature reptilienne selon lui, la figure de Marie qui protégera, par exemple, la fondation de la Sainte Maison de Thonon :

(...) La benedetta Virgine, alla quale è dedicata, conculcherà e spezzerà il velenoso capo del serpente ridotto in Geneva et Lauzanna (2).

Il parlera en des termes similaires de la restauration d'un culte convenable qui devrait briser également la tête du serpent

(1) Oeuvres XII 140 et XXI 73

(2) Gn 3, 15

(3) Oeuvres XII 92. Traduit ainsi : ... "La bienheureuse Vierge, à laquelle elle est dédiée, foulera et brisera la tête venimeuse du serpent qui s'est réfugié à Genève et Lausanne".

protestant (1).

Le Livre de l'Exode offrait une manière plus originale de rendre les serpents inoffensifs : en les charmant, comme le pouvoir en avait été donné à Moïse pour faire pression sur le pharaon (2).

Ne voyez vous pas comme Moïse transformait le serpent en baguette le saisissant seulement par la queue ? Certes, de mesme donnant une bonne fin a nos passions, elles prennent la qualité de vertus (3).

En ce cas précis, il est affirmé que d'un animal négatif peut sortir un élément positif. Les charmeurs de serpents surgissent encore des Psaumes, bien que leur action ne soit pas toujours efficace, comme le montre ce parallèle entre des vipères récalcitrantes et des méchants dévoyés.

Ils ont un venin pareil au venin du serpent ;
Ils sont comme la vipère sourde, qui se bouche l'oreille,
qui n'obéit pas à la voix des enchanteurs
et du charmeur le plus habile aux charmes (4).

Telle est l'attitude de certains protestants selon François de Sales vis à vis des talentueux missionnaires capucins (5).

Mais la victoire ne fait aucun doute : selon la tradition apocalyptique sur laquelle s'appuie l'évêque, Dieu foulera aux pieds toutes sortes de reptiles dangereux (6).

Que faire cependant, si dans la lutte, le serpent a réussi à mordre son adversaire ? Faut-il comme le suggère Pline couper le membre atteint (7) ? ou bien existe-t-il des contre-poisons ?

3724 Les contre-poisons

Tout d'abord, il existe, semble-t-il, un moyen d'empoisonner le serpent, ce qui n'est certes guère un remède pour celui qui est atteint, mais du moins une réponse satisfaisante à l'agression :

(1) Oeuvres IX 359

(2) Ex 4, 4

(3) Oeuvres V 311

(4) Ps 58, 5-6

(5) Oeuvres XVI 70

(6) id. XIX 72, XXIII 182, Cf. Ap 12, 9

(7) Oeuvres XXVI 121, citant Pline, H. N. 1, XVII, c XXVII, al XLIII

Ainsy voyons-nous tout naturellement il y a contrariété entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de l'homme qui est a jeun fait mourir le serpent (1).

Cette allégation empruntée à Pline (2) paraîtra sans doute étrange ; elle connut pourtant une popularité durable puisque nous l'avons encore entendue affirmée dans les années soixante par un instituteur d'école de campagne savoyard. Toujours en se référant à Pline qui se montre intarissable sur le sujet (3), il conviendra d'éloigner ceux qui auraient pu connaître antérieurement une telle mésaventure, pour mieux soigner celui qui est atteint d'une telle morsure,

(...) car, comme ceux qui ont esté mordus des serpens ne peuvent pas ayement guérir en la presence de ceux qui ont esté autrefois blessés de la mesme morseure, aussi la personne qui est piquee d'amour guérira difficilement de cette passion, tandis qu'elle sera proche de l'autre qui aura esté atteinte de la mesme piqueure(4).

La piqûre d'amour nous rappellera sans doute quelque emprunt mythologique alors très en vogue à la Renaissance.

Ceci étant, quelle thérapeutique appliquer à la blessure venimeuse qui risque d'être fatale ? La réponse est essentiellement d'origine biblique.

Tout d'abord, le serpent d'airain (5) qui constitue pour François de Sales, une préfiguration de la croix salvifique, selon la droite ligne de la tradition patrologique :

Saint Justin le martyr recitant cette histoire, témoigne que Moïse eslevant le serpent le dressa en forme de croix (6).

Pour une large part, l'auteur étaye en effet son argumentation, relative à la dévotion que les catholiques peuvent avoir pour la croix, sur cette tradition à laquelle il se rapporte en trois autres reprises (7).

(1) Oeuvres IV 62

(2) Pline, Hist. Nat., 1, VII, c II

(3) Pline, op. cit., 1, XXVIII, c III, al VI

(4) Oeuvres III 211

(5) Nb 21, 9

(6) Oeuvres II 103

(7) ibid. II 195, 294, 353

Dans le Nouveau Testament, l'Eglise est affirmée comme étant dépositaire des promesses du Christ, dont certaines concernent précisément les serpents :

Nostre Seigneur promet que l'Eglise seroit suivie de miracles (...) ilz oteront les serpens, le venin ne leur nuira point (1).

Cet aspect déjà signalé, se trouve attesté en l'un des épisodes mouvementés des voyages de saint Paul (2), et c'est du reste ce dernier épisode qui donnera son nom à un contre-poison que mentionne François de Sales, sous le nom de "la grâce de saint Paul" mais dont il ne dit pas grand chose (3).

3725 La langue de serpent

Le serpent n'est pas seulement redoutable du fait de sa morsure. Sa langue fourchue en a fait le symbole du double-langage, du mensonge et des contre-vérités.

David parlans des mesdisans :
ilz ont affilé leurs langues, dit-il comme un serpent (4).
Or, le serpent a la langue fourchue et a deux pointes, comme dit Aristote (5) ; et telle est celle du mesdisant, qui d'un seul coup pique et empoisonne l'oreille de l'escoutant et la reputation de celui de qui elle parle (6).

Cette histoire n'est du reste pas inédite puisque son origine remonte au livre de la Genèse qui rapporte les paroles séductrices du serpent.

Ainsy arriva-t-il a nostre premiere mere Eve, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit a deviser avec le serpent, recevant de la complaysance d'ouïr parler de son aggrandissement en science et de voir la beauté du fruit défendu (7).

(1) Mc 16, 18. Cf. Oeuvres I 99

(2) Ac 27, 4, cité dans Oeuvres V 300

(3) Oeuvres III 162. Les similitudes, quant à elles, relèvent encore diverses méthodes pour lutter contre le venin des serpents, mais ces traits n'ont pas été utilisés comme illustration dans les oeuvres salésiennes. Cf XXVI 118, 133.

(4) Ps 89, 3

(5) Aristote, op. cit. 1, I, c XI. Cf Oeuvres III 239

(6) Oeuvres III 239

(7) id. IV 223

Nous reverrons plusieurs fois cette image de facture très traditionnelle (1). Analogiquement, commercer avec des langues venimeuses sera, tout particulièrement proscrit :

Car ainsy faisant, vous demeurerez toute innocente parmi les sifflements des serpents, et, comme une aymable fraise, vous ne contracterez aucun venin par le commerce des langues venimeuses (2).

L'allitération en "s" n'offre pas la perfection du célèbre vers racinien, mais rend compte d'une recherche de sonorité que nous noterons au passage.

De fait, le terme de serpent ne suggèrera guère l'idée d'un compliment. François de Sales ne manquera pas de relever les termes avec lesquels son cher Jean-Baptiste apostrophait ses auditeurs, les appelant "engeance de viperes" (3). Quelle peut-être alors la vertu positive d'un animal entièrement négatif, pourtant curieusement érigé en modèle par le Christ lui-même lors d'un envoi de ses disciples en mission ?

3726 Le serpent et la colombe

François de Sales semble parfois un peu indécis sur le sens que l'on peut donner à cette injonction étonnante :

Soyez prudents comme des serpens, dit-il à ses apôtres, mais passez plus outre, et soyez simples comme des colombes (4).

Peut-être la solution serait-elle de "passer outre" et de ne pas trop s'attacher au premier membre de la phrase, privilégiant ainsi tranquillement la douce colombe vertueuse qu'il nous avait déjà décrite. Mais François de Sales n'est pas de ceux qui esquivent les problèmes, seraient-ils exégétiques. Il lui arrive même de se laisser aller à la surprise en repensant à cette formule abrupte qu'il a du mal à développer, et qu'il traite en quelque métamorphose au goût très baroque :

Or sus, il falloit bien que le serpent se fourrast de force dans l'aspreté de la pierre pour se desfaire de

(1) Oeuvres I 11
id. XXIV 387

(2) id. XVIII 417

(3) Entretiens 1089, Cf. Mt 3, 7

(4) ibid. 1183, Cf. Mt 10, 16

sa vieille peau et se rajeunir heureusement, afin d'être transformé en colombe (1).

Parfois aussi, il récuse franchement la première partie de la phrase évangélique qu'il présente de manière négative.

Oh que le monde est inique, a mon gré, et que sa prudence est haïssable, parce qu'elle est serpentine et nullement associé (sic) a la simplicité colombine (2).

Ailleurs, il essaie de synthétiser les deux termes de la formule :

Nostre Seigneur veut que nous soyons prudents non pas pour l'offensive mais pour la defense : prudents comme le serpent, pour n'estre point desceuz ; simples comme la colombe, pour ne point tromper personne (3).

Et c'est dans la simplicité familière des Entretiens que, pour finir, François de Sales va tenter une interprétation de cet épineux conseil.

Mais il faut dire un mot de la prudence du serpent, car j'ai bien pensé que si je parlais de la simplicité de la colombe, que l'on me jetterait vite le serpent dessus. Plusieurs ont demandé quel était le serpent duquel Notre Seigneur voulait que nous apprissions la prudence. Car, quand les Israélites furent conduits par Moïse dans le désert, ils étaient à tous propos piqués par de petits serpenteaux, dont plusieurs mouraient faute de remèdes ; De quoi Dieu ayant pitié, commanda que l'on élevât un serpent d'airain, lequel étant regardé par ceux qui seraient piqués des serpents, seraient incontinent guéris. Or, le serpent d'airain qui fut élevé au bout d'une perche dans le désert, ne représentait aucune autre chose que Nostre Seigneur et Nostre Maître, qui devait être élevé sur le mont Calvaire en l'arbre de la croix, lequel étant élevé, pratiqua merveilleusement bien la prudence du serpent. Car le serpent montre sa prudence en diverses façons et premièrement en ce qu'étant jà viel, il se dépouille de sa vieille peau ; et Notre Seigneur en fit de même, c'est a dire il se dépouilla de sa propre gloire, car il fut ainsi que dit saint Paul fait comme folie aux juifs et scandale aux gentils (4).

François de Sales prolonge encore cette analogie entre la prudence du Christ en croix, paradoxale folie pour les hommes, et le serpent d'airain que nous sommes invités à contempler pour notre guérison. Nous trouvons la même interprétation dans une autre

(1) Oeuvres XIX 174

(2) ibid. XIX 311

(3) id. XXVI 53

(4) Entretiens 1196

partie de ses oeuvres (1). Ailleurs, dans une lettre, il complète même cette évocation par un nouveau trait emprunté à saint Grégoire qui explique que le serpent cache sa tête en cas de danger, modèle de celui qui accepte le martyr en conservant l'intégrité de la fidélité aux paroles évangéliques (2).

Force est donc bien, malgré la répulsion que peut provoquer ce modèle, de reconnaître l'ambivalence de cet animal avec lequel François de Sales ne sera jamais tout à fait à l'aise. Dans cette lignée, il nous dépeindra encore une autre bête venimeuse : le scorpion.

3727 Un animal qui s'apparente au serpent : le scorpion

Du fait de sa piqure qui peut être mortelle, le scorpion présente une grande parenté avec le serpent. Ce ne sera plus une surprise d'ajouter qu'il symbolisera également les hérétiques vers lesquels François de Sales, jeune missionnaire, est envoyé comme le prophète Ezechiel, "assis sur des scorpions" (3).

L'auteur, qui décrit très peu cet animal, nous assure pourtant qu'il est possible de lutter contre l'aspect pernicieux de son agression, -identifiée bien sûr à celle du péché- :

Le scorpion qui nous a piqués est vénéneux en nous piquant, mais estans réduit en huyle c'est un grand médicament contre sa propre piqueure : le péché n'est honteux que quand nous le faisons, mais estant converti en confession et penitence, il est honorable et salutaire (4).

Nous retrouvons ici la théologie optimiste de François de Sales, sous un trait emprunté à Matthioli (5) qui nous amène à déduire que les agressions de ses animaux ne sont jamais complètement fatales (6).

(1) Oeuvres XXVI 48

(2) id. XX 71

(3) Ez 2, 6, cité dans Oeuvres XIII 238

(4) Oeuvres III 57

(5) id. XXVI 144, citant Matthioli, Comment. Dioscorid., 1, II, c II

(6) Les rapports entre scorpions et herbes vénéneuses avaient encore été notés, sans autre emploi. Cf. Oeuvres XXVI 133.

Il nous reste maintenant à achever notre triptyque relatif à des figures animales remarquables avec une créature plus attrayante.

373 Le cheval

L'équitation, art noble, nous est exposée sous des formes différenciées par François de Sales. Sous sa plume, le cheval n'est guère idéalisé : il est certain que l'évêque pratiquait l'équitation pour des motifs utilitaires, ainsi que la majorité de ses contemporains, et qu'il l'apprit très jeune. Jamais cependant il n'en profite pour chanter la beauté, l'intelligence, et le caractère attachant de la plus belle conquête de l'homme. Il en parle bien techniquement, toutes proportions gardées comme le technicien d'un bon instrument. Ses observations sont judicieuses, prises sur le vif, mais encore une fois essentiellement pratiques. Il se rie parfois de ceux qui utilisent leur monture pour se pavanner et faire de cet animal utilitaire un objet d'orgueil et d'ostentation.

3731 Le cheval, une réalité omniprésente de l'époque

La vie quotidienne de l'évêque de Genève est environnée de chevaux. L'évêque circule habituellement à cheval, comme nous l'avaient montré ses tournées pastorales en montagne, et non en carrosse, comme les nobles de son temps ou même les Visitandines en route vers de nouvelles fondations (1). S'il fallait encore l'attester, il serait loisible de trouver dans la correspondance des précisions comme celle-ci :

J'ay vostre lettre du 6 juin, et tout maintenant, je monte a cheval pour la visite qui durera environ cinq mois (2).

Seules ces longues heures d'équitation permettent à l'évêque de "repenser à soy", comme il le confie à Jeanne de Chantal, tout le reste de son temps étant pris par ses activités pastorales (3).

(1) Oeuvres XVIII 331

364

id. XX 290

(2) id. XIII 192

(3) ibid. XIII 125

L'entretien d'une écurie ou même simplement d'un cheval fait donc partie des soucis primordiaux de nombre de particuliers de l'époque qui ont la nécessité de voyager. François de Sales nous laisse à ce propos quelques documents administratifs qui prévoient de dégager des sommes pour cette affectation (1). Il n'est pas inhabituel, même, d'emprunter le cheval de quelqu'un (2).

Des expressions équestres émaillent ainsi la correspondance salésienne et témoignent d'une vie fort occupée par les nombreuses exigences de ses déplacements fréquents.

Je pars et vous écris ces quatre mots le pied à l'étrier (3)... quand je montais à cheval (4).

De même les conseils qu'il donne avec sollicitude à certaines de ses correspondantes, Jeanne de Chantal, par exemple, prouvent d'une activité équestre conséquente :

Mays donques, disnés de bonn'heure, plustost à neuf qu'à dix, affin que vous puissies vous reposer quattr' heures avant que monter à cheval (5).

L'organisation d'un pèlerinage à Saint Claude fait ainsi l'objet de plusieurs échanges de lettres pour mettre au point des arrangements précis que nous retrouvons également à l'occasion d'autres voyages (6). Outre cela, François de Sales en vient même à conseiller l'une de ses correspondantes sur la vente de chevaux trop vieux et pour l'achat de nouvelles bêtes (7). Il indique également en connaisseur le temps qu'il conviendra de faire reposer les montures lors d'une étape fatigante (8). A un gentilhomme de ses amis, il conseille la pratique plus intensive de l'équitation.

(1) Oeuvres XXII 301
id. XXIV 463

(2) id. XXVI 62

(3) id. XVIII 190
même idée : XIV 365
XV 107

(4) id. XIII 221

(5) id. XVI 59

(6) id. XIII 181, 365
XVIII 54

(7) id. XVII 170

(8) id. XIV 206, XVI 128

Faites les passetems qui seront plus vigoureux, comme de monter a cheval, sauter et autres telz (1)...

Son regard amusé lui fait remarquer discrètement le train important avec lequel l'archevêque de Lyon vient le visiter :

il amena avec soy huit hommes a cheval (2).

De plus, pour ses lecteurs du Traité de l'amour de Dieu, il fait appel à une réalité bien connue de chacun : le rude et nécessaire apprentissage de la monte que doivent faire tous les jeunes (3).

Car, comme les jeunes garçons qui commencent a monter a cheval, quand ilz sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains se prennent a belles mains a la selle, mais quand ilz sont un peu plus exercés ilz se tiennent seulement en leurs serres, de mesme les novices et apprentifs au service de Dieu, se treuvans esperdus parmi les assautz que leurs ennemis leur livrent au commencement, ilz ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mais aussi de la mercenaire et servile, et se tiennent comme ilz peuvent pour ne point deschoir de leur pretention (4).

La comparaison, très vivante, fait sans doute partie également de l'expérience personnelle de l'auteur au même titre que ce petit trait des Entretiens :

N'aves vous point vu ceux qui apprennent a tirer les armes ? Ils tombent souvent, et de mesme en font ceux qui apprennent a monter a cheval (5).

Ces précisions ne révèlent sans doute guère un caractère littéraire très élaboré ; elles établissent cependant le contexte important qui va donner naissance à un certain nombre de courtes images relatives à l'équitation qui courent à peu près dans tous les écrits salésiens.

3732 Des images courtes relatives à l'équitation

Certaines expressions ont une tournure proverbiale

(1) Oeuvres XXI 7

(2) id. XVII 89

(3) Cet apprentissage est désiré même par les très petits enfants comme le mentionne la prédication. Ut pueri in equis ligneis ambulantes, appellans equos, hinniunt eorum nomine, currunt, soltant, et pascurtur illa pueritia. "Les enfants chevauchent des montures de bois, les appelant chevaux, hénissant en leur nom, courant, sautant, et se délectant en cette activité puérile". VIII 36.

(4) Oeuvres V 305

(5) Entretiens 1178

procédant d'un solide bon sens que monsieur de la Palice n'eût sans doute pas désavoué, telle que celle-ci :

car un cheval entravé ne peut courir (1).

d'autres sont passées dans le langage le plus courant :

O vraiment, si cela estoit, je gouvernerois tout ; je me monterois bien sur mes grans chevaux (2).

D'autres, nombreuses, font allusion à la bride, ainsi :

Je suis en une occupation qui me tient la bride si courte que je ne puis guere eschapper pour vous escrire...(3)

Il conviendra alors de lâcher la bride aux menues affections (4), de diriger la volonté comme à l'aide d'une bride (5), d'éviter de lâcher la bride aux menues colères (6), voire de retenir fermement comme un cheval emballé un coeur qui s'emporte vers des passions fâcheuses (7). La colère sera plusieurs fois décrite sous lestrait d'un cheval un peu vicieux :

Mays elle estant une fois en fougue, comme un cheval fort en bouche et bigearre, elle se desrobbe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare jamays qu'en default d'haleine (8).

Ceci nous amènera tout naturellement à faire état de l'élevage et du dressage des chevaux dont François de Sales parle parfois afin d'illustrer certains propos.

3733 Elevage et dressage

Pour François de Sales, l'harmonie qui peut exister entre le cavalier et sa monture vient d'un ordre tout à fait naturel.

Les chevaux nous portent et nous les pansons (9).

(1) Oeuvres XXVI 166

(2) id. XIII 376

(3) ibid. XIII 214

(4) ibid. XIII 281

(5) id. IV 26,
XIX 293

(6) id. IV 221

(7) id. XIV 92,
XXVI 297

(8) id. V 218, même idée en V 223

(9) id. IV 97

Ceci étant, une grande patience sera requise pour faire du poulain rétif une monture sûre et docile (1). La même patience est de rigueur pour une avancée spirituelle tout comme elle l'est pour la formation importante des religieuses :

(...) et qu'elle ne treuve point estrange si cela ne se fait point en un instant. Pour mettre un jeune cheval au pas et l'asseurer sous la selle et la bride, on employe des annees entieres (2).

En tout état de cause, l'élevage nécessitera de respecter l'animal dans tous les domaines de sa vie.

Manger peu, travailler beaucoup, avoir beaucoup de tracasseries d'esprit, et refuser de dormir au cors, c'est vouloir tirer beaucoup de service d'un cheval efflanqué, et sans le faire repaistre (3).

Encore une fois, et avec un humour à peine dissimulé, François de Sales fait montre ici d'une grande modération : il est loin d'admirer, c'est le moins que l'on puisse dire, les macérations et les pénitences effrayantes que s'imposait la bouillante Mère Angélique Arnaud.

L'élevage, -le dressage, en l'occurrence-, exigera parfois l'emploi de techniques astucieuses et éprouvées.

C'est sottise de commander a un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne se croisse pas, qu'il ne regimbe pas : si vous désirez tout cela, levez-luy le ratelier ; il ne luy faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter (4).

Il en est ainsi de la volonté qui s'avère être parfois un cheval rétif, tout ainsi que certaines pulsions, signalées de la même manière :

(...) car la continence est semblable a celui qui a pris charge de domter un cheval ; la temperance et chasteté, a celui qui l'a des-ja façonné et domté (5).

Le travail de formation des novices s'apparente ainsi parfois à la délicate technique de cet apprentissage ; en parlant d'une

(1) La prédication ne rappelle-t-elle pas à l'occasion et avec une justesse indéniable, que si un cheval vous donne un coup de pied, il n'est guère raisonnable de le lui rendre? Oeuvres VIII 149.

(2) Oeuvres XIX 196

(3) ibid. XIX 16

(4) id. IV 27

(5) id. XXVI 84

postulante coléreuse, François de Sales n'hésite pas à dire dans les Entretiens :

(...) elle fera dix ou douze ruades par jour (1).

Cette figuration de la personne sous des traits équestres n'apparaîtra pas péjorative cependant, et François de Sales se l'appliquera complaisamment à lui-même à l'occasion :

Mais puisque Dieu m'a voulu entraver comme les mauvais chevaux afin que je demeurasse en ce chams (2)...

La présence si familière du cheval n'empêche pas certains d'en éprouver une passion qui peut rapidement tourner au ridicule. A ce propos, François de Sales nous croque quelques petits portraits amusants.

3734 Le cheval d'orgueil

Il nous rappelle d'abord que le soin du cheval est réservé à la valetaille :

Il est hors de doute, ô Père, que ce serait un grand deshonneur pour le filz d'un grand prince ou d'un roi d'étriller de ses mains les chevaux ou, avec les mesmes mains, ramasser les immondices et le fumier dans les rues (3).

Par contre, il épingle volontiers la morgue de certains cavaliers...

Il y en a qui se rendent fiers et morgans pour estre sur un bon cheval... car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval (4)...

Ce juste rétablissement des valeurs permettra de considérer encore la vanité des choses, comme répète avec son cynisme coutumier le Livre de Qohéleth :

Combien de serviteurs, puy-je dire avec l'Ecclesiaste, ont esté veuz a cheval, et combien de princes a pied comme valetz (5).

Le vieux sage oriental ne goûtait guère, il est vrai, les changements sociaux. Certaines conversions se montrent par contre tout à fait bénéfiques et doivent au cheval leur origine, ainsi que le

(1) Entretiens 1250

(2) Oeuvres XXI 16

(3) id. XXVI 399

(4) id. IV 140. La même idée se retrouve dans la prédication. Cf X 68, 345

(5) Oeuvres I 60, Cf. Qo 10, 7

suggèrent les Entretiens avec beaucoup d'humour.

Vous aurez peut-être lu ce que rapporte Platus, d'un gentilhomme, brave selon le monde, lequel étant un jour bien paré et frisé, sur un cheval bien empanaché, lequel mettait tout son soin que de complaire aux dames lesquelles il muguetait ; et comme il se bravait, voilà que son cheval le passa chevalier et le renversa par terre au milieu de la fange, dont il sortit tout sale et croteux. De quoi ce pauvre jeune homme fut si honteux et confus de cet accident, que tout en colère, il résolut à cet instant de se faire Religieux, disant : Ah! traître monde, tu t'es moqué de moi, mais je me moquerai bien de toi ; tu m'as joué d'un trait, mais je te jouerai bien d'un autre, car je n'aurai jamais part avec toi : dès cette heure, je me résous fermement de me faire Religieux. Et de fait, il fut reçu en Religion où il vécut fort saintement ; bien que sa vocation venait d'un dépit (1).

Pour rester dans le registre de l'humour, nous apprécierons également cette anecdote empruntée à Plutarque :

Un chevalier désira qu'un peintre fameux luy fit un cheval courant, et le peintre luy ayant présenté sur le dos et comme se vautrant, le chevalier commençoit à se courroucer quand le peintre retournant l'image sans dessus dessous (...) (2)

Décidément, les chevaux semblent friands des retournements spectaculaires! Du reste, dans la propre vie de François de Sales, les biographes se plaisent à conter une certaine chute de cheval qui fit du gentilhomme, encore hésitant sur sa vocation, un homme d'Eglise décidé à surmonter tous les obstacles qui pourraient entraver la réalisation de son projet (3).

Le cheval n'est-il que cet animal utile que nous venons de présenter ? Lui aussi, ne va-t-il pas offrir des qualités

(1) Entretiens 1241, citant Trois livres du Bien de l'Estat religieux, faicts latins par Hier. Platus...et françois par Philippe le Bel, Paris, M. Sonnius, MDCVII. Cf note (1) p. 1798, Ravier-Devos, op. cit.

(2) Oeuvres V 241, citant Plutarque, Cur Pythia nunc non reddat oracula carmine. François de Sales rapporte également avec complaisance la mésaventure d'un peintre qui voulant peindre un cheval "fit un taureau excellement". Sa conclusion présente un slogan de facture très salésienne : "Soyons ce que Dieu veut, pourveu que nous soyons siens, et ne soyons pas ce que nous voulons contre son intention". Cf XIII 54, XXVI 114.

(3) Riviere, Louys de la, La vie de l'Illustrissime et Reverendissime François de Sales... où sont contenues ses principales Actions, Vertus et Miracles, Lyon, Pierre Rigaud, 1625, p. 98, cité par E. J. Lajeunie, op. cit. t 1 p. 188.

particulières, propres à servir d'illustrations dans un contexte de nature plus spirituelle (1) ?

Avec la rapidité de sa course, le cheval pourrait encore manifester des qualités remarquables et précieuses.

3735 La rapidité du cheval

Nous aurions peut-être aimé quelques belles descriptions équestres de montures lancées au galop. Nous serons un peu déçus en ne trouvant sous la plume salésienne que deux mentions d'un proverbe populaire qui illustre la rapidité de l'animal :

"sed plus aequo verum est vestus dictum: Morbos equites venire, pedites abire".(2).

Proverbe que François de Sales, en le développant, applique aux maladies du coeur :

Les maladies du coeur, aussi bien que celles du cors viennent a cheval et en poste, mais elles s'en revont a pied et au petit pas (3).

Une seule restriction est faite à la course rapide du cheval, empruntée à l'intarissable auteur latin Pline (4).

Chose étrange, mais que l'expérience et les auteurs tesmoignent : un cheval pour brave et fort qu'il soit, cheminant sur les passées et alleures du loup s'engourdit et perd le pas. Il n'est pas possible que vivans au monde, quoy que nous le touchions que des piedz, nous ne soyons embrouillés de sa poussiere (5).

Le propos apparaîtra sans doute plus réaliste que pessimiste (6). Il est construit en tous cas sur la symétrie parfaite des comparaisons qu'emploie souvent l'auteur pour mettre en balance un trait appartenant à la nature et une réalité de la vie spirituelle.

(1) La prédication n'hésite pas à affirmer occasionnellement que le cheval est l'image de la prudence. Cf. IX 298. Cette conception ne semble pas se trouver en d'autres textes.

(2) Oeuvres XI 125. Traduit ainsi : "Mais le vieux proverbe est également vrai : le mal vient à cheval et s'en retourne à pied".

(3) Oeuvres III 26

(4) id. XXVI 134, citant Pline, H. N., 1, XXVIII, c XLIV, al X

(5) Oeuvres XII 329

(6) Il se retrouve dans la prédication;VII 353, augmenté parfois d'un autre trait de la même veine : le cheval blessé par la dent du loup devient plus fort. Cf. VII 248.

3736 Conclusion

L'abeille apportait une mine d'illustrations qui appartenaient à la fois au bestiaire latin et au domaine de l'observation directe de l'auteur. Le serpent était, lui, surtout inspiré par la Bible. Avec l'image du cheval, nous avons sous les yeux un bon exemple d'inspiration venant de l'observation directe ; ce qui donne à certains passages littéraires ou spirituels de l'oeuvre salésienne un tour familier et proche de la vie quotidienne qui s'inscrit en contre-point d'une érudition humaniste qui, à la longue, aurait pu se montrer outrancière. Le mérite de l'auteur consiste bien dans le fait de doser ainsi habilement diverses sources d'inspiration pour exposer un bestiaire à la fois très proche de ses contemporains et remarquable par un certain nombre de traits exotiques et surprenants.

374 L'agneau et le mouton

Parfois, la logique biblique nous annonce trois raisons et nous en présente une quatrième (1).

Nous abandonnerons donc pour une fois, le principe du triptyque pour proposer un rythme à quatre temps avec l'étude du mouton, complètement diversifié des trois animaux précédents.

3741 Présentation de l'image

Le mouton, animal sobre et résistant, est tout particulièrement adapté à la réalité d'un pays souvent aride comme le Moyen-Orient. Aussi sa présence dans les textes de l'Ancien Testament est-elle universellement attestée comme faisant partie d'une réalité agricole commune. Dans le Nouveau Testament, du reste, plusieurs paraboles mettent en scène certains aspects de cette réalité familière à chacun. Cependant, le mouton n'aurait guère été davantage retenu que la chèvre ou l'âne dans les textes bibliques et les textes salésiens, où ils vivent largement, si le thème de l'agneau n'était venu prendre l'importance qu'on lui connaît en

(1) Pr 30, 15 sq. "Trois choses sont insatiables, quatre ne disent pas "assez" ou encore : "voici trois choses qui me dépassent et quatre que je ne comprends pas"...

faisant de cet animal le symbole par excellence de la figure du Bien identifiée le plus souvent à la personne du Rédempteur lui-même.

Ce thème a son origine dans l'Ancien Testament et provient de deux sources d'inspiration. Tout d'abord, dans la tradition prophétique, l'homme de Dieu persécuté par ses ennemis se compare à "l'agneau que l'on mène à l'abattoir" (1), image qui offre de longs développements et s'inscrit parfaitement dans la passion du Christ. D'autre part, dans la tradition exodale, nous est rapportée la mention d'un sacrifice ultime, opéré sur la terre d'Egypte, qui servirait à distinguer le peuple hébreu en voie de libération en l'invitant à marquer les linteaux de ses portes d'une croix sanglante tandis que le peuple oppresseur sera rudement frappé par l'ange exterminateur. A cette tradition de facture assez archaïque, Israël donne une valeur nouvelle en présentant le thème de l'agneau rédempteur dont le sang opère la libération. La tradition chrétienne a relu cet épisode en le revendiquant pour la figure messianique du Christ, véritable Agneau Pascal. La littérature apocalyptique viendra encore parfaire cette représentation en dépeignant sous les traits symboliques que l'on connaît, la victoire définitive de l'Agneau sur les forces du mal figurées par le serpent ou le dragon.

Héritier d'une si grande richesse symbolique, le mouton s'est-il adapté à la réalité européenne ? Les romans contemporains de François de Sales, l'Astrée (2) par exemple, mettent en scène des bergers. Ces descriptions champêtres s'insèrent bien dans le grand courant d'une pastorale à caractère mystique, sans doute pas étrangère au choix privilégié que François de Sales fait de cette image.

Ces divers courants permettront la mise en oeuvre d'une représentation qui saura pourtant conserver son originalité, ce que nous voudrions étudier maintenant.

3742 Utilisation salésienne du mouton

Le nombre de fois où le mouton, l'agneau, la brebis,

(1) Jr 11, 19

(2) mention en a été faite à la page 248

la brebiette entrent en scène, est considérable dans l'oeuvre salésienne. En effet, nous ne trouvons pas moins de quatre-vingt-quatorze images relatives à cet animal. Pourquoi cet engouement ? Certes, le mouton est un animal sympathique qui vit avec l'homme une relation privilégiée :

L'homme et la brebis ont une merveilleuse convenance et se plaisent l'un avec l'autre (1).

Cette convenance entraîne certains effets de complémentarité :

Les brebis nous nourrissent, et nous les paissions (2). L'animal offre donc un intérêt pratique immédiat et comporte une correspondance intéressante avec l'homme. De plus, c'est un être faible et sans défense et en cela il appelle à un sentiment de pitié qui ne laisse pas insensible.

Soit que les moutons aient des cornes ou qu'ilz n'en aient point, qu'ilz soient blancs ou qu'ilz soient noirs, le loup ne laissera pas de les manger s'il peut. Quoy que nous fassions, le monde nous fera tous-jours la guerre (3).

Humainement déjà, l'identification est aisée entre l'homme sans cesse menacé, -et fragile au bout du compte-, et l'animal dont la défense, quoiqu'il en soit semblera toujours dérisoire.

Il n'est donc pas étonnant, qu'une fois de plus, François de Sales va emprunter à Pline et aux autres humanistes classiques quelques images de moutons ; l'une d'elle y sera privilégiée grâce à un jeu de mot facile qui introduit une correspondance intéressante avec une plante nommée agnus castus. Par ailleurs, il nous invitera à suivre cet animal dans la tradition biblique où l'emprunt y est considérable. Cet apport sera complété ensuite par diverses sources de moindre importance. Nous remarquerons pourtant que, si l'on excepte les trois citations précédentes, l'auteur ne nous fait pas très souvent partager les observations qu'il aurait pu mener personnellement relativement à cet animal dont la réalité cependant est bien présente dans les campagnes savoyardes.

(1) Oeuvres IV 62

(2) ibid. IV 97

(3) id. III 291

37421 L'agneau observé directement

Dans les Entretiens, François de Sales invite familièrement à expérimenter par soi-même quelques observations :

(...) Faites en l'expérience en un petit aiglelet qui vient de naître : montrez-lui la peau d'un loup ; quoi qu'il soit mort il se mettra à fuir et se cachera sous les flancs de sa mère il bêlera, il n'y aura sorte de tintamarre qu'il ne fasse pour éviter la rencontre de ce loup. Mais montrez-lui un cheval qui est une bien plus grosse bête, il ne s'en épouvantera nullement, il jouera avec lui. La raison de cela n'est autre que le naturel qui lui donne de l'alliance avec l'un et de l'aversion à l'autre (1).

Ces convenances de certains animaux avec l'agneau ont sûrement influencé encore tel autre passage où l'on peut discerner quelque influence latine, au moins dans la première affirmation.

Rien ne matte tant l'elephant que l'agneau, et rien ne rompt tant la fureur du canon que la laine (2).

Etrange pouvoir du plus pacifique des animaux qui annonce déjà l'efficacité cosmique de l'agneau immolé, identifié à la personne du Christ ressuscité!...

Outre sa réputation de douceur, le mouton offre encore l'avantage de produire la laine, réalité bien connue des dames de l'époque, que François de Sales traduit à sa manière :

Je vous dressoïis, ce me semble, bien de la besoigne a filer, et sur une brave quenouïlle. Voyés-vous, j'adoroïis Celuy que je portoïis, et me vint au coeur que c'estoit le vray Aigneau de Dieu qui oste les péchés du monde (...) Helas, je ne suis revestu que de vostre laine, laquelle couvre ma misere devant la face de vostre Pere (...) Et qui est cette divine toyson, sinon le merite, sinon les exemples, sinon les mysteres de la Croix? Il me semble donques que la Croix est la belle quenouïlle de la Sainte Espouse des Cantiques, de cette devote Sulamite ; la laine de l'innocent Aigneau y est pretieusement liee : ce merite, cet exemple, ce mystere (...) Filés, dis-je, et tirés dans le fuseau de vostre coeur toute cette blanche et délicate laine (3)...

Tout est ici résumé dans cette évocation d'un moment de grande expérience mystique dont François de Sales fait part à Jeanne de Chantal,

(1) Entretiens 1070

(2) Oeuvres XIV 105

(3) id. XIII 186

souvenir d'une procession au cours de laquelle il portait le Saint Sacrement, et dont il extrait un non moins précieux enseignement pour elle.

A diverses reprises, l'image de la laine que l'on travaille réapparaîtra ; ainsi :

Files tous les jours quelque peu, soit le jour, a la lumiere des goustz et clartés intérieures, soit de nuit, a la lueur de la lampe, parmi les impuissances et stérilités (1).

La quenouille, elle, représentera bien des réalités différentes : la vie intérieure, bien sûr, mais aussi de manière inséparable la vertu de charité, d'amour fraternel (2).

La composition d'ouvrages littéraires et, d'une manière générale, toute tâche de longue haleine pourra être exprimée également à l'aide de cette image (3).

3743 Les emprunts à la tradition des anciens : l'agneau chaste et le bouc impudique

Pline dans ses Histoires Naturelles dit ceci :

Le vites (vitex agnus) s'emploie pour la vannerie à peu près comme le saule, dont il a les feuilles et l'aspect ; mais l'odeur en est plus agréable. Les grecs le nomment lygos ou agnos parce que les femmes d'Athènes, pendant les Thesmophories, temps où elles observent une exacte continence, jonchent leur lit de feuilles de cette plante (4).

Par association d'idées, François de Sales ne pouvait être insensible à la valeur symbolique de ce terme "d'agneau chaste", qui auréolait du prestige des textes humanistes latins, la tradition biblique de l'agneau de Dieu. Il pare du coup cette plante, à l'origine assez banale, de vertus que nul, auparavant, n'avait songé à lui conférer en reprenant le signe grec de la continence :

(...) Car tout ainsy que ceux qui couchent sur l'herbe nommée agnus castus deviennent chastes et pudiques, de mesme reposant vostre coeur sur Nostre Seigneur, qui est le vray Aigneau Chaste et immaculé (5)...

(1) Oeuvres XIII 202, Cf. Pr 31, 19

(2) id. XIV 110

(3) id. XIII 266

(4) Pline, H. N., 1, XXIV, c IX, al XXXVIII, cité dans Oeuvres III 184

(5) Oeuvres III 184

Du même coup, la plante va constituer une vertu bénéfique pour les voyages.

(...) Comme la branche d'Agnus Castus empêche de lassitude le voyageur qui la porte, aussi la croix, la mortification, le joug, la loi du Sauveur, qui est le vrai agneau chaste, est une charge qui délasse, qui soulage et recrée les cœurs qui aiment sa divine majesté (1).

Dans ces deux citations, nous remarquons que le passage par homophonie se fait immédiatement entre la plante et la personne même du Christ. Parfois, le passage s'opère sans même faire référence au terme de "chaste" attribué directement à la personne du Christ, l'agnus castus devenant immédiatement "l'agneau de Dieu immaculé" (2).

Figure antithétique de l'agneau exemplaire, le bouc emprunte à Pline une bien étrange propriété (3).

Ne hantés nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encore impudentes, comme elles sont presque tous-jours ; car, comme les boucs touchant la langue les amandiers doux les font devenir amers, ainsi ces ames puantes et cœurs infectés ne parlent guère à personne, ni de même sexe ni de divers sexe, qu'elles ne le fassent aucunement deschoir de la pudicité (4).

3744 Le mouton dans la bible :

37441 L'Ancien Testament

Cette première partie de la Bible met en scène assez rapidement une société pastorale et nomade quelque peu archaïque.

374411 Le Livre de la Genèse

Dans ce contexte, Isaac, comparé par François de Sales à un agneau net et pur (5) rencontrera Rébecca au retour d'une promenade que l'auteur identifie à une prière solitaire (6).

Le récit présente ensuite les préparatifs du mariage

(1) Oeuvres V 173

(2) ibid. V 152

(3) En outre, la prédication nous présente en une occurrence cette citation littérale de Virgile : Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos. "Je ne sais quel oeil fascine mes tendres agneaux" Cf VIII 35, citant Virgile, Eclog., III, 103

(4) Oeuvres III 183, citant Pline, H. N., 1, XVII, c XXIV, al XXXVII

(5) Oeuvres IV 310

(6) Gn 24, 62

qui unira Jacob et Rachel (1) que François de Sales rapproche immédiatement du mariage mystique du Cantique des Cantiques.

L'Espoux divin, comme berger qu'il est, prépara un festin somptueux à la façon champêtre pour son épouse sacrée lequel il décrit mystiquement (2).

Suit alors une étrange histoire qui tient à la fois de la sorcellerie et du conte oriental et qui décrit un bel exemple de roublardise commis par Jacob : en paysan madré, il sait se défendre contre son beau père Laban qui avait changé dix fois son salaire (3). En effet, il était convenu que dans le troupeau mélangé des deux nomades, les agneaux tachetés appartiendraient à Jacob. Celui-ci trouve alors un moyen d'orienter à son profit les caractéristiques des agneaux à naître :

Les brebis de Laban, eschauffées d'amour, eurent l'imagination si forte qu'elle porta coup sur les petitz aigneletz desquelz elles estoient pregnes pour les faire blancz ou tachetés, selon les baguettes qu'elles regarderent dans les canaux esquelz on les abreuvoit (4).

Cette anecdote biblique permettra à l'auteur de développer l'idée que l'amour aiguise l'imagination et non pas seulement dans le sens de quelque doux rêve mais bien dans le fait qu'il débouche sur une réalité concrète et vérifiable. Du reste, François de Sales, selon son habitude, amplifie légèrement le trait du texte biblique, en affirmant même que les brebis produisaient des rejetons de diverses couleurs selon ce qu'elles voyaient dans l'abreuvoir (5). Ces baguettes que Jacob montrait aux brebis seront encore allégoriquement l'image de la sainteté et de la dignité du sacrement du mariage qui assurera un heureux succès à cette union devant Dieu (6).

Dans ses Entretiens familiers, François de Sales nous indiquera ce même Jacob, en bon pasteur cette fois, soucieux de ne point

(1) Gn 29

(2) Oeuvres IV 324

(3) Gn 30

(4) Oeuvres IV 359

(5) *ibid.* IV 257

(6) *id.* III 264
id. V 261

brusquer des agnelets d'un âge encore fort tendre par une allure trop rapide (1).

Par ailleurs, ces textes primitifs peuvent être mis en parallèle avec le premier Livre de Samuel qui rapporte une autre querelle de bergers dont l'un des protagonistes sera cette fois David. C'est encore dans le cadre de la Maison de la Galerie avec les Visitandines, que François de Sales rapporte librement certains épisodes de ce récit (2). A ce trait, il faudrait ajouter plus loin, une mention de la toison de l'agneau inspirée de l'histoire de Gédéon (3).

374412 Prescriptions du Lévitique

Le Livre du Lévitique énumère de nombreuses contraintes religieuses relatives à l'alimentation basées sur un certain nombre de coutumes qui se perdent, semble-t-il, dans la nuit des temps ainsi que sur la distinction entre animaux purs et animaux impurs. François de Sales, comme en passant, relève dans ses images l'une d'entre elles.

Et il n'est pas défendu de cuire, au sacrifice, la brebis au lait de la brebiette (4).

374413 La littérature prophétique

Quant à elle, la littérature prophétique fait une consommation abondante d'images de brebis. Dans la prophétie contre les bergers d'Israël, Ezechiel reproche ainsi aux dirigeants politiques de son peuple leur négligence coupable :

mes pauvres brebis s'en sont fuyes de crainte (5).

Mais c'est bien l'image de l'agneau que l'on mène à l'abattoir qui aura la faveur de cette source d'inspiration.

Portes doucement et tranquillement la croix que Nostre Seigneur luy-mesme vous a imposee, ainsy qu'il est dit

(1) Entretiens 1096

(2) ibid 1170, Cf. 1 S 25, 4-25

(3) Oeuvres XXI 83

(4) id. XX 144

(5) id. XXVIII 297, Cf. Ez 34, 4

de ce divin Sauveur, comme un agneau qui n'ouvre point la bouche (1).

L'image est diversement amenée, parfois à l'aide de termes très tendres :

(...) et comme un doux aiglelet attend paisiblement le coup mortel, de la chère main de son bon père (2).

Du reste, Saint Paul reprendra la citation d'Isaïe dans sa Lettre aux Romains.

devenir, comme dit saint Paul, des brebis conduites à la boucherie (3).

Comme nous l'avancions plus haut, l'image de l'agneau conduit à l'abattoir, qui ne saurait ni se plaindre ni se défendre, va se voir superposée à une autre, celle de l'agneau immolé une première fois lors de la grande nuit du Passage, de la Pâque de l'Exode. Ce sacrifice sera rituellement et régulièrement repris par la liturgie juive.

374414 L'agneau immolé

François de Sales rappelle cette tradition de l'agneau pascal sacrifié (4). Dans les ouvrages de Controverses, ce rappel redira la visibilité de tels signes, nécessaires à un rapport harmonieux et profond avec le Dieu libérateur, à l'encontre des thèses réformées de l'époque. En effet, elles niaient, par réaction à une surenchère loin d'être illusoire parfois, la nécessité d'une dévotion qui s'appuierait sur des supports visibles comme les croix par exemple (5). Mais très vite, le sens symbolique et mystique du récit exodal va être développé à partir d'un certain nombre de traits qui le composaient. Tout d'abord, le choix d'un agneau, par les exigences qu'il implique, revêt une valeur de signe :

L'agneau pascal doit être sans macule. Vous êtes des agneaux de la Pâque, c'est à dire du passage (...)

(1) Oeuvres XXI 159, Cf. Is 53, 7

(2) id. V 340

(3) id. XVII 128, Cf. Rm 8, 36

(4) id. XXVI 214, 215, Cf. Ex 12. Parfois, dans la prédication, cette image vient en complément de celle des sacrifices de béliers. Cf. IX 152.

(5) Oeuvres I 46 ; II 115, 355 ; XXIII 21

Certes il faut que vous soyes sans tache ou macule apparente (1).

La pureté extérieure de l'animal sera ainsi le signe de la pureté intérieure, selon le slogan salésien "faire naître l'extérieur de l'intérieur" (2), confié aux premières Visitandines. A propos de la manducation de l'agneau, qui aura pour le croyant la saveur Eucharistique, -grâce au rapprochement avec l'agneau de Dieu- (3), une autre coutume est encore évoquée :

Il faut, en cette tentation, tenir la posture que l'on tient en celle de la chair ; ne disputer ni peu ni prou, mais faire comme faysoient les enfans d'Israël des os de l'Aigneau pascal qu'ilz ne s'essoient nullement de rompre, mays les jettoient au feu (4).

Le fait que seul le peuple d'Israël soit appelé à consommer ce sacrifice de libération permet encore ce trait acéré décoché à l'Eglise Réformée :

Quicumque extra domum agnum comederit, prophanus est.(5)
Ailleurs pourtant, la mention des marques sanglantes apposées sur les portes pour éviter les traits de l'ange exterminateur est positivement appliquée à des souhaits pour une nouvelle année :

(...) Il ordonna que leurs portes fussent enduites et marquées du sang de l'Aigneau Paschal ; et qu'ainsy sa divine Majesté marquoit du sang de sa Circoncision la porte et l'entree de cette annee sur nous, affin qu'en icelle l'exterminateur de nos enfans n'eust aucun pouvoir sur eux (6).

Dans la tradition catholique, un temps sera tout particulièrement réservé à la méditation sur le sacrifice du Christ, au jeûne et à la pénitence. Il s'agit du temps de Carême, quarante jours avant la célébration de Pâques.

Qu'en faveur de ce saint tems de Caresme, auquel le divin Aigneau d'innocence a si bonteusement délivré nos ames

(1) Oeuvres XII 139

(2) Entretiens 1006

(3) Oeuvres XXIII 46

(4) id. XII 355

(5) id. XXIII 147. Traduit ainsi : "Qui mange l'agneau hors de cette maison est profane".

(6) Oeuvres XIX 97. Voir mention d'une purification rituelle avec le sang aspergé in I 42, Cf. He 9, 19

couppables de perdition (1).

Mais hors de ce temps, il est toujours requis de s'approcher de cet agneau et de le consommer, c'est-à-dire de communier (2). Toujours en rapport avec ce thème de l'agneau immolé, d'autres traditions religieuses catholiques sont encore mentionnées : tel ce voeu qui prend la forme d'un holocauste spirituel dont François de Sales fait état avec pudeur (3). De manière moins allusive, il précise que le coeur de l'homme sera à son tour présenté sous la forme de l'agneau, un coeur qu'il faut immoler au bon vouloir de Dieu, selon la cohérence de l'allégorie.

C'est l'agneau d'holocauste qu'il nous faut offrir à Dieu, il le faut donc tenir en bon point et grasselet, s'il est possible (4).

Même dans cette évocation grave, puisqu'elle désigne le sommet même de l'état mystique du croyant, l'état de "Sainte Indifférence", nous percevons le fin sourire de François de Sales évoquant le coeur grasselet qui pourra être consommé en victime sacrificielle. Ce diminutif et le choix même de l'épithète gomme tout ce que l'image aurait pu induire de dolorisme et de repoussant, montrant allusivement que ce sacrifice n'a rien d'une tragédie (5). Dans la tradition salésienne d'ailleurs, le coeur n'est point séparé des autres dimensions inhérentes à la réalité de la vie humaine. Prenant ce terme dans son sens biblique, le coeur est par excellence le lieu originel de la vie, de toute vie, le commencement absolu (6) et le centre de la volonté qui détermine toute action de l'homme (7). François de Sales proposera donc à ce sujet l'exemple des martyrs qui surent aller jusqu'au bout de ce que leur dictait leur coeur (8), s'offrant eux-mêmes en holocauste sanglant.

(1) Oeuvres XV 196

(2) id. XIII 187

(3) id. XXI 23

(4) id. XV 17

(5) On trouve une autre mention du coeur à offrir en holocauste, Cf. XXVI 363

(6) Oeuvres V 257

(7) id. IV 55

(8) id. XXV 432

Il en déduit la conviction que tout croyant est appelé à cette immolation, non pas forcément dans le martyr, mais tout du moins dans une réponse active et engagée à l'appel de Dieu. C'est en ce sens qu'il s'adresse, par exemple, aux Visitandines :

Les Seurs que Dieu appellera a la sainte Profession se doivent représenter que, comme brebis et agneaux, elles doivent être immolées, vouées et sacrifiées à la divine Majesté (1).

Ce thème de l'agneau immolé (2) inspira à François de Sales les paroles d'un hymne qui ne nous est pas parvenu mais dont la composition semblerait attestée par une lettre.

C'est le cantique de l'Agneau ; il est un peu triste, mais il est harmonieux et beau (3).

374415 L'Agneau de Dieu

Partant d'une intuition qui opère une synthèse remarquable entre ces diverses traditions vétérotestamentaires et le destin sacrificiel à venir du Messie, Jean le Baptiste désigne son cousin sous le terme d'agneau de Dieu...

Je prie Notre Seigneur, qui est l'Agneau que notre grand saint Jean nous montra, qu'il vous reveste toute de la très sainte laine de ses mérites, ma très chère Mère, ma Fille (4).

Le terme générique d'agneau de Dieu sera dès lors repris très régulièrement dans les textes salésiens, le génitif d'identification utilisé en liturgie rendant sa signification familière (5).

374416 L'agneau du Cantique des Cantiques

Les protagonistes du poème de l'amour étant des bergers, rien d'étonnant à ce que les moutons y surviennent à plusieurs reprises. L'image biblique présente une formulation ambiguë dont François de Sales ne retiendra que la thématique :

(...) Il me paist comme sa chère brebis entre les lis de ses perfections esquelles je me plais. Et pour moy,

(1) Oeuvres XXV 422

(2) Repris fréquemment dans la prédication, Cf. VII 267, VIII 13

(3) Oeuvres XIII 299

(4) id. XVI 35

(5) p. e. Oeuvres XXVI 134, 177, 394

comme sa chère brebis, je le pais du lait de mes affections, par lesquelles je luy veux plaire (1).

Les lys sont le symbole de la pureté, de la chasteté. Nous voilà donc pleinement rassurés. Mais François de Sales introduit avec malice un jeu de mots sur l'homophonie des verbes paître et payer, établissant ainsi de manière plaisante le rapport réciproque du croyant et de la Divinité. La vertu n'est jamais austère sous la plume salésienne.

Le texte biblique sera encore l'occasion d'esquisser l'élan des petits agneaux qui courent vers leur mère lorsque la porte de la bergerie qui les en séparait se trouve ouverte, image de la montée de l'homme vers son Dieu (2). Pour le reste, le troupeau de moutons du Bien-aimé se confond parfois avec un troupeau de chèvres et de chevreaux, mais il est vrai qu'en ces contrées le cheptel y est souvent mélangé (3).

37442 Le Nouveau Testament

Sans doute est-il quelque peu artificiel d'opérer une séparation du thème de l'agneau ou du mouton dans les deux Testaments tant nous avons vu que ces thèmes se répondaient en écho. De plus Jean-Baptiste, le dernier des prophètes, reprenait les traditions les plus anciennes pour annoncer déjà le but ultime de la Révélation. Ayant, par la force des choses, anticipé sur le titre de ce paragraphe, nous nous bornerons à traiter ici des références tout à fait spécifiques du Nouveau Testament.

374421 La crèche

Point de Nativité sans l'évocation de l'étable aux moutons ; ce thème, popularisé par la famille franciscaine, est bien en place chez François de Sales également (4). La Vierge Marie y verra son enfant assoupi de manière charmante "ainsy qu'un petit aiglelet sur le flanc mollet de sa mère" (5), l'adjectif mollet

(1) Oeuvres V 62, Cf. Ct 2, 16

(2) id. XXVI 18

(3) ibid. XXVI 17, 18, 26, 32, 34

(4) ibid. XXVI 373

(5) id. IV 194

présentant un effet que la Pléiade n'aurait pas renié.

374422 Les paraboles

Les Evangiles rapportent diverses paraboles ayant trait à la réalité pastorale de l'époque, celle de la brebis perdue (1), par exemple. Celle du bon berger qui connaît bien ses brebis (2), est un passage que François de Sales interprète dans un sens non restrictif puisqu'il affirme que tous les croyants trouveront en Eglise la grâce rédemptrice qui les conduira au Royaume.

On produit le passage de saint Jean : je connois mes brebis et personne ne les levera de mes mains ; et que ces brebis la sont les praedestinees qui sont seulz du bercail du Seigneur... nous confessons que les brebis praedestinees entendent la voix de leur pasteur, mais nous confessons aussy qu'en l'Eglise qui est la bergerie de Nostre Seigneur, il ni a pas seulement des brebis ains encore des boucz (3).

Un envoi en mission par le Christ, sous forme parabolique et rapporté en l'Evangile de Matthieu (4) : "Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups" est relevé par François de Sales qui ne semble pas goûter outre mesure cette situation :

(...) li sacerdoti staranno da pecorelle il lupò li mangiara (5).

Les faux prophètes qui sont des loups cachés sous l'apparence des agneaux (6), seront à l'occasion identifiés aux protestants (7), ce que nous pouvions supposer depuis un instant.

Cet envoi en mission induit des qualités attribuées à l'agneau, qualités, dans le texte évangélique, qui se rapprochent de la colombe et paradoxalement du serpent. Nous avons eu l'occasion d'évoquer déjà ces deux images :

(1) Oeuvres XXIV 172

(2) Jn 10, 28

(3) Oeuvres I 57. Ce passage de l'Evangile reprend du reste les termes du Psaume 79 : "Le Seigneur est le berger d'Israël, cité également dans une lettre. Cf XIV 68.

(4) Mt 10, 16

(5) Oeuvres XI 284. Traduit ainsi : "tant que les prêtres seront regardés comme des agneaux, le loup les mangera".

(6) Mt 7, 15

(7) Oeuvres XXIV 135

Soyés une petite brebis, une petite colombe, toute simple, douce et aymable (1).

Pour l'auteur, la vertu principale de la brebis sera l'obéissance à la volonté divine, médiatisée par l'obéissance aux supérieurs religieux.

Ma Seur François Augustine est une brebis de grande observance et devotion (2);

ou encore :

Le bon Père de Saunaz, qui est venu comme une brebis par obeissance, s'en reva comme un aigneau par obeissance, prest a revenir pour sacrifier a la gloire de Dieu sa vie, sa (sic) prieuré et sa cure pour le bien de Rumilly et de tout ce païs (3).

Ce dernier exemple d'obéissance n'est pas si fréquent dans le clergé du diocèse pour qu'il mérite ainsi une attention particulière...

Il nous reste maintenant à évoquer le corpus qui compose le plus gros contingent de citations relatives aux images ovines, le thème du pasteur (4).

374423 Le pasteur

Ce thème ne comporte pas moins de cinquante trois mentions (5)... Le fait n'est guère surprenant puisque c'est sous ce titre que François de Sales se plaira à se définir lui-même, du fait de sa mission épiscopale (6).

3744231 Fondement scripturaire

Le Christ lui-même se présente comme un berger, un pasteur, venu rassembler les brebis dispersées.

Nostre Seigneur, ainsy qu'il dit luy-mesme vint en ce monde pour le bien de ses brebis (7).

(1) Oeuvres XV 311, Cf. Mt 10, 16

(2) id. XX 291

(3) ibid. XX 272

(4) Il faudrait ajouter, dans la prédication, une précision sur la piscine "probatique" destinée aux moutons. Cf. VIII 271.

(5) On le retrouve également dans la prédication. p. e. IX 9

(6) La crosse de son sacre n'est-elle pas ornée d'un magnifique motif figurant le bon berger portant autour du cou une petite brebis ? Cf. Lajeunie, E. J., St François de Sales et l'esprit salésien, Paris, Le Seuil, 1962, p. 72

(7) Oeuvres XXV 22 ; Cf. Jn 10, 10

venit enim Christus, ut oes quae dispersae erant, congregarent in unum (1)

C'est sous les traits de ce pasteur que François de Sales évoque le Christ envoyant en mission ses apôtres dans le monde entier (2).

La bergerie de Notre Seigneur doit durer jusques au tems de la consummation du monde en unité, l'unité donques d'un pasteur y doit encore durer (3).

C'est du reste à Pierre qu'échoit la mission de garder dans l'unité les brebis de la communauté chrétienne répandue dans tous les pays, selon l'interprétation catholique du verset évangélique :

Pasce oves meas (4),

mission qui est poursuivie par le pape, mais aussi par les évêques et les prêtres :

Or, que repaistre les brebis soit avoir la charge d'icelles, il appert clairement ; car qu'est ce qu'avoir la charge de paistre les brebis que d'en estre pasteur et berger (5) ?

Cette exigence rappellera la conception du bon berger dont il est question dans la parabole de l'évangile de Jean (6) qui ne saurait concevoir un guide qui ne soit à la tête de son troupeau (7).

Ces textes servent de fondement aux affirmations catholiques sur la structure de l'Eglise, telles qu'elles avaient été redéfinies, face aux défis protestants par les thèses du Concile de Trente ; ce Concile, François de Sales eut tant à coeur de l'appliquer dans son diocèse!

D'ailleurs, même le plus élémentaire bon sens des réalités pastorales exige qu'il y ait un pasteur à la tête du troupeau.

3744232 L'argument du bon sens

A ses contradicteurs protestants, François de Sales exprime ainsi que nécessité fait loi :

(1) Oeuvres XXIV 179, Cf. Jn 11, 52

(2) Mt 28, 20

(3) Oeuvres I 275

(4) id. XII 324, XVI 54. Traduit ainsi : "Pais mes brebis".

(5) Oeuvres I 251

(6) Jn 10, 4

(7) Oeuvres XXIII 400

Et comment pourroit estre le troupeau uny, conduit par deux pasteurs, incognez l'un a l'autre, a divers repaires, a divers huchemens et redans, et dont l'un et l'autre voudroit tout avoir (1) ?

L'emploi d'un vocabulaire technique et familier apporte le poids de la sagesse populaire à cet argument complémentaire de l'argument scripturaire. Mettant les rieurs de son côté, l'auteur utilise également un argument de facture encore plus grossière pour demander ironiquement s'il convient de faire conduire le berger par sa brebis (2). Mais c'est sans sourire que s'achève ce passage avec l'arrivée des loups dévorants qui ne manqueront pas de se jeter sur un troupeau à la politique aussi anarchique.

Il nous reste maintenant à détailler qui sont les pasteurs décrits dans l'oeuvre salésienne.

A la suite du Christ lui-même, se trouveront tout d'abord le pape et les évêques.

3744233 Le pape et l'évêque

L'obéissance au pape est pour le catholique convaincu une question de fidélité à l'Écriture mais aussi un moyen de répondre à un appel qui provient du coeur.

Or si nous ayons saint Pierre, paissions ses brebis et aigneaux, c'est la la marque d'un amour fidele (3).

Pour l'auteur, cette conception ne saurait être remise en doute. Pierre est le pasteur et berger général et le ministère du "pasteur suprême" est de conduire le troupeau et les autres pasteurs (4). Ces dernières affirmations prendront place, comme on le devine, dans le cadre des écrits polémiques.

Recevant sa mission du pape, l'évêque est à son tour le pasteur de son diocèse.

Episcopum in caulis, non in aulis invenire par est (5). Cette exigence est appelée à la fois par le Concile de Trente et

(1) Oeuvres I 32

(2) id. XXIII 87

(3) id. XV 252

(4) id. I 264, 313

(5) id. XVI 197. Traduit ainsi : "La place d'un évêque est dans la bergerie et non à la cour".

par François de sales. Vrai pasteur de la vraie Eglise (1), François de Sales a une haute idée de sa charge et des devoirs qu'elle requiert ; un devoir de patience tout d'abord :

Mais par la grace de Dieu, depuis que je suis berger, je ne dis jamais parole passionnée de cholere a mes brebis (2).

Un devoir d'enseignement :

Il appartient aux pasteurs de pourvoir de saine doctrine aux brebis (3).

Un devoir de vigilance :

Et quoy ? Si le pasteur mettoit ses brebis es pasturages venimeux le parc se perdroit-il pas incontinent ? Les brebis vont suyvant le pasteur ; s'il erre, tout se perd (4).

Un devoir de visiter la moindre d'entre elles :

(...) il est commandé aux Evesques de visiter leurs brebis, les enseigner, redresser, consoler ; que je demeure toute la semayne en orayson, que je jeusne toute ma vie, si je ne fay cela je me pers (5).

Tout sera en fonction de cette lourde exigence, et les résolutions spirituelles passeront au second plan, commandées par cette priorité :

Je vous confesse que je n'ay point de scrupule de me desregler de mon reglement quand c'est le service de mes brebis qui m'occupe (6).

L'évêque est donc tout entier donné à sa mission :

parce qu'il y a demain six ans que Dieu m'osta au monde et moy-mesme pour me donner a son Eglise et a ses brebis (7).

Selon le mot célèbre de maître Pathelin, l'évêque se doit donc toujours de redire :

Voyez-vous, je retourne tous-jours a mes brebis (8).

(1) Oeuvres I 54

(2) id. XVIII 6

(3) id. I 214

(4) ibid. I 304

(5) id. XII 347

(6) ibid XII 403

(7) id. XIV 91

(8) id. XV 258

Cette charge présente tout de même bien des "consolations" d'ordre spirituel ; elles font la joie du métier -parfois bien ingrat- d'un pasteur. L'évocation d'une malade courageuse et d'une grande générosité spirituelle (1) apparaît ainsi au milieu d'autres exemples admirables :

Quand je n'aurois que cette parfaite brebis en mon bercail, je ne me sçaurois fascher d'estre Pasteur de cet affligé diocese (2).

Lorsque la charge se fait trop lourde, certains voyages parisiens sont les bien venus qui éloignent pour un temps de la lourde conduite du troupeau ;

mais en somme, je n'y ai pas mon devoir, ni mes cheres brebis (3).

Parvenu au seuil de la vieillesse, l'évêque se souviendra du temps de sa jeunesse qui semblera alors un temps béni, même s'il dut affronter la rude réalité de la mission en Chablais.

(...) en ce tems bienheureux, ma chere Fille, ou, avant que d'estre pasteur en chef, j'avois la grace de courir chercher les brebis de mon Maistre, et que j'estois si courtoisement et si aymablement accueilli chez vous (4).

Quoiqu'il en soit, François de Sales ne récusera jamais cette lourde mission qu'il n'avait pas choisie mais avec laquelle il s'identifiera pleinement (5).

3744234 Les prêtres

Si l'évêque a sous la houlette de son autorité l'ensemble des prêtres de son diocèse, il s'avère que cette situation théorique est bien loin d'être une réalité pour François de Sales comme pour bon nombre de ses collègues dans l'épiscopat. Certains ecclésiastiques accomplissent des actes de désobéissance manifeste (6) et refusent de réintégrer la "bergerie de l'obéissance". Cette situation est d'autant plus ennuyeuse qu'à leur tour les

(1) Oeuvres XV 169

(2) id. XVII 143

(3) id. XVIII 319

(4) id. XX 228

(5) id. I 32 ; XII 174, 294 ; XIV 317 ; XV 63 ; XVII 107,... p. e.

(6) id. XV 3

prêtres se voient confier une mission pastorale et sont pasteurs de leur paroisse. Au baron de Cusy, l'évêque écrit sans illusion :

Je seray bien ayse que vostre curé absente, car il est de ceux la desquelz la residence est plus nuysible aux brebis que l'absence (1).

Le souci de l'évêque sera donc progressivement de "repeupler de bons pasteurs" (2), non seulement les paroisses qui auront pu être regagnées sur la Réforme, mais aussi progressivement l'ensemble des églises du diocèse. François de Sales n'innove pas tout en ce domaine ; il s'inscrit dans un effort commencé par son prédécesseur, monseigneur de Granier qui le premier avait imaginé une animation religieuse territoriale laquelle s'appuierait sur des "surveillants" ayant en charge tout un secteur et devant veiller à la bonne marche d'un ensemble de paroisses. De facture bien salésienne, l'image qui décrit leur activité, s'inscrit parfaitement dans notre thème :

Invigiles, denique, diligenter bono publico illarum tibi commissarum ecclesiarum, ut sis unus ex illis pastoribus qui sunt in regione sua vigilantes, et custodientes vigiliis noctis super gregem (3).

A de tels pasteurs, il ne sera plus ridicule que François de Sales rédige des exhortations comme celle-ci :

Laissés vous donq conduire, mes Amis et Freres, comme bonnes brebis, a ceux qui, sous mon autorité et celle du Saint Siege Apostolique, vous ont esté donnés pour pasteurs (4).

3744235 Les moines

François de Sales affirme que les anciens moines furent des brebis fécondes (5) et qu'il leur fut confié des charges pastorales importantes autour de leurs monastères et des prieurés. Mais cette fécondité du passé est loin d'être demeurée une réalité ;

(1) Oeuvres XVI 202

(2) id. XV 275

(3) id. XXIV 155. Traduit ainsi : "Vous veillerez enfin avec soin au bien général de ces églises qui vous sont confiées, afin que vous soyez de ces pasteurs qui passent la nuit dans leurs champs, veillant à la garde de leur troupeau".

(4) Oeuvres XVI 82

(5) id. XXIII 329

C'est en des termes parfois très vifs que l'évêque outré stigmatise ces mauvais pasteurs :

(...) Clamant pauperes illi montium habitatores, velut oves pascuis destitutae : quare lacte nostro nutriuntur isti et lanis operiuntur, gregem autem nostrum non pas-cunt nec per se, nec per alios ? Et justa videtur oratio eorum (1).

La dénonciation de ces abus se fait de manière nominale par rapport à des monastères qui seront sanctionnés ultérieurement :

L'Abbate cava tutte le loro decime, et é ragionevole ch'egli pasca la pecorella della qualle egli si piglia la lana (2).

Le bon supérieur devra donc ressembler à ce bon berger dont le premier souci est de prendre soin de son troupeau et qui ne regarde qu'accessoirement le profit qu'il pourra tirer de son exploitation (3). Ces mesures laissent entendre un contexte qui est loin d'être évangélique.

3744236 La Visitation

S'il est au moins un lieu où il se puisse trouver de telles supérieures, c'est bien certainement à la Visitation. L'ordre naissant n'a certes pas le monopole de cette vertu, mais fort heureusement elle y fleurit :

Or, paisses donq vos petites brebis, ma chere Fille (4), écrit François de Sales à la fondatrice du premier monastère. Du reste, il prend bien soin de rappeler à toutes les soeurs que l'attitude pastorale est une vertu qui n'est point réservée aux seules supérieures mais qu'elle constitue l'une des composantes de la vie spirituelle :

Je salue chèrement la chere troupe de nos Seurs, que je regarde comme de simples bergeres vaillantes sur leurs troupeaux, c'est a dire sur leurs affections (5).

(1) Oeuvres XXIII 329, Cf. Mc 6, 34 ; Ez 34, 3. Traduit ainsi : "ces pauvres habitants des montagnes crient comme des troupeaux sans paturages : pourquoi donc les moines actuels se nourrissent-ils de notre lait, s'habillent-ils de notre laine et ne paissent notre troupeau ni pour eux ni pour d'autres ? Et ce qu'ils disent paraît juste".

(2) Oeuvres XI 292. Traduit ainsi : "L'abbé (d'Abondance) perçoit les dîmes, c'est donc justice qu'il paisse les brebis dont il tond la laine".

(3) Oeuvres XXVI 96

(4) id. XIV 324

(5) id. XIX 86

3744237 La fonction pastorale du Roi de France

Les oeuvres salésiennes n'offrent pas souvent des prises de position de nature politique si ce n'est peut-être certains passages des livres polémiques et l'introduction au Code Fabrien. Pourtant, à l'occasion de l'assassinat de Henri IV qui frappa si vivement les esprits, François de Sales, évoquant la conversion du souverain, emploie à son sujet des termes qu'il réservait habituellement aux responsables religieux de son époque :

(...) se rendant brebis du Grand Pasteur, il se rendit pasteur de tant de peuples (1)...

3744238 Les brebis égarées

Quelle attitude peut avoir le pasteur en regard des brebis qui s'égarèrent ou bien vis à vis de celles qui ne font pas partie de son troupeau ?

Et qui sont ces brebis séparées ? Les protestants, bien sûr.

Prenes garde que quelques unes de mes brebis galeuses et errantes n'infectent et ne fassent errer le cher et bienaimé troupeau (2),

recommande François de Sales à un correspondant.

Ces protestants résident dans le pays de Gex (3) ou en Chablais avant les vigoureuses campagnes menées par les missionnaires (4). Mais l'action pastorale a été bénéfique puisque, sans faire état de sa propre activité en ce domaine, et parlant de monseigneur de Granier son prédécesseur, François de Sales n'hésite pas à écrire au pape en 1602 :

oves errantes ad viginti quinque millia in ovile
Dominicum reduxit (5).

Cette expression revient plusieurs fois pour qualifier ce mouvement de conversion exceptionnel ou d'autres démarches de nature plus personnelle (6).

(1) Oeuvres XIV 310

(2) id. XV 169

(3) ibid. XV 121

(4) id. XI 221

(5) id. XII 129. Traduit ainsi : "Il a ramené vingt cinq mille brebis errantes au bercail du Seigneur".

(6) Oeuvres XI 220 ; XII 234, 406, 448 ; XXII 186

Du reste, dans la formule d'abjuration du protestantisme rédigée par François de Sales, l'image de la brebis égarée figure en bonne place :

Comm' une pauvre brebiette esgarée qui retrouve en fin le troupeau, que par mesgarde elle avait laissé, je m'y suis librement volontairement et par franche election remise et reunie (...) (1).

Les Réformés n'ont pourtant pas l'exclusivité de cette représentation : elle sera encore utilisée par François de Sales pour désigner un religieux expulsé de son ordre et qui désirait s'amender (2)

374424 L'agneau de l'Apocalypse

Deux citations qui parlent de l'agneau de l'Apocalypse révèlent une grande proximité avec le texte biblique lui-même.

et sancti ambulans in albis, non tantum quia Agnus albus est sed quia stolas suos dealbaverunt in sanguine Agni (3).

Dans le ciel, toutes les vierges suivront l'agneau, mais en terre, quelz admirables vierges sont Marie et Joseph, que l'Agneau suit luy mesme (4).

Ce paradoxe de retournement qui voit les vêtements se blanchir dans le sang, est à interpréter dans le contexte sacrificiel et salvifique de la mort du Rédempteur. Le sang de l'agneau est un lien spirituel très fort, un lien en acte qui, pour l'auteur, modifie même la composition d'une amitié purement humaine.

Les amitiés cimentées au sang de l'Agneau n'ont pas besoin de tant de ceremonies (5).

3745 Le mouton en rapport avec une esthétique baroque

En forme de conte de fée, un seul élément nous parle

(1) Oeuvres XV 379, pour Madame de Saint-Cergues

(2) id. XVII 21

(3) id. XXIII 115, Cf. Ap 7, 13-14. Traduit ainsi : "et les saints se promènent en vêtements blancs, non pas simplement parce que l'Agneau est blanc, mais parce qu'ils ont blanchi leur robe au sang de l'Agneau".

(4) Oeuvres XXVI 90

(5) id. XXI 144

d'un berger qui se voit adopter d'un prince et hériter de lui (1). Cette transformation d'origine traditionnelle n'est guère suffisante pour discerner dans ce thème une proximité bien flagrante avec les transformations chères à la poésie baroque.

3746 Le mouton dans la patrologie

En ordre dispersé, nous remarquerons trois mentions du mouton empruntées aux Pères de l'Eglise.

François de Sales rapporte que saint Paulin fit peindre un agneau sous une croix teinte de sang, signe indubitable de l'importance de cette vénération (2).

Saint Augustin profère quelques propos peu aimables à l'égard de la communauté religieuse juive avec laquelle il avait maille à partir :

Synagogue veut dire un troupeau, a proprement parler. L'assemblee des juifs s'appeloyt sinagogue, celle des chrestiens s'appelle Eglise : parce que les Juifs estoient comm'un troupeau de bestail, assemblé et entroupelé par crainte, les Chrestiens sont assemblés par la parole de Dieu (3).

Quant à saint Hilarion, les tentations diaboliques spectaculaires dont il est victime lui font entendre de mystérieux bêlements de brebis, joints à d'autres cris divers, qu'il chasse au moyen d'un grand signe de croix (4).

3747 Le mouton dans l'hagiographie

Si saint Bernard est brièvement cité comme l'auteur de la titulature pontificale :

ovilis Dominici pastorem (5),

c'est sans contexte François d'Assise qui l'emporte avec trois passages où il est question du mouton :

Saint François aymoît les aigneaux et moutons parce qu'ilz lui representoient son cher Sauveur (6).

(1) Oeuvres XXVI 378

(2) id. II 100

(3) id. I 42, d'après St Augustin, Inchoata expos. Ep ad Rom et in Ps. LXXXI v. 1

(4) Oeuvres II 284

(5) id. XXIII 149. Traduit ainsi : "Pasteur du troupeau du Seigneur"

(6) Oeuvres XIV 78, citant saint Bonaventure, Legrand. S. Franc, c. VIII

et quoique sa pauvreté extrême fût proverbiale, ses biographes relatent ce fait :

Il racheta un aigneau de peur qu'on ne le tuast, parce qu'il representoit Nostre Seigneur (1).

Nous lui laisserons ce dernier mot qui nous permettra de goûter une fois encore le charme tout biblique de cet animal agréable :

Saint François voyant une brebis toute seule emmi un troupeau de boucz : "Regardés, dit-il a son compaignon, comme cette pauvre petite brebis est douce parmi ces chevres ; Nostre Seigneur alloit ainsy doux et humble entre les pharisiens. Et voyant une autre fois un petit aignelet mangé par un pourceau : "Hé, petit aignelet, dit-il tout en pleurant, que tu représentes vivement la mort de mon Sauveur" (2).

(1) Oeuvres V 94, citant Thomas de Celano, Legenda antiqua, 1, I, cc IX, X

(2) Oeuvres III 98, Thomas de Celano, op. cit.

38. L'HOMME ET L'ANIMAL

Assurément, il était difficile d'évoquer le bestiaire salésien en faisant, dans un premier temps, abstraction de l'homme. En effet, la création telle qu'elle est déployée devant nous par François de Sales, est tellement marquée par l'anthropocentrisme qu'il serait impossible d'imaginer sous sa plume la description d'une nature sauvage et idéalisée où l'homme n'y aurait guère de place, lui qui en est le roi, le centre et pour qui, précisément, elle a été créée.

Précédemment, nous avons choisi cependant de privilégier une nature sentant davantage le sauvage plutôt qu'un jardin bien ordonné. C'est ainsi que le bestiaire que nous avons exposé jusqu'ici était plus familier des bois et des contrées peu habitées et qu'il établissait avec l'homme soit une relation pacifique de convenance soit une relation conflictuelle d'opposition.

A présent, nous allons tenter de décrire la nature en contact avec l'homme d'une manière tout à fait directe : contact particulier et ponctuel propre au domaine de la chasse par lequel nous commencerons - ou bien, tout au contraire, habituel et familier, avec le thème de l'élevage.

381 La chasse

La cynégétique, - et tout particulièrement la vénerie et la fauconnerie -, est une réalité bien repérable dans l'oeuvre salésienne. François de Sales pratiqua probablement ces arts de noblesse dans sa jeunesse puisque l'on sait qu'il reçut la formation complète d'un gentilhomme. Certes, on ne lui connaît point un goût prononcé pour les chasses si l'on se fie à ses biographes. Devenu ecclésiastique, la chasse lui fut ensuite interdite comme il l'indique à un confrère dans l'épiscopat (1). Pourtant sa curiosité en ce domaine est au moins intellectuelle : une lettre qu'il adresse à son imprimeur lyonnais (2) nous le montre commandant deux ouvrages spécialisés en cette discipline : La Vénerie de

(1) Oeuvres XII 302

(2) id. XIV 384

Jacques du Fouilloux et La Fauconnerie d'Esparron.

Ouvrons la chasse par la vénerie.

3811 La vénerie

Activité qui s'origine dans la plus haute antiquité, la chasse symbolise souvent l'accord profond de l'homme et de la nature. C'est du moins le sens que lui accorde généralement la sculpture des sarcophages antiques, sens que traduit encore l'art roman. Loin d'être un simple passe-temps princier, ou encore une nécessité alimentaire comme aux temps pré-historiques, la chasse porte souvent les valeurs d'un enseignement de type stoïcien. Dans la tradition pré-chrétienne, venue des Latins et des Grecs, ce thème était en effet une incitation pour les grands de ce monde à pratiquer une véritable ascèse. La chevalerie se trouva très à l'aise dans cette représentation idéalisée et par la suite fera de la vénerie, - surtout en ce qui concerne la poursuite du cerf -, un art noble et royal comportant des rites quasiment religieux et impliquant une extraordinaire maîtrise et domination de soi. François de Sales nous dépeint ces scènes de chasse, avec un arrière-fond biblique dont il a déjà été question à l'occasion de notre étude sur le cerf. Pour l'heure, nous nous en tiendrons à considérer la chasse du point de vue du chasseur et non plus du point de vue de l'animal pourchassé.

38111 Qui pratique cet art ?

La noblesse exclusivement comme en rendent compte ces conseils destinés à l'examen de conscience des grands :

Or, quant aux chasses ou tournois loïsibles et autres exercices appartenentz principalement a la noblesse, ilz ne sont pas prohibés es jours de festes en qualité d'oeuvre servile, et partant, la Messe estans oüye, on peut loïsiblement s'y appliquer esditz jours de festes (1).

L'Eglise autorise donc ce seigneurial divertissement, à quelques restrictions près, résumées par François de Sales selon une doctrine tout à fait traditionnelle : ne pas endommager les récoltes, ne pas chasser les jours de fêtes religieuses et ne pas en faire son unique passion. (2). Il faut croire que la contrée où réside

(1) Oeuvres XXVI 253

(2) id. XIX 257

l'évêque se montre giboyeuse, puisque nous est rapportée l'arrivée d'une chasse princière, ce qui n'est pas sans provoquer quelques remous de nature politique.

Monsieur le Prince Thomas, qui a logé ceans ces trois ou quatre jours passés pour faire la chasse en ces plaines voisines a mis, comme l'on vient de me dire, en alarme ceux de Geneve... (1)

La tentation de cette activité devait sans doute régulièrement séduire une partie du clergé puisque les statuts synodaux rappellent clairement que la chasse avec des chiens lui est interdite ainsi que la chasse à l'arquebuse, dont le port est de toute manière prohibé (2). Ceci n'empêche nullement le ministre La Faye, de Genève, de publier un ouvrage polémique contre François de Sales dénonçant le luxe de son train épiscopal, de ses chiens de chasse et de ses écuries (3). Un démenti officiel n'eut aucune peine à faire justice de ces allégations tout à fait fantaisistes, cependant révélatrices d'un climat toujours passionné entre les deux confessions.

En parcourant l'ensemble des oeuvres salésiennes, diverses citations nous invitent à participer à une chasse à courre dans son ensemble. François de Sales en décrit minutieusement certains aspects.

38112 Le début de la chasse

Le préalable de toute poursuite d'un noble gibier, comme le cerf, consiste à trouver sa piste. Bien connaître les habitudes de l'animal et le choix du moment opportun est alors requis.

Quand le cerf a passé la nuit en quelque lieu, la matinée mesme l'assentiment et le vent en est encore frais, le soir il est plus malaysé a prendre; mais a mesme que ses alleures sont vieilles et dures, les chiens vont aussi perdant connoissance (4).

Dans ce tableau précis, la charité est ainsi comparée à l'animal biblique qui réside en la forêt de l'âme, y laissant quelque temps son odeur. D'autres signes permettront de débusquer l'animal à

(1) Oeuvres XX 193

(2) id. XXIII 268

(3) id. XII 296

(4) id. IV 249

poursuivre, telles les "fumees et lesses" (1) ou encore les traces (2).

La piste repérée, il convient que la meute soit libre de "prendre vent", expression fréquemment employée dans un sens figuré (3), c'est-à-dire flairer une trace et s'y tenir jusqu'au bout. L'odorat du chien est tel que peu de choses suffisent pour ce démarrage.

Un bien petit sentiment eschauffe le meute a la queste (4).

38113 La meute en action

Ensuite il faut ne pas suivre de mauvaises pistes.

L'animal traqué tentera toutes sortes de ruses à cet effet :

Les chiens les plus sages et mieux dressés tombent souvent en défaut, perdans la piste et le sentiment, pour la variété des ruses dont les cerfs usent, faisans les horvaris, donnans le change et prattiquans mille malices pour s'eschapper devant le meute : et nous perdons souvent de veüe et de connoissance nostre propre coeur, en l'infinie diversité des mouvements (...) (5).

François de Sales n'hésite pas ici à brosser un tableau de chasse avec les termes techniques et pittoresques requis habituellement pour ce faire : "horvari", "change". Ce "change" pratiqué par l'animal revient ailleurs pour exprimer des réalités diverses de la vie intérieure (6). Mais il semble bien que ce mot même ne soit pas toujours compris de tous ses auditeurs. Pour les religieuses de la Visitation, moins au fait sans doute de ces usages, François de Sales en précise la définition :

Il est à craindre qu'en voulant choisir où il y a le plus de mérite, nous ne donnions le change à notre esprit. C'est une façon de parler des chasseurs, que quand les chiens ont le sentiment divertie et rempli de divers goûts, ils perdent facilement la mutte (7).

Du reste, deux éléments peuvent particulièrement rendre difficile la poursuite d'une piste par une meute de chiens : le printemps,

(1) Oeuvres II 344

(2) ibid. II 235

(3) id. XX 377

(4) id. IV 316

(5) ibid. IV 302

(6) id. XXVI 346

(7) Entretiens 1308

avec la débauche d'odeurs et de sollicitations excitantes que propose aux bêtes cette saison exubérante; également l'inexpérience de jeunes chiens qui entraînent toute la meute sur de mauvaises pistes. Voici comment cela est esquissé :

Les chiens sont a tous coups en défaut au printemps, et n'ont quasi nul sentiment, parce que les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur qu'elle outre-passe celle du cerf ou du lièvre; parmi les printemps des consolations l'amour n'a presque nulle reconnaissance du bon plaisir de Dieu (1).

L'auteur ne nous avait pas habitués à voir cette saison sous un angle négatif. C'est qu'il se méfie d'une profusion d'expériences spirituelles qui relèveraient par trop du domaine de l'émotion et détourneraient ainsi de construire solidement une vie spirituelle durable et fondée sur la foi. Pour François de Sales, en effet, l'émotion religieuse est certes un don de Dieu, mais il convient de s'en méfier dans la mesure où elle n'est jamais assurée d'une promesse de pérennité et moins encore d'un réel amour pour Dieu. D'ailleurs n'est-elle pas toujours suivie d'une période de "nuit" et de silence que tous les spirituels dépeignent en des termes divers ? L'auteur a le mérite ici de montrer à l'aide d'une image habituellement positive, l'inconvénient, pour la "chasse" de Dieu, de l'abondance de tels sentiments dans l'âme du croyant. La quête de Dieu sous l'aspect d'une chasse, d'un "pourchas", est reprise dans le Traité, mais cette fois les odeurs printanières qui étouffent l'odorat des chiens symbolisent les "désirs, desseins et projetz" qui peuvent divertir de la trace amoureuse du "Bienaimé", comparé au chevreuil dans le Cantique des Cantiques. La référence scripturaire vient ici en renforcer l'identification (2).

Les jeunes chiens, eux, perdent facilement la trace.

Les jeunes chiens a tous rencontres quittent la meute et tirent au change; mais les vieux, qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suyvent tous-jours les erres sur lesquelles ilz sont (3).

Ainsi en est-il de la vocation de chacun, affirme l'évêque, et il ne convient pas alors de vouloir suivre celle d'un autre qui semblerait puérilement plus attrayante. La direction de la meute sera

(1) Oeuvres V 116

(2) ibid. V 323 cf. Ct 2,9

(3) ibid. V 97

donc confiée à ces chiens sages et "bien appris" et non à ces chiens apprentis qui s'égarent et désobéissent (1). L'image, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ne vient pas seulement étayer une thèse sur l'autorité des anciens et la folie de la jeunesse, bien plutôt, mettre en valeur le témoignage exemplaire des saints reconnus par l'Eglise (2). Par contre, nous goûterons l'inspiration plus traditionnelle de cet aphorisme ;

Vous savez bien, Monsieur, qu'il faut plus de sujet pour faire remuer les vieilles gens que les jeunes et que les vieux chiens ne prennent jamais le change qu'avec avantage (3).

Quant au dénouement de la chasse, nous renvoyons à l'évocation que nous en avons faite avec François de Sales qui s'était attaché longuement à nous montrer le cerf aux abois. Il arrive pourtant que le dénouement de la chasse apparaisse moins désespérant que le traditionnel hallali, un trait hagiographique le décrivant de manière sensible et émouvante :

On dit que saint Anselme, Archevesque de Cantorbéry, duquel la naissance a grandement honoré nos montagnes, estoit admirable en cette pratique des bonnes pensees. Un levreau pressé des chiens accourut sous le cheval de ce saint prélat, qui pour lhors voyageoit, comme a un refuge que le péril éminent de la mort luy suggeroit; et les chiens clabaudans tout autour n'osoyent entreprendre de violer l'immunité a laquelle leur proye avoit eu recours; spectacle certes extraordinaire, qui faisoit sourire tout le train, tandis que le grand Anselme, pleurant et gémissant : Ha, vous riez, disoit-il, mais la pauvre beste ne rit pas; les ennemis de l'ame, poursuivie et mal menée par divers destours en toutes sortes de pechés, l'attendent au destroit de la mort pour la ravir et dévorer, et elle, toute effrayée, cherche partout secours et refuge; que si elle n'en treuve point, ses ennemis s'en moquent et s'en rient. Ce qu'ayans dit, il s'en alla souspirant (4).

La vie tout entière peut ainsi être dessinée comme une chasse à courre mais, une fois de plus, le dénouement optimiste de cette anecdote vient corriger ce que cette figuration pourrait avoir d'austère, voire de désespérant.

(1) Oeuvres V 223

(2) ibid. V 223

(3) id. XVI 352

(4) id. III 97 citant Eadmer., in libro de S. Anselmi similitud., c. CLXXXIX

Le second art de noblesse de la chasse concerne la fauconnerie et François va nous le faire découvrir :

3812 La fauconnerie

Cet art requiert de bien dresser l'oiseau et ensuite de le diriger d'une façon particulière. L'animal est ainsi conduit, masqué d'un "chaperon" qui lui est enlevé lorsque le moment est venu de se précipiter sur une proie.

Et comme l'oiseau auquel le fauconnier oste le chaperon, ayant la proie en veüe s'eslance soudain au vol, et s'il est retenu par des longes se debat sur le poing avec une ardeur extreme, de mesme la foy nous ayant osté le voile de l'ignorance et fait voir nostre souverain bien, lequel neanmoins nous ne pouvons encore posseder, retenus par la condition de cette vie mortelle (1).

L'allégorie est originale et la scène vivante, bien dans la noble lignée d'un art qui requiert une grande discipline. Ce type de chasse suscite du reste l'admiration et des élévations de pensée nombreuses et profondes.

Ce grand personnage de nostre aage, François Borgia, pour lhors encores Duc de Gandie, allant a la chasse faisoit mille devotes conceptions : "J'admirois" disoit-il luy mesme par apres, "comme les faucons reviennent sur le poing, se laissent couvrir les yeux et attacher a la perche, et que les hommes se rendent si revesches a la voix de Dieu" (2).

Cet oiseau attaché, prêt à se lancer dans le dynamisme d'une poursuite sans merci, est pour François de Sales un symbole très positif. Il pourra même être le signe de l'esprit en état de méditation, ne cédant pas aux sollicitations de la distraction et de l'imagination, mais demeurant sur un poing ferme qui rappellera la main créatrice de la Divinité (3).

Ces deux arts de la chasse sont pour François de Sales des moyens privilégiés d'introduire ce rapport noble et tragique de l'homme à l'animal. Il en développe les avantages en une représentation qui exprime des situations fort différentes. Cette pratique aristocratique n'est pas présentée comme un privilège mais comme une occasion de méditation pour la noblesse. L'auteur se

(1) Oeuvres IV 139

(2) id. III 98 citant Ribadeneyra, vita S. Franc. Borgia, I, I, c. V.

(3) ibid. III 79

montre en cela fidèle à une époque pour laquelle une seule classe sociale avait la possibilité de s'adonner à cet art. (1).

382 Les animaux de trait et de bât

Fort heureusement, le rapport de l'homme et de l'animal n'est pas épuisé par la relation tellement particulière de la chasse où l'animal est tantôt poursuivi par l'homme, tantôt son auxiliaire. L'élevage et le dressage sont des réalités sans doute plus prosaïques mais non moins nécessaires. Ainsi la noblesse du cheval que nous avons eu l'occasion d'évoquer plus haut ne doit pas nous faire oublier d'autres animaux moins nobles mais grandement utiles. Certains d'entre eux traversent d'ailleurs des textes de l'Écriture elle-même.

3821 L'âne

La Bible est remplie d'ânes, qui ne sont pas tous affligés de la valeur péjorative que ce nom recouvre aujourd'hui. Dans les contrées bibliques pauvres et arides, cet animal sobre et résistant constitue tout d'abord un moyen de locomotion et de transport adapté. Son utilisation très ancienne et la richesse que cela comportait sont attestées dès le Livre de la Genèse.

Ainsy Joseph, envoyant à son père plusieurs charges de tous les trésors de l'Égypte, ne luy donna pas seulement les trésors comme principaux présents, mais aussi les ânes qui le portoyent (2).

Ce bel exemple de générosité et de pardon fraternel sera complété par d'autres épisodes humainement très riches, comme ce verset empreint d'humour esquissant une façon originale d'être initié au pouvoir pour l'un des héros du Livre de Samuel (3).

Saül, cherchant les ânes de son père, trouva le Royaume d'Israël (4).

Mais l'âne n'est pas seulement le prétexte ou l'instrument

(1) Deux autres armes sont pourtant mentionnées, mais il s'agit d'emprunts extérieurs, et non ce qui se rapporte à la chasse contemporaine : l'arc qu'il faut retendre. cf. XII 395 et la sarbacane présentée de façon polémique comme soi-disant anticipation chez les Pères de l'Église de la Réforme à venir. cf. I 48

(2) Oeuvres V 299

(3) I S 9,10

(4) Oeuvres III 132

de travail ainsi décrits. Dans une étonnante tradition du Livre des Nombres (1), l'humour divin se manifeste d'une manière particulière en donnant à la fameuse anesse de Balaam davantage de clairvoyance qu'aux hommes et aux devins. François de Sales se complait à paraphraser cet épisode pour les lecteurs de l'Introduction à la vie dévote.

Balaam monté sur son asnesse alloit trouver Balac; mais parce qu'il n'avoit pas droite intention, l'Ange l'attendit en chemin avec une espee en main pour le tuer. L'asnesse, qui voyoit l'Ange, s'arresta par trois diverses fois comme restive; Balaam cependant la frappoit cruellement de son baston pour la faire avancer, jusques a la troisieme fois qu'elle, estans couchee tout a fait sous Balaam, luy parla par un grand miracle, disant: Que t'ay-je fait ? Pourquoy tu m'as battue des-ja par trois fois ? Et tost apres, les yeux de Balaam furent ouvertz, et il vit l'Ange (...). Il en prend ainsy bien souvent en nos affaires; carcette femme voit son mari et son enfant malade, et soudain elle court au jeusne, a la haire, a la discipline (...) Hélas, chère amie, vous battez le pauvre asne (...) (2).

La solide réalité toute pleine de bon sens qu'illustre cet épisode biblique n'empêche pas ce dernier de nous être conté de manière très vivante. Dans les Entretiens, François de Sales revient sur ce passage pour faire remarquer en souriant que si Balaam fut si bien instruit par son anesse, combien plus les religieuses doivent-elles être attentives à leur supérieure, qui devrait offrir quelques garanties supplémentaires par rapport à l'animal mentionné... (3).

Animal utile et parfois clairvoyant, l'âne est encore un signe de richesse en Orient : entre autres malheurs, le personnage Job va subir la perte d'un cheptel important (4).

L'humanisme latin est-il aussi intéressé par cet animal que l'était la tradition biblique ? Non, bien sûr, tant il est vrai que les traditions grecques et latines utilisent moins cet animal dont la réalité est plus orientale. Nous est simplement mentionné l'exemple, emprunté à Pline, d'un peintre animalier qui

(1) Nb 22, 21-24

(2) Oeuvres III 220

(3) Entretiens 1163

(4) Jb 1,4 cf. Oeuvres IV 59

aimait à reproduire cet animal (1).

François de Sales a-t-il eu l'occasion d'observer directement et d'apprécier cet animal ? Il semblerait bien que oui, témoin ce trait de l'Introduction à la vie dévote.

J'ay appris par experience que le petit asnon estans las du chemin cherche a s'escarter, c'est a dire, les jeunes gens portés par l'exces des jeusnes, se convertissent aysement aux delicatesses (2).

Du moins l'expérience que rapporte l'auteur à propos de l'animal est-elle aussi importante que l'observation psychologique qu'il en déduit, tout particulièrement bien venue. Ceci étant, François de Sales ne semble pas éprouver pour l'âne une grande affection. En effet, l'ardeur charnelle de cet animal le rend suspect et l'écarte à tout jamais d'un rôle parfaitement exemplaire.

La communication des voluptés charnelles est une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes que celle des asnes et chevaux pour semblables effetz (3).

A cet égard, certains passages sont encore plus crus, lorsque François de Sales parle de

(...) toutes sortes de playsirs immondes, qui, a la verité, ne meritent pas d'estre désirés par les hommes, puisque les asnes et pourceaux en sont plus capables qu'eux (4).

Dans la ligne de la tradition franciscaine, pourtant, c'est avec une certaine affection, doublée d'un sentiment ascétique marqué, que le corps humain est qualifié par le titre générique de "frère". Dans sa simplicité, François de Sales n'hésite pas à mettre cette expression au féminin quand il écrit à Jeanne de Chantal :

Pour l'asnesse, j'appreuve le jeusne du vendredi et le souper sobre du Samedi (...) J'appreuve que neanmoins on la flatte quelque fois, en luy donnant a manger de l'avoyne que saint François luy donnoit pour la faire aller viste : c'est la discipline, qui a merveilleuse force, en piquant la chair, de resveiller l'esprit; seulement deux fois par semaine (5).

Ces éléments ascétiques qui pourraient comporter aujourd'hui un

(1) Oeuvres V 251 citant Pline, H.N., 1, XXXV, c. X, al. XXXVII. Egalement Oeuvres XXVI 116, 117.

(2) id. III 218

(3) ibid. III 195

(4) ibid. III 178

(5) id. XII 360 citant Vide S. Bonav., in Vita ejus, c. V

caractère effrayant et morbide sont, en fait, particulièrement modérés chez François de Sales, par rapport aux usages en vigueur dans certains ordres religieux de stricte observance. Pour François de Sales, si le corps est à discipliner, il convient d'user de modération, ainsi qu'il le fait remarquer ailleurs à la Mère Angélique Arnaud à laquelle il reproche sans aménité ses jeûnes et ses austérités épuisantes (1).

3822 Mulets et bêtes de charge

Apportant un complément à la figure particulière de l'âne, l'image plus générale de la bête de charge n'est pas ignorée par la Bible. Le Nouveau Testament parle ainsi de joug :

Jugum, inquit, meum suave est, et anus meus leve (2).

David, lui aussi, est présenté comme la bête de charge qui porte les commandements du Seigneur (3). François de Sales relate encore cette étrange anecdote où mulets et chevaux chargés de figues perdent toute force par la vertu étrange de ce chargement; et l'auteur de montrer alors que les figues figurent l'image de la loi du Seigneur (4). Ailleurs, les similitudes rapportent la difficulté extrême de la cohabitation entre mulets et chevaux, image que l'auteur pensait réserver, bien sûr, à ses contradicteurs protestants (5). Du reste, l'évêque ne semble pas beaucoup apprécier les mulets pourtant si bien adaptés à la marche dans les sentiers montagneux.

Helas, les muletz laissent ilz d'estre lourdes et puantes bestes, pour estre charges des meubles pretieux et parfumés du prince ? (6)

L'évocation de ces animaux domestiques nous entraîne graduellement à considérer des espèces de plus en plus familières et diverses qui apporteront le complément d'une coloration campagnarde et simple à la description de certains animaux nobles ou exotiques. Cette simplicité rurale nous amènera ainsi à visiter quelque

(1) Oeuvres XIX 16

(2) Mt 11,28 cité dans Oeuvres XXIII 119, traduit ainsi : "Mon joug est doux et mon fardeau léger."

(3) Entretiens 1310

(4) Oeuvres V 73

(5) id. XXVI 129

(6) id. III 146

basse-cour...

383 Les animaux d'élevage : la basse-cour

Observations directes de l'auteur au temps de son enfance campagnarde, images bibliques secondaires et traits originaux de la tradition latine se conjuguent pour dépeindre quelques-uns des habitants de la basse-cour. Voici qu'ils apportent un élément familier et rural à ce que le bestiaire pouvait avoir de sauvage, - voire d'inquiétant -, jusqu'à présent.

3831 Le chapon

Cet animal engraisé à la ferme est l'occasion d'une comparaison simple, quelque peu inattendue :

Certes, celui qui de vive force ouvreroit la bouche à un amy le traisteroit en beste, et comme un chapon qu'on veut engraisser (1).

Cette observation directe illustre la délicatesse de la conception de l'amitié que François de Sales, à l'ordinaire, développe à loisir à l'aide d'images plus nobles.

3832 Les oies

Volaille que l'on garde dans les champs, elle présente visiblement un aspect paisible et parfois routinier.

Mays si chacun va aux pasturages comme les vielles oyes, a quoy faire les bergers ? (2)

3833 Les coqs

Cet animal ne surgit qu'à deux reprises sous la plume de François de Sales et de manière assez originale. Une première fois, pour évoquer l'animal, "instrument de la Providence", qui chanta à l'occasion du reniement de Pierre (3), - et l'on pouvait s'y attendre -; une seconde fois en rapportant une remarque d'Aristote selon lequel cet animal est le seul à ne pas être triste après avoir accompli l'oeuvre de chair (4).

(1) Oeuvres V 66

(2) id. I 192

(3) id. IV 117

(4) id. XXVI 80 citant Aristote De animal., l, IV, c. IX

3834 la poule

Chez François de Sales, et selon le sens commun, la poule ne constitue guère le parangon de la noblesse animale. Sa réputation de lâcheté est bien attestée et jamais on ne vit son effigie utilisée en héraldique. Et cependant, son attitude paraît tout à fait exemplaire lorsque la vie de ses petits est en jeu, tableau que l'auteur nous croque plaisamment sur le vif :

La poule est une poule, c'est à dire un animal sans courage ni generosité quelcomque, tandis qu'elle n'est pas mere; mais quand elle l'est devenue elle a un coeur de lion, tous-jours la teste levee, tous-jours les yeux hagards, tous-jours elle va roulant sa veüe de toutes pars, pour peu qu'il y ait apparence de peril pour ses petitz; il n'y a ennemi aux yeux duquel elle ne se jette pour la defense de sa chere couvee, pour laquelle elle a un souci continuel qui la fait aller tous-jours glossant et plaignant; que si quelqu'un de ses poussins périt, quelz regretz ! quelle cholere ! C'est la jalousie des peres et meres pour leurs enfans, des pasteurs pour leurs ouailles, des freres pour leurs freres (1).

La tautologie ne nous préparait pas sans doute à un tel développement. Le "coeur de lion" de la poule détermine paradoxalement une attitude guerrière de nature épique, non sans prendre quelque peu l'aspect plaisant des rodomontades du théâtre italien. La conclusion induit un rythme en trois éléments comme François de Sales se plaît à le faire, découvrant progressivement la réalité d'une jalousie amoureuse aux multiples facettes mais dont chacun, quel que soit son état de vie, est amené à faire l'expérience.

Saint Jean Chrysostome était sensible à l'image de la poule protégeant sa couvée, trait que ne manque pas de relever François de Sales (2) et qu'il érige occasionnellement en image exemplaire dans la correspondance (3). François de Sales ne conçoit pas autrement la présence protectrice de son Dieu; l'observation de cet animal devient alors l'occasion d'une courte oraison circonstanciée :

Un autre voyant des petitz poussins ramassés sous leur mere : O Seigneur, dit-il, conservés nous sous l'ombre de vos aisles (4).

(1) Oeuvres V 216

(2) id. XVIII 174 citant S. Jean Chrysostome, hom. XLVII in Matt.

(3) id. XIII 283

(4) id. III 99 cf. Ps 16,8; même idée in Oeuvres XIV 28, XIX 13.

Cette prière rejoint l'intuition du Psaume 16 : "cache-moi à l'ombre de tes ailes" (1) :

et comme un petit poussin tout couvert des ailes de sa mere demeure en assurance et tout chaudement, reposons nos coeurs sous la douce et amoureuse Providence de Nostre Seigneur, et abritons nous chaudement sous sa sainte protection (2).

La prévenance enveloppante de Dieu est ainsi traduite, non point seulement du point de vue de la sécurité qu'elle offre, mais aussi celui de la douce chaleur d'un amour agréable (3).

La poule procurera encore l'occasion d'une image-plaier contre les querelles ecclésiastiques envers lesquelles l'évêque de Genève s'éleva toujours et qu'il considérait comme un affaiblissement inutile et dangereux pour son Eglise.

La pauvre mere poule qui, comme ses petitz poussins nous tient dessous ses ailes, a bien asses de peyne de nous desfendre du milan, sans que nous nous entrebecquetions les uns les autres et que nous luy donnions des entorses (4).

L'expression fait image et repose sur la création d'un verbe expressif tout à fait original comme les aime l'auteur : s'entrebecqueter.

384 Les animaux d'élevage : les quadrupèdes

Le mouton est sans doute l'animal le plus représentatif de cette catégorie d'animaux, le plus positif également, ainsi que nous l'avons perçu plus haut.

En comparaison, le reste du bestiaire d'élevage paraîtra sans doute mineur et plus fade.

3841 Le porc, le pourceau

Cet animal impur dans la tradition lévitique est l'image de l'abjection par excellence. Pline rapporte qu'il est le seul à pouvoir avaler des serpents sans mourir, image du pécheur qui consume des péchés toute sa vie durant (5). C'est principalement la

(1) Ps 16,8

(2) Oeuvres XX 134

(3) id. XXVI 350; Voir similitudes présentant des poules menant leurs poussins : XXVI 133, 154.

(4) id. XV 96

(5) id. XXVI 156 citant Pline op. cit. 1, XI, c. LIII, al. CXV.

parabole de l'enfant prodigue (1) qui permettra à François de Sales de mettre en scène cet animal jugé assez répugnant.

Ainsy, quoy que l'enfant prodigue revinst tout nud, crasseux et puant d'entre les pourceaux, son bon pere neanmoins l'embrasse, le bayse amoureusement (2).

L'identification symbolique des pourceaux et du péché amène à considérer que quitter les pourceaux revient alors à renoncer à son péché. Dans un autre passage, le caractère pénible du travail de gardiennage des pourceaux est invoqué pour illustrer les difficultés de la vie qui, d'ailleurs, peuvent être perçues dans le cadre plus vaste de la divine volonté.

et non seulement cela, mais il faut aymer cette volonté de Dieu et l'obligation qui s'en ensuit, fust-ce de garder les pourceaux toute nostre vie et de faire les choses les plus abjectes du monde; car, en quelle saulce que Dieu nous mette ce nous doit estre tout un (3).

Ce trait quelque peu austère n'incite pas à la recherche de l'abjection, mais appelle à un état d'indifférence positive qui permet de supporter un certain nombre d'afflictions que, par ailleurs, l'auteur ne considère pas comme définitives. Il ne s'agit pas ici de la rigueur stoïcienne d'une vertu acquise par les propres forces du philosophe, mais du dépassement d'un état d'affliction pour une orientation positive vers Dieu, génératrice de bonheur. En matière polémique, les contemporains de François de Sales utilisent traditionnellement le terme de porc comme une insulte. En relevant le terme de "porci thomistae" dans les écrits luthériens, François de Sales en profite pour décocher ce trait en retour :

Et cela si souvent et avec tant d'importunité, que si l'on supprimait de ses oeuvres toutes les injures, l'on réduirait facilement à un seul les huit tomes de ses écrits (...) (4).

3842 Les bovidés

Les boeufs arrivent en ordre dispersé dans l'oeuvre salésienne. La mention de cet animal paisible est éparse et ne présente pas une valeur unie et exemplaire. Le Livre de Job

(1) Lc 15,11 ss.

(2) Oeuvres XXIII 281; même référence évangélique en I 60, V 177, XXVI 75.

(3) id. XIII 21

(4) id. XXVI 190

propose une curieuse interprétation du travail respectif des animaux (1) qui semble une extrapolation symbolique d'une relation purement anecdotique du texte biblique.

Les boeufs de Job labouroyent la terre, tandis que les asnes inutiles paissoyent autour d'eux, mangeans les pasturages deus aux boeufs qui travailloyent. Tandis que la partie intellectuelle de nostre ame travaille a l'amour honneste et vertueux (...) il arrive souvent que les sens et facultés de la partie inférieure tendent a l'union qui leur est propre et leur sert de pastu-
re (...) (2).

Nous ne serons plus guère surpris de voir ainsi identifié un trait relatif à la nature à un trait de la vie intérieure.

Le boeuf de la crèche, quant à lui, apparaît d'une manière tout à fait traditionnelle :

Voyez-vous pas qu'il reçoit la haleine de ce gros boeuf et de cet asne, qui n'ont sentiment ni mouvement quelconque ? (3).

Plus amusante et inédite, cette histoire empruntée à Quintillien (4). Elle rapporte l'anecdote classique et de nature proverbiale d'un ancien qui avait l'habitude de porter tous les jours un petit veau et poursuivit cet effort une fois l'animal devenu un gros boeuf, l'augmentation de poids chaque fois insensible ayant permis cet exploit... (5). François de Sales retient ce proverbe de Saint Jérôme :

Bos lassus fortius figit pedes (6).

De plus, les boeufs travaillent souvent par paire. S'appuyant sur cette réalité concrète de la vie agricole qui l'entoure, François compose une métaphore de la manière suivante :

Sarebbe anco bene (...) si procurasse unione et buona intelligentia fra la Sorbona et li Padri Giesuiti, acciò che giungendo quelli duoi bovi in un sol giogo, si

(1) Jb 1,14

(2) Oeuvres IV 59

(3) id. XVI 121

(4) Quintillien, Instit. Orat., lib. 1, cap. XV

(5) Oeuvres IV 221

(6) St Jérôme. Epist. CII, ad Augustin, § 2, cité dans Oeuvres XI 86, traduit ainsi : "Boeuf fatigué enfonce plus fortement le pied".

lavorasse nel sacro campo più efficacemente (1).
L'histoire ne dit pas si les uns et les autres goûtèrent l'image proposée.

Plus fougueux se présente le taureau. Il conviendra donc de le maîtriser par des procédés adéquats.

Sans doute, Theotime, ne sommes nous pas tirés à Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles (2).

Cette comparaison simple est loin d'épuiser, là encore, les similitudes préparées par l'auteur, relatives aux taureaux calmés grâce à une sorte d'huile particulière ou apaisés parce qu'attachés à un figuier... (3).

La vache, elle, ne fait qu'une apparition fort symbolique : il est requis à la soeur robière de la Visitation de faire faire des souliers de "vache parée" ou de "bon veau" (4), précision qui n'est pas sans importance car elle témoigne une fois encore du grand souci de modération de l'évêque vis à vis des incommodités corporelles que pouvait comporter cet ordre monastique nouveau : il devrait accepter un confort relatif au bénéfice de cette "indifférence" spirituelle qui en définit le but. Nous sommes loin ici des sandalettes des Clarisses et des Carmélites héroïquement portées en plein hiver. Enfin, la génisse n'est mentionnée que par rapport aux sacrifices de l'ancienne alliance et ceci de façon épisodique (5).

3843 Les chèvres

La chèvre appartient au cheptel biblique; sa présence, de fait, sera plus familière à l'oeuvre salésienne que les animaux qui précèdent. Paraphrasant librement et familièrement pour les premières Visitandines l'histoire de Jacob et d'Esau, François de Sales s'exprime ainsi :

(1) Oeuvres XV 188 traduit ainsi : "Il serait bon de ménager l'union et la bonne intelligence entre la Sorbonne et les Pères Jésuites, afin que, réunissant deux boeufs sous le même joug, on pût travailler dans le champ sacré d'une manière plus efficace." Les Similitudes relèvent encore que le boeuf paît à reculons, image qui n'a pas été employée... cf. XXVI 120.

(2) Oeuvres IV 126

(3) id. XXVI 132, 134

(4) id. XXV 474

(5) id. XXIII 24

Va-t-en à la métairie prendre un chevreau et me l'apporte promptement et je l'accomoderai à la sauce de la venaison, ainsi que je sais que ton père l'aime, et puis tu le lui présenteras, et indubitablement il te donnera sa bénédiction (1).

Le Livre de l'Exode rapporte par ailleurs la mise en place d'un mobilier culturel auquel contribue avec beaucoup d'habileté tout le peuple. Des tentures sont ainsi tissées en poils de chèvres.

L'offrande de ceux qui, n'ayans autre chose, presentoyent de bon coeur des poilz de chevre pour faire le cilice duquel le tabernacle estoit couvert (2).

François de Sales est du reste très sensible au thème des pauvres qui offrent à leur Dieu avec un coeur immense tout ce qu'ils possèdent; nous avons déjà trouvé cette inspiration évangélique à plusieurs reprises (3).

Plus curieusement, l'auteur nous partage une observation assez fantaisiste des latins.

Les chevres, selon Alcmeon, haleynent par les oreilles et non par les naseaux : il est vray qu'Aristote le nie (4), or ne sçay-je ce que c'en est, mais je sçay bien pourtant que nostre coeur haleyne par l'oreille, et que comme il aspire et exhale ses pensees par la langue, il respire aussi par l'oreille, par laquelle il reçoit les pensees des autres (5).

Cette réflexion montre assez quelles utilisations François de Sales fait de ses sources. Pour exprimer cette intuition spirituelle du rapport si direct qui peut exister entre le coeur et ce qu'entend la personne, il requiert une image, sans guère se préoccuper -, lui qui suivit des cours d'anatomie à Padoue -, si cette assertion est scientifiquement éprouvée. Sa faculté d'évocation seule est prise en compte. La restriction vient à propos désigner ici l'essentiel, à savoir ce qui est dit du coeur de l'homme.

3844 Quelques aspects prosaïques de l'élevage

On a dit parfois injustement que les grands romans pastoraux contemporains de François de Sales comme L'Astrée

(1) Entretiens 1148

(2) id. XVII 262; même idée en IV 170. cf. Ex 25,35; 26 passim.

(3) Mc 12,42

(4) Aristote, Hist. anim., I, I, c. XI

(5) Oeuvres III 209

dépeignaient une nature tellement aseptisée qu'elle n'avait plus qu'un lointain rapport avec la réalité concrète au coeur de laquelle l'action était sensée se dérouler. La nature biblique en tout cas ne redoute pas les odeurs fortes et les images un peu crues. François de Sales en mentionne certaines en les amplifiant même étrangement, tel le passage où il est demandé au prophète Ezechiel de faire cuire ses galettes sur un tas d'excréments (1), procédé étonnant, justifié sans doute par l'absence de combustible dû à la rigueur du siège durant lequel se passe l'action. François de Sales amplifie ainsi ce trait :

(...) de manger du pain trempé en la fiente (2). Mais c'est du fumier dont il sera davantage question dans le contexte que nous évoquons, et tout particulièrement celui sur lequel le malheureux Job dut se réfugier (3). Ce lieu fameux était même devenu un mémorial d'après ce que rapporte saint Jean Chrysostome.

(...) et si les anciens chrestiens, comme saint Chrisostome asseure, alloient bien loin en Arabie voir et reverer le fumier sur lequel saint Job souffrit tant de travaux... (4)

François de Sales évoque à trois reprises la figure exemplaire de ce prince frappé par l'épreuve comme modèle d'une patience en laquelle il voit la préfiguration du Christ en croix (5).

385 Conclusion

L'évocation de ces animaux en contact avec l'homme ne soutient guère la comparaison avec les figures exemplaires qui avaient pu être détaillées dans le bestiaire sauvage. Leur aspect réaliste et familier nous convainc tout du moins d'une réalité de la vie spirituelle qui ne serait pas à rechercher uniquement dans l'esthétique la plus épurée de la réalité naturelle, mais nous invite à explorer au contraire les recoins les plus humbles d'une réalité qui entoure l'homme de toutes parts.

(1) Ez 4,12

(2) Oeuvres XXIV 47

(3) Jb 2, 7-9

(4) id. XXV 106 citant Homil. V ad populum Antiochenum (P.G. t. XLIX, col. 69)

(5) id. XX 24, XXV 425, XXVI 353

Avec ces espèces secondaires, nous achevons notre étude du bestiaire salésien pour nous préparer à une rapide incursion dans le domaine minéral.

4^{ème} PARTIE :

LE LAPIDAIRE

4 LE LAPIDAIRE

A cause de son incroyable abondance en Palestine, la pierre se trouve toujours présente sous la main et dans l'esprit du peuple Hébreu. Par ailleurs, dans la mentalité primitive et dans la symbolique qui semble commune à beaucoup d'hommes, la pierre, solide, durable, pesante, est signe de force et défie le temps. Ces deux faits réunis feront sans doute comprendre pourquoi la Bible se sert largement d'images issues des pierres, sous leurs diverses formes, jusqu'à les appliquer progressivement au messie lui-même.

De plus, la tradition latine se plaît, avec Pline, à mentionner nombre de pierres merveilleuses, autant de curiosités dont un esprit latin ne se rassasie jamais...

Ce sont essentiellement ces deux sources que nous retrouverons dans le lapidaire salésien. Même s'il nous présente rapidement quelques éléments directement observés, l'auteur ne semble pas s'être passionné pour la géologie, ni même s'être attaché à décrire les réalités du sol savoyard, pourtant si riche et multiple.

Nous allons donc considérer maintenant la manière avec laquelle il nous expose quelques images minérales.

41 LA PIERRE DIRECTEMENT OBSERVEE PAR L'AUTEUR

411 La pierre ordinaire

Si la Haute Savoie ne connaît pas cette réalité aride qui remplit les champs de cailloux, - si ce n'est en telle zone de montagne -, il n'en demeure pas moins vrai que la pierre est une composante importante d'un habitat, loin de ne comporter que de coquets châlets de bois. La pierre est une matière à travailler, rudement parfois, tout comme les autres matières nobles :

 Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au boys, il faut la coignée, le marteau, le feu. On appelle coeur de fer, de boys ou de pierre celui qui ne reçoit pas aysément les impressions divines (1).

La réalité pratique rejoint ici un terme biblique que l'on retrouve souvent, et tout particulièrement dans les Psaumes, le peuple infidèle étant souvent décrit comme doté d'un coeur de pierre. En revanche, cette dureté de la pierre offre bien des avantages et tout particulièrement pour la construction. La cérémonie de la pose de la première pierre fait partie des obligations épiscopales, qu'il s'agisse de l'église des capucins de La Roche (2) ou de celle du premier monastère de la Visitation (3). Mais que de soucis demandent ces constructions ! Il est des périodes d'installation des monastères pour lesquelles il ne fait pas bon déranger les supérieures :

 Vous vous étonnez peut-être, de quoi venant à parler à la supérieure, elle vous dit : Aïe ! parce qu'elle a peut-être la tête toute pleine de marteaux, de pierres, de chaux, par le soin qu'elle prend de faire avancer les bâtiments (4).

Les soucis de chantiers n'ont guère changé dans leur réalité, apparemment. Il convient particulièrement de veiller à ce que la taille des pierres s'y effectue correctement. François de Sales, avec une véhémence qui ne lui est pas familière, évoque cette réalité dans les Controverses, à propos de l'interprétation calviniste de la descente du Christ aux enfers :

(1) Oeuvres IV 344

(2) id. XVIII 22

(3) id. XVI 379

(4) Entretiens 1080

N'est-ce pas traiter ceste regle a la Lesbienne, et plier le niveau sur la pierre au lieu de tailler la pierre au niveau ? (1).

Mais quelle solidité lorsque la pierre bien ajustée défiera le temps !

Vos consolations... sont fondées sur une pierre si ferme comme est celle de l'exercice de la presence de Dieu (2).

En outre, cette idée de chantier, de construction, de travail qu'évoque facilement la pierre, donne lieu à des expressions figurées :

Je pense tant remuer de pierres que l'année prochaine je pourray me desrobber pour voir notre Puy d'Orbe (3) affirme François de Sales à une correspondante. La vie politique peut être aussi désignée avec les mêmes termes.

Ut nullum lapidem relinqueret Dux religiosissimus quem ipsemet suis, ut ita dicam, manibus non moverit (...) (4).

La pierre, du fait de sa densité, est encore utilisée en horlogerie comme contrepoids et donne l'occasion de filer une longue allégorie sur l'émotion et les passions (5).

Mais la pierre n'est pas toujours ordinaire. Elle renferme parfois des propriétés ou des caractéristiques particulières.

412 La pierre de touche

Ce morceau de jaspe ou "touchau" est couramment utilisé dans l'orfèvrerie au temps de François de Sales. La marque que les métaux précieux y laissent permet au joaillier d'évaluer la valeur du métal qu'il travaille. Pour découvrir la mauvaise qualité de l'or de la doctrine protestante, François de Sales affirme qu'il ne manque guère de ces pierres de touche (6). Dans une oeuvre postérieure, tout particulièrement relative aux conseils qu'il prodigue aux confesseurs, il réutilisera cette même image de manière

(1) Oeuvres I 341

(2) id. XV 319

(3) id. XIII 229

(4) id. XII 236, traduit ainsi : "On le voit, il n'est pas de pierre que ce très zélé prince n'ait voulu, pour ainsi dire, remuer de ses propres mains."

(5) Oeuvres IV 43

(6) id. I 143

plus positive.

car la pierre de touche d'un parfait confesseur c'est qu'il soit pitoyable au vice d'autrui et implacable au sien propre. (1)

Image, du reste, qui s'appliquera au discernement des esprits (2).

413 La pierre précieuse

A l'état brut, certaines pierres, même très petites, présentent une grande valeur, mais encore convient-il de les séparer des autres sans valeur. Ce rôle de discrimination est requis tout autant pour le chercheur d'or que pour le croyant vivant une amitié spirituelle.

Comme donc ceux qui tirent le gravier du Tage en séparent l'or qu'ilz y treuvent pour l'emporter, et laissent le sable sur le rivage, de même ceux qui ont la communication de quelque bonne amitié doivent en séparer le sable des imperfections et ne point le laisser entrer en leur ame (3).

Il est encore une catégorie de pierres qui porte plus précisément ainsi le titre de pierres précieuses. Elles sont souvent fort dures :

O que ces pierres qui semblent si dures sont précieuses ! (4)

Mais travaillées, elles offrent un aspect merveilleux, bien digne de figurer dans la représentation du Royaume Céleste dont les murs seront ainsi bâtis (5) et dont les saints, pierres précieuses de l'Eglise, constitueront l'ornement (6).

La pauvreté, dans le paradoxe évangélique, est encore décrite sous les traits de quelque étrange pierre précieuse

faites de nécessité vertu, et employés cette pierre précieuse de la pauvreté pour ce qu'elle vaut : son éclat n'est pas découvert en ce monde, mais si est-ce pourtant qu'il est extrêmement beau et riche (7).

(1) Oeuvres XXIII 297

(2) ibid. XXIII 299

(3) id. III 214

(4) id. XIX 390

(5) id. XXVI 417

(6) ibidem

(7) id. III 193

Les méditations sur la pénitences (1), ouvrage que mentionne l'auteur dans une lettre à son ami Antoine Favre, sont encore décrites comme des pierreries toutes spirituelles (2). Enfin, avec davantage de précision en ce qui regarde sa nature et ses propriétés, le diamant est signalé comme altérant le pouvoir de l'aimant sur le fer, image que nous exploiterons plus à loisir à l'occasion d'un passage qui évoquera les sciences (3).

(1) Favre, Antoine, Centurie premiere de sonnets spirituels de l'Amour divin et de la Pénitence, Chambéry, Claude Pomar, MDXCV - cf. note (2) p. 81 t. XI Edition d'Annecy.

(2) Oeuvres XI 82

(3) id. V 219

42 LA PIERRE CHEZ LES HUMANISTES LATINS

Nous regrouperons sous ce titre une série d'observations étonnantes sur les caractéristiques réciproques de diverses pierres et qui sont bien dans la ligne des observations présentées parfois par les humanistes latins. Cependant nous n'avons pas pu déterminer avec certitude l'origine de certaines.

En effet, nous apprenons alors que les pierreries ont des caractéristiques surprenantes: jetées dans le miel, elles deviennent plus éclatantes (1); ainsi en est-il du croyant qui devient plus agréable en sa vocation en baignant celle-ci dans la dévotion. Est-ce là conseil de ménagère ou ce trait est-il à mettre à l'actif d'inspirations plus anciennes ?

Le diamant, quant à lui, se ramollit lorsqu'il est trempé dans du sang de bouc ! (2), détail qui paraît tout de même plus curieux que le brillant sur les rubis obtenu par le vinaigre (3).

Pline est, en revanche, l'auteur d'une observation sur les pierres piropes :

au premier rang, est l'escarboucle, ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec le feu; et néanmoins elle ne ressent point les atteintes de la flamme, ce qui l'a fait appeler par certains acauste (4).

François de Sales développe ainsi ce trait qui présente un intérêt dialectique :

Les escarboucles et rubis sont appelés par les Grecs de deux noms contraires; car ilz les nomment piropes et apirotés, c'est à dire, de feu et sans feu, ou bien, enflammés et sans flamme. Ilz les nomment ignées, de feu, charbons ou escarboucles parce qu'ilz ressemblent au feu en leur et splendeur; mais ilz les appellent sans feu ou, pour dire ainsi, ininflammables, parce que non seulement leur leur n'a nulle chaleur, mais ilz ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui les puisse eschauffer (5).

Les paradoxes successifs s'enchaînent ici avec une aisance

(1) Oeuvres III 20

(2) id. XXVI 109

(3) ibid. XXVI 156. Les similitudes parlent encore des vertus du jaspé, du topaze et d'autres pierres. cf. XXVI 131

(4) Pline H.N., I, XXXVII, c. VII, al. XXV

(5) Oeuvres V 274 citant Pline - cf. note (4).

remarquable qui permet de mettre en oeuvre, par petites touches successives, une réalité nuancée et complexe.

Pline mentionne encore des pierres qui n'ont point un caractère aussi précieux, mais qui n'en sont pas moins remarquables :

(...) comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent estans battus des vagues, ainsy sa devotion (...) (laquelle estoit si bien enracinee dans son ame)... (1)

(1) Oeuvres III 253 citant Pline, H.N., I, II, c. XXXIV, al. LVI.

43 LA PIERRE D'ORIGINE BIBLIQUE

Le culte des pierres sacrées, très développé dans les religions primitives, a influencé fortement la tradition biblique. Bien sûr, en tant que tel, ce culte ne fut jamais admis dans le peuple monothéiste, mais le symbole parut suffisamment intéressant pour acquérir ses lettres de noblesse et exprimer la relation avec le Dieu transcendant. Les pierres dressées, les autels grossièrement ajustés sont ainsi distingués comme étant touchés par la Divinité, elle qui sanctifie ainsi la terre et scelle l'Alliance. Le Nouveau Testament a vu là une préfiguration de l'Incarnation, lorsque Dieu se rend présent sur terre. La liturgie développera tout ce symbole autour de l'usage de l'autel.

Par ailleurs, du fait de sa pérennité, la pierre offre un mémorial important, signe de l'Alliance durable de Dieu et de son peuple. C'est sur la pierre que la loi mosaïque sera gravée.

De plus, au temps de l'errance fondatrice de l'Exode, la pierre sera associée à l'épreuve imposée aux Hébreux, lorsque Moïse sera invité à frapper le rocher pour en faire jaillir l'eau qui désaltèrera son peuple. Le symbole de cette source appellera alors une certaine blessure, le Vendredi Saint, qui vit jaillir de l'eau du côté du Christ en croix.

Enfin, l'échec apparent du Christ, transmué en victoire par la résurrection, donne lieu à une métaphore inspirée de la construction : la pierre rejetée des bâtisseurs est devenue pierre d'angle (1), et dès lors, le Christ, pierre inébranlable, permet l'assise des pierres vivantes que sont les croyants associés à la construction de l'Eglise (2). C'est dans cette tradition que les catholiques lisent également la mission donnée au premier des apôtres, Céphas, dont le nom est changé en Pierre, le fondement de l'Eglise à venir (3).

Nous allons maintenant considérer l'utilisation salésienne de ce thème biblique.

(1) Ps 118,22

(2) I P 2,5

(3) Mt 16,18

431 Le Seigneur est un rocher

La portée de cette image est exposée très clairement par François de Sales :

Nostre Seigneur est appelé principalement pierre, parce qu'il est fondement de l'Eglise et pierre angulaire (1).

Du reste, cette image s'ancre dans la forte tradition psalmique citée également par François de Sales.

Seigneur, ma force, mon rocher (2)

ou encore :

Je louë Dieu qui nous a establis par deça ceste pierre de refuge (3).

Etant donc qualifié lui-même de "pierre", le Seigneur communique alors cette vertu de pérennité et de solidité attribuée à la pierre aux projets qu'il agréé, comme celui de la fondation de la Visitation.

La pierre fondamentale que Dieu nous donne par iceluy dessin est une ame d'excellente vertu et piété (4).

Cette même image, nous le voyons, donne l'occasion à François de Sales de parler de Jeanne de Chantal, personnage fondamental dans l'Institut à venir, en un éloge aussi grand qu'elliptique. Mais si le Seigneur est pierre d'assise, son message d'amour et de justice se révèle dans le même temps être une pierre d'achoppement ou pierre de scandale (5) pour ceux qui le refusent. Cette expression est également mentionnée dans l'oeuvre salésienne (6). A partir de cette riche conception de la pierre, opérons maintenant un rapide parcours biblique à travers les différents emplois qu'en fait François de Sales, de façon parfois anecdotique.

432. Rapide parcours biblique

Jacob, lors de sa vision, trouve sur la pierre une assise solide :

(1) Oeuvres I 230 cf. Ep 2,20

(2) id. XXVI 388 cf. Ps 17,2

(3) id. XII 412 cf. Ps 53,18

(4) id. XIV 307

(5) Rm 9,33

(6) Oeuvres XXIV 215

Appuyés vostre esprit sur la pierre qui estoit representee par celle que Jacob avoit sous sa teste quand il vit la belle eschelle (1).

L'épisode du rocher frappé par le bâton de Moïse, au livre de l'Exode, trouve ainsi un écho :

(...) le rocher de l'Horeb estoit vif et dur; sil jetta de l'eau ce ne fut point par mollesse, ce fut que Dieu le toucha (2).

Ce trait fait partie des grâces extraordinaires, qui comportent un caractère assez particulier, il faut bien l'avouer :

Je ne parleray pas (...) de ces graces miraculeuses qui ont presque en un moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau et les persécuteurs en prédicateurs (3).

Cette image sera superposée à une autre, de nature plus prophétique (4), qui dépeint le coeur de l'homme comme étant dur et rétif, s'il refuse de se laisser pénétrer par la parole de Dieu.

Quelque fois on porte un coeur dur et sec comme un rocher lorsqu'on va parler, lequel ne peut être capable d'être arrosé ni humecté de l'eau de la consolation (5).

Cette allusion apparaît plusieurs fois de manière assez rapide pour qualifier le coeur de celui qui est insensible au spectacle du Christ en croix (6), le coeur de ceux qui sont tièdes (7), et le coeur de Bèze qui, à la suite d'un entretien avec l'auteur refusera d'aller plus avant dans un colloque difficile (8).

Le prophète Isaïe, lui, propose une image assez proche mais de visée un peu différente, la pierre étant cette fois l'élément brut et sans vie dans lequel Dieu a tiré l'homme :

Regardes a la pierre de laquelle vous aves eté tirées (9), vous n'y verrez aucune paille de propriété. Et cela me fait sembler nécessaire la réforme (10).

(1) Oeuvres XVI 50 cf. Gn 28,11

(2) id. XII 404 cf; Ex 17, 5-6

(3) id. IV 125

(4) Ez 11,19

(5) Entretiens 1167

(6) Oeuvres XXVI 182

(7) ibid. XXVI 350

(8) id. XI 270

(9) Is 51,1

(10) Oeuvres XXI 71

Le songe de Daniel (1) dessine la pierre taillée sous la forme d'une immense statue aux fragiles assises, aspect qui donne lieu à quelques interprétations polémiques dans le contexte protestant (2). Plus avant dans la Bible, dans les Psaumes notamment, la mention des pierres précieuses, et tout particulièrement du topaze, permet une digression pour signaler que cette pierre

(...) par sa propriété amortit l'ardeur de la concupiscence (3).

A son tour, le Cantique des Cantiques donne l'occasion d'une comparaison simple (4) et d'une allusion à la "vie cachée", telle celle de la colombe dans le trou de la pierre, à laquelle sont appelées les Visitandines (5).

Dans le Nouveau Testament, une phrase polémique de Jean-Baptiste attestant la possibilité créatrice de Dieu de faire surgir des fils d'Abraham des pierres du chemin (6), est citée intégralement dans le latin de la Vulgate (7) et apparaît une autre fois interprétée de manière positive pour affirmer :

Or Dieu fera des filles, quand il les devoit tirer des pierres (8).

En bon catholique, François de Sales ne peut manquer de mentionner longuement le texte qui fonde l'autorité pontificale :

Tu es cephas, et super hanc petram (...) (9),

verset qu'il développe en recourant aux langues bibliques (10) et à l'évocation métaphorique de cette image de solidité et de pérennité (11).

(1) Dn 2,34 sq.

(2) Oeuvres I 41

(3) id. III 184, citant Vincent Bellov, Speculum naturae, l, VIII, c. CVI.

(4) id. V 13

(5) id. XVII 17 cf. Ct 2,4

(6) Mt 3,9

(7) Oeuvres XXIV 74

(8) id. XIX 171

(9) Mt 16,18

(10) Oeuvres I 88

(11) *ibid.* I 244, 305. L'auteur, nous l'avons vu, n'hésite pas à revendiquer cette image pour désigner, en une heure grave au cours de laquelle Jeanne de Chantal est menacée par la maladie, elle, la "pierre fondamentale" de la jeune fondation. cf. XV 170

Pour finir, la pierre apparaît encore comme l'obstacle désormais dérisoire qui ferme la sépulture dans laquelle le corps de Christ crucifié a été déposé.

Il force la pierre : vainquons toutes difficultés (1). Ressuscité, le Christ se tient soudain au milieu de ses apôtres réunis, il "traverse la pierre", pour se manifester à eux (2). Le Livre de l'Apocalypse, pour annoncer en un signe éclatant la transformation glorieuse qui attend la nouvelle Jérusalem, indique que c'est en pierres précieuses que cette cité sainte sera construite (3) :

La haut nous aurons les rubis, les diamans, les esmeraudes, le moust, la manne et le miel (4).

Pour compléter ce rapide panorama biblique, nous évoquerons ce qui peut être un corollaire, également présent dans l'image biblique, le thème du sable.

433 Le sable

Dans les oeuvres salésiennes, les mentions de cette substance minérale ne sont pas très fréquentes. Le grain de sable y traduira la petitesse du monde connu face au monde entier, en une étonnante intuition de nature quelque peu pascalienne (5). L'incommensurable multitude des grains représentera le nombre des ennemis (6) ou encore les péchés (7) ou encore les "coulpes" par eux provoquées (8). Il conviendra également, selon le conseil évangélique (9), de s'abstenir de poser les fondements d'une demeure sur le sable (10).

(1) Oeuvres XII 317

(2) id. XXIII 21 cf. Jn 20,19

(3) Ap 21,10

(4) Oeuvres XVIII 175

(5) id. XXVI 387

(6) ibid. XXVI 415

(7) ibid. XXVI 417

(8) id. III 42

(9) Mt 7,26

(10) Oeuvres XXVI 99

44 LA PIERRE DANS LA PATROLOGIE

Nous poursuivons l'exposition du lapidaire salésien par une très brève énumération des emprunts faits par l'auteur aux traditions des Pères de l'Eglise. Saint Anselme y fait judicieusement remarquer que les pierres ne parlent pas, contrairement à l'homme qui offre ainsi une image plus parfaite dans la création (1). Saint Jérôme, homme grave et sévère, est montré dans la statuaire comme ayant à la main une pierre dont il se frappe par pénitence (2). Saint Grégoire de Naziance exprime en revanche une réflexion plus élaborée :

"La vérité n'est point vérité si elle ne l'est du tout, et qu'une pierre précieuse perd son prix à cause d'une seule tare ou d'une seule paille (3).

Enfin, Défense et Controverses présentent des exemplaires de croix de pierres miraculeuses, suant le sang (4) ou bien légitimement vénérées (5).

(1) Entretiens 1126

(2) ibidem

(3) Oeuvres II 107

(4) id. I 102

(5) id. II 127

45 LA PIERRE DANS LES OEUVRES PLUS CONTEMPORAINES

Matthioli, médecin padouan, mentionne les vertus d'une pierre qui a inspiré ces lignes à François de Sales :

En somme, Theotime, comme la pierre précieuse nommée Prassius, perd sa lueur en la présence de quel venin que ce soit, ainsi l'âme perd en un instant sa splendeur, sa grace et sa beauté, qui consiste au saint amour, à l'entrée et présence de quel péché mortel que ce soit (1).

(1) Oeuvres IV 227, citant Matthioli, in Diosc., I, VI, praefat.

46 CONCLUSION

Bestiaire et lapidaire offrent un choix important de matériaux aux sermonnaires de l'époque de François de Sales. Nous constatons aisément que pour l'évêque de Genève, le dynamisme toujours renouvelé du premier est préféré grandement à l'aspect figé du second. Ceci est bien révélateur de la nature salésienne qui explose de toutes parts d'une vie donnée par le Créateur. Le lapidaire apparaît donc comme essentiellement anecdotique et ne saurait mériter de plus longs développements.